

*Alexandre Mulongo Finkelstein*

*Costa Tshinzam*

*Gloria Mpanga*

*Ruth Kutemba*

*Jackson Bukasa*

*zBebe*

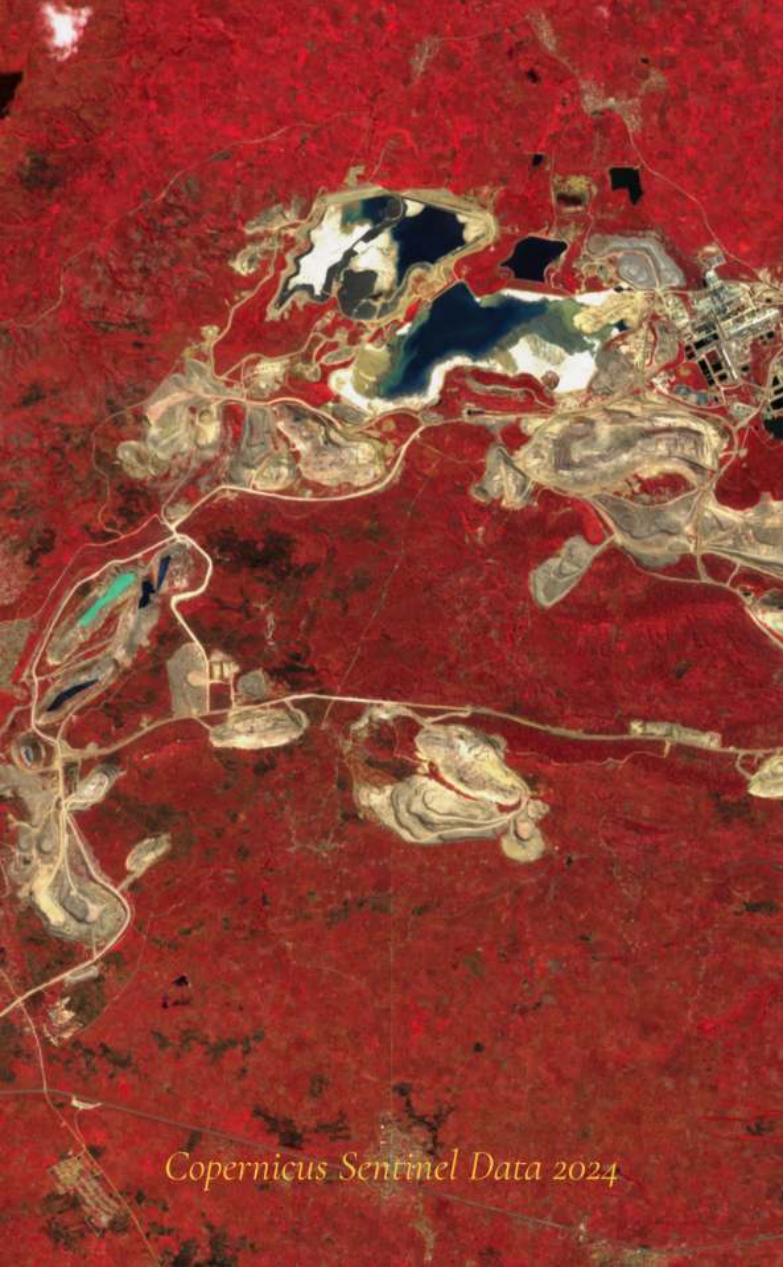
*Diur Ravanastron*

*Lambick Meli Sikiaba*

# CONGO ÉTEINT

VARIATIONS MINÉRALES  
AUTOUR DE KASULO





*Copernicus Sentinel Data 2024*

## CONGO ÉTEINT

Congo Éteint – Les cahiers Marrons – Volume 1

ISBN : 978-2-931254-02-8 (papier)

ISBN : 978-2-931254-03-5 (écran)

Dépôt légal D/2024/14.239/1

Copyright © 2024 petites singularités

P.S.: Rue de Wautier 121, 1020 Laeken, BE.



*Le photocopillage tue le marché du livre.*

*Le marché du livre ? Qu'il crève !*

*Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. → <https://www.artlibre.org/>*

Cette œuvre est disponible en intégralité sur :  
<https://lcm.zoethical.org/pub/congo-eteint>

ALEXANDRE  
MULONGO FINKELSTEIN,  
COSTA TSHINZAM GLORIA MPANGA,  
RUTH KUTEMBA, JACKSON BUKASA, 2BEBE,  
DIUR RAVANASTRON, LAMBICK MELI SIKIABA

# Congo Éteint

VARIATIONS MINÉRALES  
AUTOUR DE KASULO

*nouvelles*



*les  
cahiers  
marrons*

ÉDITIONS  
*petites singularités*  
BRUXELLES  
2024



À touz les creusaires Katangaiz et leurs familles

À touz les lecteurs

(À ce pont générationnel intemporel  
qui met à découvert les enjeux contemporains  
des géants industriels)

À touz ceux qui osent  
regarder au-delà des apparences

Puissiez-vous vous inspirer  
par cette invitation  
à réfléchir et questionner  
les vérités établies.





# SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	11
MINE DE RIEN !	19
KASULO OU LE DÉCOMPTE DES DÉGÂTS	53
DANS LA MINE, DEUX KASULO	75
MYSTÈRE DE LA MINE DE KASULU	85
TARD QUE JAMAIS !	93
LE TRÉSOR CACHÉ DU GÉCAMANIOC	103
LES MINES DE DJAMA CUIVRÉ À ST EXUPÉRY	117
UNIVERS 00243	131
AUTAIRES	185



# AVANT-PROPOS

DE NATACHA

LES ÉDITIONS *petites singularités* sont nées du besoin, au sein de notre ASBL, d'exprimer une pensée complexe sur la question technologique. Sans nous contenter d'une approche théorique critique, nous souhaitons engager de façon transversale à la fois les imaginaires fictionnels et les voix de la majorité du monde, hors du « Nord global », dont dépend la civilisation technique. Ce sont elles et eux qui fournissent les matières premières et le travail indispensables, sans compter la pollution engendrée par les rebuts de nos gadgets que nous entreposons lâchement sur leur terres.

La collection THX s'organise autour d'une résidence collective où les autaires<sup>1</sup> pœnsent ensemble leur sujets et les différents synopsis des nouvelles qui seront ensuite écrites par chacun et portées collectivement par le groupe. Lors de la résidence de travail précédente, qui

1. Nous utilisons le français neutre non-binaire proposé par Alphératz.

portait sur le recueil de nouvelles *Présents Suspendus* nous avons reçu la contribution d'Alexandre Mulongo Finkelstein qui nous engageait dans la description des révoltes des travailleurs de mines du Katanga. Dès l'année suivante Alexandre m'invitait à conduire une résidence d'écriture à l'ATELIER PICHAS, à Lubumbashi. C'est là que se sont réunis pendant trois semaines les auteurs du présent ouvrage, inaugurant la collection des *cahiers Marrons*, pour élaborer les synopsis des histoires que vous allez lire. Elles présentent les imaginaires fictionnels associés aux multiples stratégies de résistance des creuseurs artisanaux des mines de Cobalt et de Coltan indispensables au numérique.

La fiction spéculative, cet outil de déploiement des imaginaires actifs, permet de reconfigurer les volontés de résistance vers un futur désirable. Elle a entraîné les auteurs de *Congo Éteint* dans une danse où se soutiennent Kasulo la terre et Kasulo la femme, qui accompagnent les révoltes des creuseurs, parcourant ensemble l'histoire passée et à venir de cette terre, de ce peuple, de ses richesses et de ses rébellions.

Le Cobalt et le Coltan, sans lesquels nous n'aurions aucun appareil électronique, sont arrachés du sol Katan-gais et de l'est du Congo. Le cobalt est un métal rare utilisé dans les smartphones, ordinateurs et aimants; produit dérivé de l'exploitation du Cuivre, ce métal stratégique, conducteur et anti-corrosion, est utilisé

dans la construction, l'électricité et les applications thermiques, dont les réserves globales sont estimées à 30 ans. Le Coltan est un minerai contenant les métaux rares Niobium, utilisé dans les véhicules électriques et les satellites, et Tantale, utilisé dans les condensateurs. Ces métaux, tout comme la colonisation, participent à la longue histoire qui nous lie dans la douleur avec ces terres magnifiques. 50 % des réserves mondiales de Cobalt se trouvent en RDC, en grande partie au Katanga. L'exploitation de cette richesse indispensable à l'industrie occidentale se fait au prix de vies humaines, de la destruction des structures sociales et au profit des mafias et des multinationales, prenant la suite ou suivant le modèle des destructions opérées par le système colonial.

Lubumbashi, deuxième ville de la RDC, où se trouve l'Atelier Picha, a été fondée au XX<sup>e</sup> siècle à proximité du site de l'Étoile d'où l'on extrayait le cuivre, lorsque la Belgique a repris les terres où Léopold II avait organisé un système génocidaire, dénoncé dès le XIX<sup>e</sup> siècle (ici par Georges Washington Williams dans une lettre ouverte au roi Léopold II) :

Tous les crimes perpétrés au Congo l'ont été en votre nom, et vous devez répondre devant la barre du sentiment public du mauvais gouvernement d'un peuple dont la vie et la fortune vous ont été confiées par l'auguste Conférence de Berlin, 1884-1885.

Les mouvements qui ont porté la décolonisation étaient unificateurs, l'ensemble de la population se rassemblait, autour de l'idée d'une nation Congolaise indépendante, entraîné par le charisme de Patrice Lumumba. Il semble, au contraire, que le travail de sape récurrent des puissances occidentales, s'appuyant sur leurs armées coloniales en dépit des frontières, s'est poursuivi, malgré la décolonisation, avec pour objectif de créer la dissension en montant les peuples les uns contre les autres. Les missions du Colonel Guy Logiest engagent les troupes au Congo et au Rwanda indifféremment.<sup>2</sup>

Le magnifique discours du premier ministre Patrice Lumumba lors de l'indépendance en 1960 appelait à l'union, au respect et à la tolérance. Il fut, dans le contexte de la Guerre Froide, une source de terreur pour les occidentaux comme en témoignent les fameux mots menaçants d'Eisenhower. Au même moment les Belges attaquent le Katanga pour préserver leur influence sur ce territoire immensément riche et provoquer une scission dans la naissante république congolaise. Ils soutiennent militairement l'entrepreneur pro-occidental Moïse Tshombé, chef de la CONAKAT (Confédération des associations tribales du Katanga) dans la sécession du Haut-Katanga, au prix d'une guerre

2. <https://thx.zoethical.org/nytimes-19640325>

meurtrière. Suite à la destitution de Lumumba, Moïse Tshombé a demandé, et s'est vu accordé, son transfert vers Lubumbashi où il a organisé son assassinat, commandité par le ministère des Affaires Africaines belge, avec la bénédiction de la CIA. Tshombé était alors secondé par le français Roger Trinquier, auteur d'une théorie de la contre-insurrection assumant l'ingérence directe et anonyme de l'armée au sein des populations hors du cadre conventionnel des lois internationales régulant la guerre. Cette théorie, appliquée atrocement lors de la bataille d'Alger, est issue de l'expérience de l'ex-militaire en Indochine. Bien que son enseignement soit, de nos jours, supprimé des écoles militaires en France, on peut constater la pénétration de ses principes dans les fonctionnements militaires contemporains où, dans les faits, civils et soldats ne sont plus différenciés. Les théories contre-insurrectionnelles visent à détruire tout lien social unissant les peuples afin d'assurer la domination occidentale sur les terres colonisées. Elles présentent un programme limpide, énoncé sans pudeur au vu de tous, qui donne des clefs de compréhension des stratégies de domination post-coloniale :

- Mettre au point le plan « troubles » ;
- Étudier le problème de la collaboration entre les autorités civiles et militaires ;
- Appliquer la tactique de la guérilla et de

- la contre-guérilla en brousse ;
- Exécuter une opération de rétablissement de l'ordre public dans un centre urbain <sup>3</sup>.

Lors de la première guerre du Congo, à Lubumbashi, le « rétablissement de l'ordre public » a été opéré par les forces internationales de l'ONU. Ces théories contre-insurrectionnelles furent appliquées notamment par le Colonel Guy Logiest, Haut-Représentant colonial belge, dès 1959 au Rwanda <sup>4</sup>, y provoquant déjà un génocide.

Cette destruction sociale systématique, engendrée par l'approche occidentale dite contre-insurrectionnelle en opposition aux indépendances décoloniales, porte des conséquences sur le long terme, empêchant la formation de mouvements citoyens et la construction d'une pensée politique. Cette situation favorise la prise en main du sous-sol par des industries meurtrières qui en exploitent les ressources sans rencontrer d'opposition institutionnelle.

Actuellement l'exploitation minière a été reprise, entre autres, par les compagnies minières anglaise Glencore, et chinoise Congo Dong Fang, filiale de Zeijiang Huayou. Les multinationales bénéficient de la protection armée des pouvoirs en place.

3. Rutazibwa, P. (2023). *The genocide against the Tutsi: the establishment of the genocidal policies since 1959*. AfricArXiv.

<https://doi.org/10.21428/3b2160cd.f58c1e1a>

4. *Ibid.*



En marge de ces multinationales de l'extraction minière qui laissent les populations locales désempoignées se développer un « artisanat minier » dont les conditions sont archaïques. Les creuseurs artisanaux, dont beaucoup d'enfants, travaillent sans protection de jour comme de nuit, pour finalement vendre leur maigre production aux multinationales sur des marchés interlopes.

Cependant, jamais les populations n'ont cessé de se rebeller et d'utiliser tous les moyens en leur possession pour résister à la domination. C'est ce que nous raconte ce livre. Les différentes nouvelles nous entraînent dans un voyage au cœur des humains qui s'organisent, s'expriment, et élaborent de multiples stratégies contre l'oppression en dépit de l'asymétrie des moyens matériels, prouvant que la violence n'est pas suffisante pour faire taire toute résistance.

*Congo Éteint* est un miroir tendu vers nous-mêmes, une réflexion sur l'exploitation et l'équité, et un hommage à celles et ceux qui, malgré l'adversité, continuent de lutter pour un avenir meilleur.



# MINE DE RIEN !

ALEXANDRE MULONGO FINKELSTEIN

DANS LA RÉGION du Katanga, au milieu d'une terre riche en minerais vit la cité Kishukulu. Ses maisons sont bordées d'arbres de la forêt du Miombo. Une rivière poissonneuse la traverse. Son eau est précieuse. Les riverains s'y baignent tous les matins et soirs. Les femmes y nettoient leur lessive. Elles y puisent l'eau de boisson et de cuisson des aliments. La pêche à la ligne rapporte parfois de gros poissons vendus à la place du marché.

Quand les parents s'en vont au champ, les enfants restent jouer dans la cour tapissée d'une terre ocre. Ils chantent et courent en laissant s'échapper sous leurs pieds nus une poussière colorée de rouge et de brun. Il est des jours où ils aident leurs parents à la récolte et au labour.

En début de saison des pluies, ils pénètrent la forêt jusqu'à la clairière labourée. Ils enfouissent les grains sous la terre que le ciel arrose par la suite. Ils y veillent

en clairsemant des épouvantails pour que les oiseaux ne les picorent pas.

De la terre pousse de petites plantes. Elles grandissent au fil du temps. Elles montent, croissent et donnent du fruit.

Les hommes partent à la chasse, ils rapportent du menu gibier suspendu à un tronc d'arbuste qu'ils portent à deux. Les femmes se réunissent chez les chasseurs pour acheter en premier les morceaux nobles. La conservation des viandes et des poissons passe par le boucanage, le faisandage et le salage. Les réfrigérateurs et les congélateurs sont rares à trouver dans le voisinage.

Les bûcherons récoltent des fagots de bois qui servent à cuire la nourriture. De vieux camions les acheminent en ville, ils font du porte-à-porte pour les proposer à la vente aux habitants.

« À chaque jour suffit sa peine. Avec cette vieille guimbarde, à chaque jour suffit sa panne. Je vends des fagots récoltés dans la forêt du Miombo. Je fabrique du *makala*, du charbon de bois, avec les troncs de gros arbres que j'abats à force de bras. Il y a souvent coupure d'électricité en ville, la source d'énergie que je fournis permet de cuire les aliments. Ma famille vit de mon travail. Un soir, un homme en tenue militaire m'a interdit d'exercer mon métier. Le sol et le sous-sol appartiennent à l'État qui protège l'environnement, m'a-t-il dit. On m'accuse de déforestation pourtant c'est

Dieu qui a créé les forêts pour tout le monde. Pourquoi dois-je payer des impôts aux hommes? Rendre à César ce qui est à Dieu. Je vais en parler à mon pasteur. »

Les dimanches, les églises ouvrent grand leurs portes pour l'office religieux. Dans leurs tenues les plus belles, les familles assistent aux sermons des prédicateurs. Les chants et les prières se propagent dans les maisons comme une onde de choc quitte à bouger ceux qui traînent encore les pieds.

La ferveur se lit sur tous les visages, les parents ont un œil sur les enfants bruyants qui s'amusent pendant le culte. Du haut de l'autel, on y parle du paradis. Ce paradis dont les prémices pourraient se vivre sur terre. Le rêve d'une existence remplie de bonheur, un bonheur qui servirait au Bhoutan de référence au calcul de son indicateur de Bonheur National Brut. Chacun se représente sa nouvelle vie dans un futur très proche. Le prédicateur déborde d'énergie, il s'égosille pour étouffer le bruit du générateur électrique et se déplace par petits bonds micro sans fil en main. Il passe souvent un large mouchoir sur son visage trempé de sueur.

Kishukulu est traversée de routes en terre battue. Des bus de voyageurs surchargés de bagages passent à toute vitesse et laissent derrière des nuages de poussière. On ne s'y arrête que le temps d'acheter des produits agricoles vendus au bord des routes par des bras tendus. Ils viennent de la ville où l'eau coule au robinet et le

courant électrique éclaire les maisons par délestage. Dans la cité, les piles électriques servent à écouter la radio et à éclairer dans le noir avec des lampes torches.

Le soir venu, certains enfants arpentent les routes et les sentiers. Ils vendent à la criée du pétrole lampant pour les réservoirs des lampes tempêtes. La lumière des bougies vacille avec le vent. Au bord des routes sous des parasols déployés, les vendeuses de nuit protègent la flamme des bougies en plaçant une barrière de plastique transparent autour.

La nuit noire, la cité s'endort dans un silence de cathédrale. Après une longue journée de vaine pâture, les animaux de basse-cour comme les hommes ont les yeux fermés à attendre pointer le nouveau jour.

La cité est à mi-chemin entre vie de village et modernité urbaine. Elle est née des travailleurs domestiques et ouvriers agricoles restés dans les fermes abandonnées après le départ brutal des fermiers Européens suite au discours d'indépendance de Patrice Émery Lumumba le 30 Juin 1960 :

Combattants de l'indépendance aujourd'hui victorieux, Je vous salue au nom du gouvernement congolais. [...] Car cette indépendance du Congo, si elle est proclamée aujourd'hui dans l'entente avec la Belgique, pays ami avec qui nous traitons d'égal à égal, nul congolais digne de ce nom ne pourra jamais oublier cependant que c'est par la

lutte qu'elle a été conquise, une lutte de tous les jours, une lutte ardente et idéaliste, une lutte dans laquelle nous n'avons ménagé ni nos forces, ni nos privations, ni nos souffrances, ni notre sang. [...] Nous avons connu le travail harassant exigé en échange de salaires qui ne nous permettaient ni de manger à notre faim, ni de nous vêtir ou de nous loger décentement, ni d'élever nos enfants comme des êtres chers. Nous avons connu les ironies, les insultes, les coups que nous devions subir matin, midi et soir, parce que nous étions des nègres. Qui oubliera qu'à un noir on disait « tu », non certes comme à un ami, mais parce que le « vous » honorable était réservé aux seuls blancs? Nous avons connu nos terres spoliées au nom de textes prétendument légaux, qui ne faisaient que reconnaître le droit du plus fort, nous avons connu que la loi n'était jamais la même, selon qu'il s'agissait d'un blanc ou d'un noir, accommodante pour les uns, cruelle et inhumaine pour les autres. (...)

Les repreneurs Congolais impréparés à la gestion des exploitations agricoles avaient laissé en ruines de vastes domaines avant de rentrer en ville dilapider les derniers deniers d'un héritage inattendu. Seule la témérité des travailleurs agricoles et leurs descendants a permis à Kishukulu de survivre à la décolonisation. Des machines agricoles rouillées d'un autre âge et des bâtiments

anciens éventrées sont les traces d'un riche passé.

À Kishukulu, nom inspiré du relief collineux de l'endroit, les enfants vont à l'école chaque matin quand les parents s'occupent des tâches quotidiennes. C'est l'une des rares occasions pour lesquelles ils mettent des chaussures à leurs pieds éprouvés par des échardes et des puces-chiques à force de jouer pieds nus. Souvent à leur retour des classes, ils trouvent une marmite fumante sur un feu de bois de cuisson. La bouillie de gruau du matin cède sa place à une pâte de farine de maïs qui se mange avec des légumes, de la viande ou du poisson. Les repas sont variés et « bio » sans label ni certification. Tout pousse et croît de manière naturelle. L'homme plante et entretient avec des outils aratoires, la nature se charge du reste. Sur la terre ferme comme dans l'eau de la rivière, chacun fait sa part dans le cycle de la vie. Chaque famille a sur sa propriété quelques billons sur lesquels poussent des plantes potagères. Dans la cour, des poulets bicyclettes courent à la recherche de leur nourriture pendant que des chèvres gambadent, bondissent et mâchouillent des feuilles d'arbres. Des porcs en vadrouille se plaisent à patauger dans la boue. Les saisons changent, elles apportent et emportent les choses qui leur sont propres.

Un jour de saison sèche, en fin d'après-midi, un gros véhicule tout-terrain entre dans la cité. Ses roues laissent des ornières perceptibles et profondes sur le sol



croûteux. Deux hommes en descendent, laissent le moteur en marche et vont à la rencontre du chef de cité, représentant de l'administration publique. Ils s'entre-tiennent dans son petit bureau à la peinture décatie à l'épreuve du temps. La vieille table bancale résiste encore au poids des piles de dossiers brunis et poussiéreux. Des chaises en bois déverni accueillent les visiteurs. Les tôles percées de la toiture brûlée par le soleil chauffent le bureau au point que de grosses gouttes de sueur dégoulinent sur le visage des hommes. Les faisceaux de lumière qui filtrent les trous douchent par endroits ce bureau exigu. Un vieux poste de radio allumé en permanence diffuse d'un volume sonore faible une chaîne info en ondes courtes pleine de parasites.

Toute la cité est curieuse de savoir ce que veulent ces étranges visiteurs. Les trois hommes sortent du bureau tout-sourire. Le chef de cité serre la main des deux visiteurs avec révérence. Ils remontent dans leur gros et joli 4×4 gris climatisé intérieur cuir *full options*. Le chef de cité prend son vieux vélo de fonction et s'en va à grands coups de pédale.

Ses roues ne tournent pas rond, elles donnent une légère impression de zigzag. Cette course contre la montre assurée par un sprint sur terre battue lui permet de rejoindre son domicile à l'autre bout de la cité avant la tombée de la nuit. Jeune, il se voyait en tête de peloton du tour du Congo. Vieux, c'est pour une tout

autre raison qu'il réalise des performances de coureur professionnel.

Le lendemain matin, il réunit les habitants à la place du marché. Il a en main un mégaphone pour porter loin sa voix enrouée. Engoncé dans sa veste noire distendue, il pose les talons élimés de ses chaussures de fonctionnaire sur un escabeau prêté par un vendeur de friperie qui s'en sert souvent pour décrocher les vêtements placés sur un portant haut. Un silence plane sur la tête des gens réunis pour l'écouter. Il lance un regard hagard en direction de son secrétaire qui porte une lourde sacoche remplie de documents divers. Il incarne à lui seul tous les services publics. Il finit par rompre le silence avec la première phrase de son discours :

« Bonjour chers tous. Habitantes et habitants de la cité, j'ai une très bonne nouvelle pour vous. »

Il sourit légèrement avant de continuer :

« Oyez! Oyez! Nous avons reçu la visite du chef d'une très grande entreprise minière accompagné du représentant de notre pays. Le sol de notre cité est rempli de richesses en plus de sa fertilité. Il intéresse grand monde et c'est une fierté pour tous les habitants que nous sommes. Les autorités du pays ont déjà donné leur accord pour son exploitation. Cela ne pouvait se réaliser sans notre participation. La prospection va bientôt commencer et la construction d'une usine de traitement sera entreprise dans l'intérêt de tous. »

Une main se lève dans le public pour demander la parole. Le secrétaire attire l'attention du chef de cité qui accorde la parole au demandeur.

L'homme qui porte une houe à l'épaule pose sa question de manière simple :

« Que deviendront les terres de culture si la grande entreprise minière creuse partout pour se trouver ses minerais? »

Tout le monde se suspend à la réponse du chef de cité qui racle sa gorge :

« Aucun souci à se faire, il y a de la place pour tout le monde dans notre cité. Je vous promets que rien ne changera pour les agriculteurs, les éleveurs, les pêcheurs, les bûcherons, les femmes, les hommes, les vendeurs, les enfants et les petits-enfants de leurs enfants. »

Une semaine plus tard, un groupe d'hommes en costume assis sous une tente dressée sur un terrain vague écoute le discours de l'un des leurs. Il évoque les chiffres en perspective des activités à réaliser dans la cité de Kishukulu. Sous un soleil de plomb, l'assistance feint de l'écouter religieusement, les représentants des pouvoirs publics sont tout ouïe sur la partie du discours qui parle des impôts et taxes. Ils savent que leurs poches vont recueillir cette manne financière à parts inégales avec les caisses de l'État. Les habitants de la cité sont massés dans un coin à observer sans comprendre qu'il se joue à l'instant leur avenir. Le plus grand chef tradi-

tionnel de la contrée est présent. On le charge de cadeaux en échange d'une bénédiction. Par des formules en langue locale, il implore les ancêtres de laisser ces gens qui leur veulent du bien exploiter le sous-sol de la cité. Il gargarise des goulées de vin de palme qu'il crache par la suite sur le terrain. Dans les yeux de ces gens venus d'ailleurs, sa tenue d'apparat faite de raphia et de peau de léopard ressemble à un déguisement ringard qu'on n'oserait pas mettre, même le jour d'un carnaval kitsch. Garant de la tradition ancestrale, descendant d'une grande lignée établie sur ces terres depuis l'époque pré-coloniale, le pouvoir du grand chef traditionnel s'est vu diminuer par une organisation étatique qui se réclame propriétaire du sol et du sous-sol. Son rôle défini par une loi conçue sans sa participation, on lui reconnaît au moins la primauté du dialogue avec les ancêtres.

Le jour d'après, deux gros engins monstrueux entrent dans la cité. Aucun habitant n'a vu pareil véhicule depuis sa naissance. Les enfants sont curieux et suivent des yeux leur déplacement lent sur des porte-chars. Les plus curieux avancent vers les deux monstres montés sur chenilles.

Les mamans sont inquiètes du risque d'écrasement de leurs petits. Elles les interpellent vivement à retourner à la maison les yeux écarquillés et le regard surpris.

Devant le convoi, un joli 4x4 rutilant les escorte à

faible vitesse. Ils se fraient un chemin dans la forêt du Miombo. Un second convoi arrive une heure plus tard avec plusieurs ouvriers qui se mettent à construire des tentes. Ils posent diverses installations à terre pour leur accommodation.

Le bruit des travaux arrive jusqu'au fin fond de la cité, les machines tournent à plein régime. Les puissants moteurs vrombissent et la terre tremble par moments. Les engins percent le sol pour retirer des carottes, ces blocs de terre qui servent à étudier la composition du sol.

Le campement prend forme et les ouvriers viennent par milliers y habiter. Les marchands sont contents, ils leur achètent des articles vendus sur la place du marché. Le nombre d'ouailles dans les églises augmente au même moment que celui des cultes. Les paniers pour recueillir les offrandes deviennent plus grands et profonds. Des églises naissent par scissions.

Un bureau propre à la peinture fraîche ouvre ses portes dans la cité et reçoit les candidats au recrutement. Dans la discrétion, le chef de cité dépose le curriculum vitae de ses fils. Il est confiant, ils seront pris par un échange de bons procédés, signe d'une bonne collaboration entre la multinationale et le pouvoir public local. L'usine, la machine, est en construction. Un gigantesque bâtiment sort de terre à l'autre extrémité de la cité. Chaque matin, des véhicules traversent la cité de

bout en bout pour rallier le chantier.

« Nos yeux sont encore remplis de sommeil. Le jour se lève à peine, on est déjà dans le bus qui nous conduit à l'usine. Les casques vissés sur les têtes, nos pieds portent de lourdes chaussures de sécurité. Le conducteur connaît si bien le trajet qu'il pourrait le parcourir les yeux bandés. Les passagers discutent sur l'actualité que diffuse l'autoradio. À l'extérieur, la cité se réveille. Les marchands se disputent le moindre espace du trottoir avec les passants. Les vendeuses de légumes étalent leurs marchandises sur des morceaux de carton. L'usine nous réclame, la sirène retenti, le devoir nous appelle. »

Un bus a failli faucher un enfant. Les gros nuages de poussière irritent la gorge, salissent les maisons et poussent les habitants à manifester leur colère dans la rue.

Depuis, chaque matin et soir, un camion-citerne arrose le sol poussiéreux des routes de la cité. C'est un début d'exécution de la Responsabilité sociétale de l'entreprise. Les habitants applaudissent à son passage. À défaut de dérouler le bitume, une pellicule de mélasse couvre la terre battue. Les hommes qui travaillaient pour leur propre compte trouvent de l'emploi à l'usine. Les bûcherons, les éleveurs, les pêcheurs, les marchands, les agriculteurs deviennent tous des salariés. L'entreprise se vante d'avoir réduit le taux de chômage dans une cité où chacun s'occupait de ses propres affaires.

« Je rêve de devenir grand, grand comme papa. C'est mon héros. Ses amis et lui ont construit l'usine. Ce grand monstre de fer et de béton qui surplombe notre cité grogne nuit et jour. Des centaines d'ouvriers le nourrissent. Papa dit qu'il est boulimique, il n'arrête pas d'avaler, d'ingurgiter, de mastiquer tout ce qu'on lui donne comme nourriture. Il se nourrit sans arrêt de terre qu'il transforme en métal. Je déteste quand il crache son *katshoma*, ce nuage de fumée qui pique aux yeux. Les habitants de la cité sont très contents de voir sortir ce gaz de ses entrailles. Je les entends fièrement dire : " ça tourne, ça tourne ! " »

« Nos époux nous accompagnaient au champ. De l'épandage à la récolte, ils étaient bien présents. Depuis que l'usine grogne dans la cité, ils sont tous à son service. Ils ne jurent que par le fonctionnement de cette monstrueuse ferraille. Chaque soir, mon époux revient rassurant de sa journée de travail. Il a bon espoir que l'usine nous donnera un grand logement, nous allons bientôt quitter le taudis. Il travaille plusieurs heures par jour, Il s'endort après les repas du soir, il n'a même plus le temps d'écouter sa petite radio ou de parler avec les enfants. Il est devenu une machine programmée, un mécanisme, un robot soigneusement articulé. »

« Des quintes de toux m'empêchent de dormir la nuit. À l'usine, nous avons un hôpital gratuit pour tous les employés et leurs familles. Dans le cabinet du

médecin, je ne dis pas la vérité sur mon mal. Une maladie professionnelle ferait de moi la cible de mes supérieurs. Je connais un bon guérisseur de mon village, il a sûrement une bonne décoction qui me soignera de cette maladie. Je dois travailler dur pour ma famille et tout faire pour ne pas perdre mon emploi à l'usine. »

Le rythme de travail s'accélère au grand bonheur des patrons. Les habitants des villes et des villages voisins se ruent vers la cité de Kishukulu pour trouver un emploi à l'usine. Le nombre d'habitants augmente chaque jour.

La cité ne se suffit plus. Les commerces naissent de partout, les espaces s'amenuisent et ne parviennent plus à contenir le grand monde qui afflue tel un violent torrent d'eau de pluie. À présent tous les produits consommés par les habitants viennent d'ailleurs. L'argent circule à profusion et les prix des denrées alimentaires augmentent sensiblement. Rares sont les agriculteurs, les pêcheurs, les éleveurs, les chasseurs qui exercent encore leurs métiers. L'usine se choisit les compétences qui viennent d'ailleurs, les habitants qui n'ont pas eu la chance d'accéder à des études spécialisées et poussées se voient confier des postes de sous-fifres.

Dans le ciel de Kishukulu, un petit avion va et vient avec à son bord des employés qui partent ou reviennent des vacances. Jeunes et retraités d'ailleurs travaillent pour la multinationale dans une terre dont ils n'auraient pas soupçonné autrement l'existence sur la mappe-



monde. Ce petit appareil qui se pose sur une piste en terre battue assure le dernier kilomètre en rassemblant des gens venus de tous les continents pour extraire des terres de Kishukulu les minerais que le monde convoite.

La colère monte, les habitants autochtones se sentent envahis et dépossédés. Ils installent des barricades sur les routes pour empêcher la circulation des véhicules de la grande entreprise minière. Une cité sans histoire devient le centre de toutes les attentions, les journalistes des chaînes de télévision braquent leurs caméras entre l'armée appelée en renfort par la police et la masse des manifestants. Des pneus brûlés laissent échapper une épaisse fumée humide visible à quelques kilomètres à la ronde.

Les *shégués*, enfants des rues, orphelins abandonnés, fils du diable accusés de sorcellerie, entrent en scène. Ils tirent la langue aux soldats, ils leur lancent des cailloux. Personne ne s'occupe de leur présence. Ils ne comptent que pour du beurre, c'est la mouche du coche. Leur participation à la manifestation dont ils ne comprennent pas l'importance est une manière de se rappeler au bon souvenir des habitants et de l'État. Ils sont arrivés des villes espérant une vie douce dans cette cité tant vantée qui accueille le trop-plein de partout.

Culottes trouées, visages balafrés, cheveux crépus, peau épaissie d'une couche de saleté accumulée par le manque de bain, ils vocifèrent et chantent des slogans

hostiles à la présence des forces de l'ordre. Ceux qui profitent de la situation pour voler à la tire se voient frapper, molester, maudire par des manifestants rageurs. À qui devraient-ils rejeter la faute ? À voltaire ? À Rousseau ? C'est la révolution !

Les tirs de sommation ne dissuadent pas la foule en colère. Les militaires décident de tirer dans la masse pour faire des exemples. Des hommes et des femmes tombent en tentant d'échapper à la réaction sanglante de l'armée. Une enquête est ouverte par l'inspection générale de la police des polices. La justice se saisit de l'affaire et promet un procès équitable qui ne viendra jamais.

La cité est au bord de l'implosion, les habitants revendiquent le droit de posséder et exploiter les terres de leurs ancêtres. Le chef traditionnel vient à la rescousse de la population qu'il se partage avec un État traître. Il menace de rendre les terres stériles. L'appel aux ancêtres reste sans réponse. La cité découvre avec stupeur un chef ridicule et impuissant sur qui reposait l'ultime espoir. Devant des manifestants qu'il peine à convaincre, il accuse le Grand Directeur de la multinationale d'avoir emprisonné en Europe le *Mukishi*. Ce masque porté lors de son intronisation servait à communiquer avec les ancêtres. C'était l'avatar qui lui permettait de passer de monde pour aller à la rencontre des esprits. Tout de suite, sur les téléphones portables

des employés apparaît un message qui reprend le contrat de vente du masque et le contrat d'embauche du chef signés de sa main. Les manifestants conspuent le chef indigne, honteux et confus, qui s'empresse de quitter les lieux pour retourner au village. C'est chez un antiquaire dans une galerie à Londres que le masque *Mukishi* repose dans une vitrine d'exposition en verre posée sur un socle blanc.

L'usine est sous pression, le manque de matières premières rares commence à se faire sentir dans les industries des pays développés. La loi du marché prime sur les revendications des hommes et des femmes perçus comme des ingrats qui seraient restés à labourer à la houe un sol qui emprisonnait des richesses insoupçonnées et inespérées.

L'entreprise minière demande des négociations. Les habitants de la cité se choisissent des représentants parmi les sages et les quelques rares personnes instruites de la génération post-coloniale.

Elle les invite à habiter le campement dans de meilleures conditions de vie. Ils refusent. Un bus passe chaque matin les prendre et les conduit au lieu des discussions. L'entreprise leur propose des voitures de luxe. Ils refusent. De toute façon elles rouleraient sur quelles routes ! Ils ont à peine de quoi remplir de carburant les réservoirs gourmands de ces grosses cylindrées.

Après une longue période d'âpre négociation, elle

finit par leur offrir de l'argent dans le secret. Ils deviennent les défenseurs de l'entreprise auprès des habitants qui attendent les bonnes résolutions.

Obligée de faire des concessions, l'entreprise met à la disposition des habitants de Kishukulu une très petite partie de sa propriété. Ils pourront creuser et extraire les minerais qu'ils vendront aux négociants qui s'installent déjà dans des baraques en tôles galvanisées. Des malles d'argent n'attendent que les premiers clients.

Une fois annoncée, la nouvelle réjouit les habitants qui investissent le vaste terrain de jeu qui leur est offert. Chacun s'installe avec des outils rudimentaires. Barres à mine, bêches, haches, pioches arrachent des mottes de terre. Des tunnels se creusent dans les entrailles du sous-sol. Le travail est harassant. Ils suent, chantent et parlent aux esprits des ancêtres pour que le filon se rapproche de la surface. Les femmes sont défendues d'entrer dans les boyaux de la terre, un interdit qui a force de loi dans la cité. La défécation et la restauration dans la mine comptent parmi les actes proscrits.

Les femmes sont réduites à vendre des casse-croûtes aux creuseurs. Certaines apportent des collations à leurs époux et d'autres y font le commerce de la chair ou nettoient dans l'eau de la rivière les blocs de minerais. Les remblais et les trous des tunnels donnent un aspect de paysage lunaire au terrain. Les efforts sont récompensés par la vente des sacs de minerais à bas prix aux

négociants qui, à leur tour, les revendent à l'entreprise multinationale.

Le travail herculéen de ces hommes les pousse à fumer du chanvre et à prendre des substances dopantes pour tenir tête à la corvée. Le seul loisir après une journée de dur labeur est de boire beaucoup d'alcool dans des bars bâchés. Des maladies respiratoires apparaissent dans la cité. Les hommes meurent parfois de silicose.

« Nos ancêtres nous ont légué cette terre ocre. C'est la seule richesse qu'on a en partage. Je creuse avec ma pioche et ma barre à mine pour trouver la matière, les minerais qu'ils transformeront en téléphones portables, en batteries de voitures électriques, en balles d'armes à feu qui nous tuent en temps de guerre. Les voilà venir en camions bennes, tractopelles et chargeuses pour nous ravir nos terres. Mes larmes coulent sur ce sol ocre et je sens remonter l'odeur des premières pluies. J'attends réagir mes ancêtres. Ces gens se font appeler "multinationales", ils ont récréé la tour de Babel. Ma cité se meurt, ils y installent leur colonie, leurs machines destructrices et voraces. »

Ce matin, il y a du monde autour de l'entrée d'un tunnel. Les femmes pleurent à chaudes larmes, le chef de cité s'adresse à la population de manière solennelle.

« Hommes, femmes et enfants de la cité. Aujourd'hui est un jour de malheur pour tous les habitants. Nos

époux, parents et enfants sont ensevelis sous la terre de nos ancêtres. Ils ne faisaient que leur travail. Ces honnêtes et braves gens ne méritent pas un tel sort.

C'est ainsi que moi, votre chef de cité, je prends le ferme engagement de ne ménager aucun effort pour les délivrer de cet emprisonnement. Nous allons utiliser tous les moyens à notre disposition, remuer ciel et terre pour parvenir à une solution satisfaisante. N'ayant aucune crainte, tant que je serai là, je veillerai au bien-être de tous, seule la mort pourrait m'arrêter. »

Une équipe de dix creuseurs est sous les décombres. L'un des nombreux tunnels s'est effondré à force d'exploitation sauvage des parois de soutenance. L'appel aux ancêtres est pressant. Leurs enfants, fils de la cité, autochtones, sont ensevelis sous un amas de terre. Il se dit que *Mpumina*, le dragon qui habite sous terre, les retient prisonniers de sa fureur. Les féticheurs de toute la contrée chantent à la gloire du geôlier en implorant sa clémence. Les paroles incantatoires sont dites pendant qu'une poudre de kaolin est aspergée autour de l'entrée du tunnel meurtrier.

Dans leurs bureaux frais, assis sur des sièges molletonnés et capitonnés, les patrons de l'entreprise observent de loin ce qui se passe chez les creuseurs. Leur croyance les épargne de tout accusation et responsabilité. Par générosité, ils se proposent d'apporter une aide à extraire les dix personnes à presque six pieds sous

terre.

Les chargeuses et les pelles mécaniques entrent en marche vers le lieu de l'accident. Leur arrivée est saluée par une salve d'applaudissements. Les charlatans s'écartent d'eux-mêmes au profit des engins qui leur volent la vedette. En deux temps trois mouvements, des corps d'hommes fatigués se révèlent dans des postures effrayantes. Une ambulance les conduit à l'hôpital de l'entreprise où ils sont immédiatement mis sous respirateurs artificiels.

Les femmes se rendent au siège de l'usine, elles chantent à gorge *ployée* des hymnes de remerciement à la gloire des sauveteurs. Leurs pagnes posés à terre le long d'un parcours improvisé n'attendent que les dirigeants de l'entreprise marchent dessus comme lors de l'accueil d'un grand chef traditionnel.

Après un long moment d'attente, le Grand Directeur apparaît en *rock star* dans son bleu de travail brillant. Son crâne dégarni se cache sous un casque de mineur d'un blanc immaculé. Droit dans ses bottes de cuir, il se tient sur la dernière marche du perron qui mène au principal bâtiment administratif. Placés à sa gauche et à sa droite comme sur une photo de famille, ses collaborateurs sont d'une expression faciale décontractée. Un secrétaire bilingue se charge de traduire en langue Swahili les propos du Grand Directeur prononcés dans un anglais d'Oxford.

« Chères femmes, mères de la cité, je suis reconnaissant de la marque de sympathie que vous exprimez à l'endroit de notre entreprise. Au nom de l'entreprise et en mon nom propre, je vous remercie. »

Les femmes poussent des youyous.

« Notre destin est à présent lié comme jamais auparavant. L'entreprise ne peut prospérer qu'avec le soutien de la communauté de la cité. En retour, ces résultats profiteront à toute la cité à travers les programmes de développement que nous proposons pour traduire notre amour ainsi que notre attachement à ces terres bénies. J'entrevois un avenir radieux. Vous aviez la nourriture, nous avons apporté les couverts, voilà que nous sommes en train de partager un somptueux repas. Nous formons une grande famille. Encore une fois merci. C'est midi dans pas longtemps, je vous invite à partager le repas dans notre cantine pour plus de convivialité. »

Les femmes applaudissent. Elles découvrent des grands buffets, une tentation à se laisser prendre par des envies d'orgie alimentaire. On leur autorise d'emporter les restes dans des sacs poubelle neufs.

Le lendemain, le Grand Directeur organise une tombola improvisée en prévision du premier anniversaire d'existence de l'entreprise dans six mois. Dans une ambiance foraine, les gagnants deviennent propriétaires de vélo, lit, casseroles, sacs de farine de maïs. La cité vit un rêve, un moment d'euphorie qui met en pause les



problèmes du quotidien. Le Grand Directeur se prend en photo avec les riverains dans une ferveur populaire. Des jeux rassemblent les jeunes de la cité, un tournoi de football se déroule sur un terrain aménagé en gazon synthétique. L'entreprise offre des maillots et des ballons. Les noms célèbres des joueurs européennes floqués sur le dos nourrissent le rêve d'aller loin. L'instant d'une partie, ils incarnent ces grands noms du football mondial.

La réalité les rattrape, jour et nuit, sous la lumière du soleil ou celle d'une lampe tempête, les hommes et les enfants grattent la terre. Les creuseurs qui ont du métier s'improvisent géologues. Par la couleur et l'odeur de la terre recueillie, ces apprentis spécialistes déterminent les minerais et même la teneur que contient *la matière*. Des sacs en toile sont remplis. Le métier de porteur apparaît dans la cité. Ces hommes à la tête d'acier et au dos cambré comme atteint de lordose portent jusqu'à cent cinquante kilos, des charges à la valeur du double voire du triple de leur poids. Certains se voient déjà représenter le pays à un meeting d'athlétisme. Lancée du disque, du poids, du marteau ou du javelot sont les disciplines auxquelles ils pourraient se mesurer aux champions d'autres nations. Ces maigrelets marchent au rythme des chants paillards qu'entonne le porteur en tête de file. Les paroles aux accents d'autodérision leur redonnent de la force. Les haillons qu'ils

portent sont trempés de sueur, une sueur plus salée que l'eau de mer et qui pourrait servir de saumure aux ménagères.

Les enfants des rues deviennent une main d'œuvre bon marché. Ils commencent par travailler dans le transport des minerais. Ils sont vite recrutés en masse comme bouveleurs dans l'exploitation des tunnels, ils creusent sans répit dans la sueur et la faim. Leurs petits corps conviennent à l'étroitesse des trous dans le sous-sol dont l'État réclame l'exclusivité de la propriété.

Les négociants, intermédiaires, les attendent chez les acheteurs. Ces chinois à la peau basanée par le fort soleil des tropiques portent des larges couvre-chefs. Les sacs arrivent à dos d'homme. Des échantillons se prélèvent pour en mesurer la teneur des éléments recherchés. Un tableau noir reprend la tarification spécifique à la concentration des minerais. Les creuseurs n'ont de choix que d'accepter les propositions de ceux qui prétendent avoir les outils nécessaires pour analyser la marchandise. Une fois l'argent en poche, la fête commence. Victuaille et libation sous les tentes de fortune. « L'argent de la terre est maudit », c'est au lendemain d'une cuite que ce genre de phrases sont prononcées par les damnés.

Des familles entières investissent les mines, le travail se fait à la chaîne. Le papa au fond du trou creuse la terre, la maman et les enfants en surface recueillent, trient et sécurisent le résultat d'un effort tenace.

Les vendeurs de bières ambulants savent promouvoir leur marchandise. Il se dit que boire une ou deux bières après avoir respiré la terre permet de roter et expulser les poussières toxiques des poumons. Pourtant une autre nuisance invisible ne soulève aucun soupçon dans la cité. Ces hommes, femmes et enfants s'exposent également à des poussières radioactives de plusieurs millisieverts. À leur connaissance, seules les explosions atomiques d'Hiroshima et Nagasaki en août 1945 sont la forme de radiation capable de causer des dégâts considérables. Aucune autre chose ne peut faire l'effet d'une telle bombe. Le moindre malaise se soigne par une mixture préparée des mains de ceux à qui les ancêtres ont légué dans des songes les secrets de la médecine traditionnelle tropicale.

La cité compte maintenant deux castes : les employés de l'usine et les creuseurs qui exploitent de manière artisanale la terre des ancêtres. Au final, tous sont à la solde de l'entreprise multinationale. Elle a introduit la mondialisation économique auprès des autochtones qui côtoient maintenant des peuples qu'ils ne voyaient que dans des documentaires anthropologiques sur grand écran lors des séances de cinéma en plein air organisées par les missions religieuses.

Jour de carnaval, la multinationale offre des déguisements à ses employés qui se confondent aux habitants de la cité. La joie est grande et la fête à son comble. Les

travailleurs venus d'ailleurs vivent comme à la maison. On leur ramène leur culture au travail. Du *chapati* pour les indiens au camembert pour les français. Du base-ball pour les américains à la salsa pour les latinos. C'est un nouveau monde, la naissance d'un *melting pot* qui réclamerait juste le partage d'une langue commune. Même en vacances dans leurs pays, ils ont hâte de retourner dans la cité. Le soleil y brille de mille feux, les pluies sont douces et le paysage verdoyant ressemble à une fresque grandeur nature.

La vie suit son cours. Les jours passent et se ressemblent souvent. La routine du travail à l'usine est la même que celle dans la mine des creuseurs. À la différence des employés de la multinationale, les creuseurs artisanaux exécutent un travail corvéable. Ils n'en peuvent plus, c'est éreintant sur toute la chaîne.

Une réunion se tient à l'abri des regards indiscrets. Des creuseurs discutent sur la façon de rendre leur tâche plus humaine. Des solutions invraisemblables sortent des cerveaux imbibés de boisson alcoolique bue sans modération. On se partage le même verre rempli d'un mauvais alcool par le détenteur de la bouteille qui avait servi autrefois à contenir un vin grand millésime. Elle a été ramassée dans une grande décharge qui contient des déchets industriels et ménagers sortis des installations de la multinationale. Les habitants de la cité farfouillent dans ce tas d'ordures pour trouver des objets auxquels

ils pourraient donner une seconde vie. Boire du jaja dans une belle bouteille c'est mettre en opposition son esprit et le sens du goût, l'enivrement arrive au triple galop. L'un des membres du conciliabule à l'esprit un peu lucide propose de se servir dans le stock des minerais de l'usine.

L'avant-veille au soir du lancement de l'opération, ils montent un plan d'intrusion qui marche. Ils s'attaquent à un opérateur de chargeuse à qui ils vident le réservoir de carburant de son engin. Le jour d'après, une colonne échappe à la vigilance des gardiens et se sert dans le stock riche en minerais de cobalt qui finirait à coup sûr dans une voiture électrique à l'autre bout du monde. Qui dans la cité se donnerait le luxe de s'offrir ce concentré de technologie ? Pour rouler sur quelle route ? Avec quelle électricité serait-elle chargée ?

La mort se manifeste à nouveau, les familles sont en pleurs. Un policier en patrouille a ouvert le feu sur des creuseurs clandestins qui sortaient des sacs de minerais de l'usine. Ils ont succombé à leurs blessures à l'hôpital de la multinationale qui a été pris d'assaut par des habitants en colère. Parmi les victimes, des *shégués* devenus des véritables chevilles ouvrières dans l'exploitation minière artisanale à Kishukulu.

Le deuil s'organise en plein air. La cité veille les morts dans une ambiance de colère exprimée par des chants hostiles à la multinationale. Des barrages sont à

nouveau placés dans la rue. Les employés sont parfois pris à partie. Les entrées de l'usine sont barricadées et des banderoles accrochées sur les murs demandent le départ de l'entreprise.

Les délégués de la multinationale vont à la rencontre des meneurs du mouvement. Dans le secret, ils les convainquent de calmer les manifestants à coup des billets de dollars américains. Les familles touchées par le deuil reçoivent une indemnisation et l'offre d'une maison d'habitation au nom de chaque victime. Les querelles intestines prennent la place de la colère contre l'entreprise, chacun des parents réclame une partie de l'argent. Si certains résolvent leur différend par des coups de poing, d'autres préfèrent se confier aux féticheurs pour jeter un mauvais sort aux adversaires.

Le temps passe et balaye les blessures des uns et des autres. La multinationale entreprend des travaux de découverte de la mine des creuseurs pour faciliter son exploitation. C'est le retour des applaudissements, un début de cycle. Les maigres épargnes des plus prudents permettent d'ensemencer la terre des cultures vivrières, la dureté du travail de creusage dans la mine devient intenable. Les pluies sont à compter au bout des doigts le long de la saison, le déboisement massif par les travaux de terrassement est mis en cause. Les sols se sont appauvris, les métaux lourds et les acides rongent tout sur leur passage. L'air, le sol et les eaux subissent les

effets de l'exploitation minière. En fin de saison, les récoltes sont maigres. Les agriculteurs retournent au creusage des minerais.

Une nuit, les habitants de la cité qui ne dorment que d'un œil sortent de leur lit. La terre vibre, elle se met à trembler et secoue les maisons. Les plus instruits pensent déjà à trouver la magnitude du tremblement sur l'échelle de Richter. Certaines maisons se fissurent de la fondation au sommet. Le minage dans la mine souterraine de la multinationale s'effectue sous la zone des habitations de la cité.

La multinationale prend de l'avance. Elle propose de racheter les maisons au triple de leur valeur marchande. L'appât du gain saisit certains esprits qui ne tardent pas à accepter l'offre. Ils se frottent les mains lorsqu'on leur annonce que seule la valeur marchande évaluée par les experts de la multinationale est prise en compte. Les négociations se font au cas par cas dans un bureau administratif construit dans la cité. Les habitants n'en peuvent plus de demeurer dans cette vie. La vente des propriétés se présente comme une meilleure voie de sortie de galère.

Pendant ce temps, l'usine tourne à plein régime. Les objectifs de production à atteindre ne donne pas de moment de répit aux employés. Les machines fonctionnent dans un rythme frénétique. La demande en minerais à l'international est grande, les prix explosent et la

multinationale veut en profiter en temps record.

En plein travail, l'unité de production du dioxyde de soufre qui entre dans la préparation de l'acide sulfurique rompt et libère le gaz toxique dans l'air. Un *smog* se forme dans l'usine et gagne la cité. Le puissant polluant qui circule en des proportions importantes pénètre les organismes; les humains suffoquent et s'écroulent.

Comme l'avait annoncé le patron de la multinationale devant les femmes de la cité : « notre destin est lié. » Ça l'est moins pour le meilleur que pour le pire. Le vent tourne à la défaveur de la cité. Les employés rejoignent les points de rassemblement prévus en cas de danger. Ils portent tous des masques de protection respiratoire. Aucune intervention pour les habitants de la cité, tout le monde est pris de panique. Des cris et des pleurs se confondent au son de l'alarme.

Des corps faibles s'écroulent. La respiration hâlante, l'expiration suit la convulsion. L'annonce du drame dans les médias est sans précédent. Les autorités du pays se mobilisent et lisent des messages de condoléance aux familles éprouvées. Des techniciens chevronnés sont à pied d'œuvre pour colmater les brèches dans l'urgence. Les conditions de température et de pression ne facilitent pas la tâche. Ces gens en scaphandre sur qui tout le monde compte rappellent les liquidateurs de Tchernobyl. La fuite est finalement



maîtrisée au bout d'un temps considérable au regard des pertes en vies humaines. Les habitants de la cité n'en peuvent plus de vivre des drames à répétition.

Le jour de l'enterrement des nouvelles victimes de la multinationale, une longue procession funéraire occupe les grandes artères de la cité. Dans une place publique, une plaque commémorative placée en haut d'une petite stèle reprend cette phrase : « En mémoire des hommes et des femmes qui ont œuvré au progrès de l'humanité jusqu'au sacrifice ultime. » De retour du cimetière, les riverains entonnent des chants guerriers et accusateurs dans une parade effrénée. Ils arrachent la plaque de la multinationale prise comme une insulte à l'endroit des leurs frères et sœurs d'infortune.

« *Iyolé, iyolélé zanga, zanga! Iyolé, iyolélé zanga, zanga! Iyolé, iyolélé zanga, zanga!* » est la première chanson entonnée par le groupe en colère avant de pousser les notes d'une autre chanson vindicative qui les conduit à s'en prendre aux biens de l'entreprise en pleine cité : « *Bana uwa wabo, bana uwa wabo, bana sema bawiné, bana sema bawiné, kumbi ndjo banari loka, kumbi ndjo banari loka* » (Ils ont tué les leurs, ils ont tué les leurs, pensant s'enrichir avec ces morts, pensant s'enrichir, pourtant ils se sont maudits, pourtant ils se sont maudits.)

Voyant venir cette foule furieuse vers les bureaux administratifs de la multinationale, le responsable de la sécurité commande aux militaires en faction d'ouvrir le

feu sur les manifestants. Ils refusent d'exécuter les ordres de cet Européen qui semble perdre la tête. La foule finit par prendre en otage l'expatrié et deux policiers de la brigade des mines commis à la sécurité des installations industrielles. Les manifestants rentrent dans leurs quartiers. L'inquiétude monte, un expatrié en danger des suites d'un accrochage risque de ternir l'image de l'entreprise. Le chef de cité propose l'implication des pasteurs qui toucheraient les cœurs des fidèles avec un appel à la paix et à la non-violence inspiré des exemples de l'Évangile. Les médias sont pris d'assaut par des messages destinés à susciter le pardon et la réconciliation. La multinationale verse de grandes offrandes aux pasteurs pour cette activité qui semble ne pas convaincre les habitants.

Finalement les négociations s'ouvrent entre les délégués des habitants, de la multinationale et de l'État. Ces deux derniers réclament la libération des otages. Les preneurs d'otage exigent une contrepartie.

« Nous demandons qu'une partie des taxes et impôts destinés aux pouvoirs publics locaux soient gérée directement par notre propre comité. Kishukulu se constitue en entreprise et demande à la multinationale de lui donner un contrat de phyto-remédiation des sols et de l'air qu'elle pollue. Enfin une indemnisation correcte des familles éprouvées. Tant que nous sommes les premiers à s'être établis sur les terres de Kishukulu avant la

multinationale, tout refus à nos droits signifierait un arrêt de vos activités. »

Les délégués de la multinationale et de l'État sont ébahis, ils n'en reviennent pas. La pression est telle que le Grand Directeur demande aux négociateurs de trouver une façon subtile de berner les habitants. Tout semble coïncider, ils sont plus que jamais unis. Ils sont passés de l'union fait la farce à l'union fait la force. Diviser pour mieux régner n'est plus efficace, il faut négocier jusqu'au bout et trouver un compromis. Les délégués des habitants convoquent une sorte d'arbre à palabre. Plus question de délégués, tous les habitants sont appelés à participer aux négociations dans une place publique pour se préserver de la corruption. Le bras de fer s'annonce intense. Lors d'une de ces rencontres, un vieux se lève et prend la parole :

« Jeter un crapaud dans une marmite d'eau bouillante posée sur un feu, il va tout de suite sauter pour s'en échapper. Jeter le même crapaud dans une marmite d'eau froide posée sur un feu, il va s'y baigner jusqu'à cuire. »

Cette sentence adressée au Grand Directeur le regard brillant du vieux droit dans ses yeux finit par clore les débats à la grande satisfaction des habitants.



KASULO  
OU  
LE DÉCOMPTE  
DES DÉGÂTS

COSTA TSHINZAM

LA VIE n'allait déjà plus bien dans cette ville. Le chômage, la misère et la précarité dans laquelle vivaient les populations était non seulement sans pareille, mais aussi et surtout, difficile à expliquer. Les raisons comme chacun pouvait en inventer, ne suffisaient plus pour expliquer, donner une dose de rationalité à la situation que vivaient les habitants de Kasulo, la ville à la mine de diamant. Même les plus philosophes d'entre eux n'étaient pas à même d'expliquer théorèmes et principes à l'appui, ce paradoxe des personnes affamées marchant

sur des pierres aussi précieuses que le diamant. L'énigme était loin, très loin d'être résolue. Ceux qui s'aventuraient à la résoudre, piochaient dans le paranormal pour pondre leurs théories. On entendait alors des phrases parfois sans tête ni queue, comme : « Il s'agit d'un mauvais sort qu'un mauvais œil aurait jeté sur la ville. »

En cette matière, les théories naissaient et renaissaient à foison : « L'Afrique a la forme d'un revolver dont la gâchette se trouve à Kasulo », avait dit quelqu'un. « C'était pour demander aux peuples de cette ville de demeurer altruistes », avait-on fait remarqué car de toute façon : « leur sécurité financière rimerait avec le déclenchement d'une guerre à l'échelle planétaire », avait-on encore ajouté. Il fallait vivre pauvre pour l'équilibre d'un monde devenu riche grâce à des politiques d'extraction des ressources minières qui ne profitent pas aux populations sources comme ce fut le cas de Kasulo. C'était dit. C'était acté telle une parole d'évangile ! Pour les plus croyants d'entre les habitants de Kasulo, l'explication était à trouver dans une punition divine. C'est ainsi qu'ils parlaient même de la « malédiction de diamant » pour donner sens à la situation qui les tenaillait. Pour rire, les artistes de la ville avaient trouvé aussi une manière de représenter la situation précaire qu'ils vivaient. Ce fut ce dessin d'un monsieur, qui, en état de malnutrition sévère, se contentait d'implorer le ciel, pour que celui-ci fasse tomber la

manne. Il n'arrivait pas à se rendre à l'évidence qu'il était assis sur un bon sandwich.

Face à ce chaos indescriptible et incompréhensible, les jeunes tentaient tant bien que mal de s'en sortir. Ils savaient que c'étaient eux « l'espoir de demain. » C'est pourquoi ils criaient à chaque fois qu'ils en avaient l'occasion et à qui voulait les entendre : « *Toko zela lobi té!* » (Nous n'attendrons pas demain!) Oui, ils avaient bien raison d'autant plus que « demain commence déjà aujourd'hui! » Loin de tout ce qu'on pouvait imaginer, il s'agissait là d'une jeunesse organisée, soucieuse de bouger les lignes, mais dont les ambitions semblaient être annihilées par ceux qui détenaient le pouvoir. N'ayant pas d'autres moyens pour faire entendre leur voix et ayant foi dans la musculature de leurs corps, les garçons avaient décidés de se transformer en « suicidaires. » Pour eux, tout était clair : faire le déplacement de la mine de diamant rimait avec le fait de planifier, tenter et réussir son suicide. « Un suicide voulu ou assisté », disait-on à quiconque voulait s'aventurer dans la mine de diamant car les militaires commis à la garde de cet endroit, avaient reçus un ordre clair : tirer à vue! Ceux qui échappaient aux canons de kalachnikov que les enfants soldats gardiens de la mine tenaient en bandoulière se voyaient rattrapés par des accidents, des éboulements ou même des expositions aux éléments radioactifs, utilisés dans l'extraction de cette précieuse

matière. Sur ce point précis, les médecins étaient écœurés, révoltés de compter les couples qui venaient en consultation pour stérilité et désir de maternité. Les statistiques avec leurs chiffres non trompeurs disaient même que Kasulo dépasserait bientôt un pays comme l'Iran en termes de problèmes liés à la stérilité des couples. La gravité du problème était telle que dans l'imaginaire collectif, la donne avait changé : ce n'était plus la femme seule qui était accusée d'infertilité pour un couple qui ne réussissait pas à avoir d'enfants. C'était le couple, parce qu'on se rendait bien compte aussi de la détérioration du spermogramme qu'on analysait. L'homme était, enfin, associé à ce problème au même titre que la femme parce que les causes de la stérilité au sein d'un couple se déclinaient de la manière que voici : 25 % pour des problèmes liés à l'homme, 25 pour ceux de la femme, 25 pour les deux et les 25 % restants pour ceux qu'on ignorait encore. On disait que la situation telle que décriée était exacerbée par l'extraction minière, notamment, celle de diamant.

Ce paradoxe d'une ville riche aux populations pauvres et ses corollaires n'avait jamais cessé de tarauder l'esprit de Londola, une jeune fille de vingt-quatre ans née dans la ville. Londola n'était pas n'importe qui. Comme à Kasulo on savait dénicher dès la conception un enfant porteur d'un don particulier tout le monde semblait en avoir conscience sur le devenir de



cette fille qui naquit de manière mystérieuse. C'est cette condition qui avait fait que certaines mauvaises langues parmi les parents de l'époque la traitassent de bâtarde. C'était parce qu'en effet personne, ni même sa mère de son vivant, ne pouvait dire qui était l'auteur de la grossesse qu'elle portait. C'était contre sa volonté. D'ailleurs, qui ne savaient pas que c'était Mianda, parce que c'est d'elle qu'il s'agit, qui était la victime dans cette affaire? N'était-ce pas à cause d'une politique d'extraction mal conçue de la pierre précieuse, politique nourrie par des hommes avides d'argent, que tout ceci arriva?

En effet, à Kasulo, les activités de la mine trônaient sur toutes les priorités. Dans la desserte en eau comme en électricité c'était « la mine de diamant d'abord. » C'est ainsi qu'on s'accommodait même aux nouveaux mots tels que « délestage. » Défini comme une « interruption volontaire et momentanée de la fourniture d'électricité sur une partie du réseau électrique » ce mot s'était propagé à tous les secteurs de la vie sociale à Kasulo. D'ailleurs c'est commissionné que le Maire de la ville avait lancé une campagne contre les ampoules à incandescence. Il disait qu'il fallait les échanger à tout prix contre les lampes dites économiques pour arriver à mettre fin au délestage dans la desserte de l'électricité. Le Maire ne s'était pas empêché de présenter les lampes à incandescence comme étant les sorciers de la ville pour pouvoir mener à bien ce qu'il convenait d'appeler

« sa chasse aux sorcières. » C'est par après que tout le monde s'était rendu compte que la formule de monsieur le Maire n'était rien d'autre que de la poudre aux yeux. La raison étant que personne sur la ville ne pouvait dire haut et fort que l'on avait réussi à mettre fin à ce phénomène de délestage dans la fourniture de l'énergie électrique grâce à cette formule. Ensuite on s'était aperçu que les lampes dites économiques coûtaient plus d'argent que celles à incandescence en plus du fait qu'elles étaient moins résistantes et donc moins durables. On était donc dans un tableau où les populations déjà pauvres devraient dépenser plus pour s'offrir des ampoules « économiques » qui ne leur permettaient pas de faire l'économie de leurs maigres moyens...

Dans la quête d'un équilibre entre le vrai pouvoir d'achat et les dépenses qu'exigent tous les autres besoins en vue d'assurer une survie au ménage les parents n'avaient pas hésité à appliquer le principe de délestage dans tout. Dans certaines familles par exemple, on accédait à la table de repas que selon qu'on était de sexe masculin ou féminin et selon qu'il s'agissait d'un jour pair ou impair. C'est-à-dire que si les garçons pouvaient manger les lundis, mercredi, vendredi et dimanche, les filles ne devraient, quant à elles, se contenter que des mardis, jeudi et samedi pour pouvoir s'empiffrer. Au sein d'une même famille, les enfants étaient inscrits à l'école une fois tous les deux ans selon qu'ils étaient

filles ou garçons. Pour la desserte en eau dans certains quartiers, comme celui de la petite Mianda, on était desservi qu'une fois tous les trois jours et ce de 23 heures à 5 heures du matin.

C'est ainsi que pour faire le plein de réserves d'eau de boisson et autres besoins de la famille la petite Mianda tomba dans une embuscade. C'est dans un état d'inconscience et gisant dans un bain de sang que Mianda fut découverte par des passants aux petites heures du matin. Elle était là, abandonnée au bord de la route par ses agresseurs. Emmenée à l'hôpital pour un examen approfondi, le résultat se révéla sans appel : Mianda venait de perdre sa candeur de suite d'une agression sexuelle multiple. Elle n'avait que 18 ans. Comme si cela ne suffisait pas c'est chaque jour que son papa recevait des appels téléphoniques anonymes émanant des gens qui se vantaient être parmi les agresseurs de sa fille. Ils lui disaient tout et n'importe quoi. Tantôt ces personnes anonymes le menaçaient tantôt elles le félicitaient ironiquement d'avoir réussi à faire garder sa virginité à une fille qui avait déjà atteint dix-huit ans. Est-ce parce que la chose était inédite dans cette ville où la pauvreté poussait les filles à se méconduire dès la ménarche ?

Plus tard, on découvrit que Mianda était même porteuse d'une grossesse dont elle ne connaissait pas le promoteur. La nouvelle affecta sérieusement son père qui piqua soudainement une crise de tension. C'est cette

crise qui plongeait le père de Mianda dans un coma profond jusqu'à la fin de ses jours six mois après. Sous la hantise de la dépression Mianda avait entrepris d'avorter. Elle avait consommé autant de potions abortives sans succès. Ce qui aggravait davantage sa dépression.

Un soir même qu'elle dormait, Mianda avait vu dans un rêve son défunt père. Habillé d'une soutane blanche et affichant un faciès de colère celui-ci lui avait tenu à peu près ce langage : « Puisque tu as tenté d'avorter, c'est morte que tu enfanteras. » Il avait encore ajouté : « Contrairement aux résultats de l'échographie l'enfant que tu portes en ton sein sera une fille; on l'appellera Londola... » Le temps qu'elle s'approche de son défunt père pour le toucher en vue de s'excuser pour sa forfaiture celui-ci était déjà parti. Et quand elle se réveilla Mianda réalisa que ce n'était rien d'autre qu'un rêve. Elle accourut vers sa mère pour lui en faire part. Sa mère lui expliqua aussi qu'elle venait de faire le même rêve.

Terrifiée, Mianda, dont la grossesse avait déjà atteint son terme, commença à voir sa santé se dégrader. Son corps prenait du volume de façon exponentielle. On disait que son corps était œdématisé. Cela se remarquait surtout par l'aspect de ses membres inférieurs qui gonflaient du jour le jour. Les médecins disaient que les œdèmes de ses jambes prenaient le godet. Son état

général affichait une intense fatigue. Mianda accusait des maux de tête. Elle vomissait et sa vision devenait de plus en plus floue. On diagnostiqua une hypertension artérielle sur grossesse alors que jusque avant le rêve tout allait bien. Ne trouvant pas d'autre issue les médecins avaient pris la décision concertée de la faire accoucher par césarienne. Comme toujours en Afrique et face à la maladie d'un proche la famille s'était mobilisée. On cherchait du sang par ci alors que par là on se battait pour réunir les moyens techniques et financiers pour pouvoir supporter cette intervention chirurgicale. Bien entendu, certains membres de la famille qui avaient interrogé les esprits savaient que le sort de la petite Mianda était déjà scellé. Ce, même s'ils ne pouvaient pas s'empêcher de l'accompagner dans ce moment difficile de sa vie.

Quant à Mianda elle-même l'évidence semblait s'imposer : son corps l'avait lâchée au point qu'elle convulsait de manière récurrente. Et, le temps de maîtriser ses convulsions et d'appréter le bloc opératoire, Mianda s'était même déjà mordue la langue. C'est sur la table d'opération et avant d'induire l'anesthésie que son médecin constata le décès de la petite Mianda. Elle portait dans son corps inerte un fœtus qui devrait désormais lutter pour sa survie. C'est justement pour sauvetage de ce fœtus que le médecin n'avait pas hésité avec le consentement de la mère éplorée d'inciser à

l'aide d'une lame de bistouri le ventre de la défunte. Il disséqua en un temps éclair les muscles de l'abdomen de Mianda jusqu'à atteindre sa matrice. L'enfant en fut extrait alors qu'il était à deux doigts de rejoindre sa mère qui ne le verra pas dans l'au-delà. C'est grâce à la dextérité du réanimateur que le nouveau-né parvint à émettre cinq minutes plus tard un cri que tout habitant de la ville à l'époque racontait avoir entendu à ce midi précis depuis l'endroit où il se trouvait. Autre fait surprenant : l'enfant que même la toute dernière échographie voyait comme étant de sexe masculin était né fille. Tel fut le mystère qui entourait la conception et la naissance de la petite Londola.

« Pour qu'un enfant grandisse il faut tout un village ! »

On pourrait dire que c'est Londola qui était la preuve vivante de l'expression même de cette maxime. C'est toute la ville qui l'aimait tellement que Londola retenait l'attention de tout le monde à Kasulo. C'est sans doute à cause du don particulier qu'elle portait. Élevée par sa grand-mère et on va le dire, toute la ville, la petite grandissait en âge en intelligence et en sagesse plus rapidement que tous ses contemporains. C'est dans chaque famille qu'on parlait en bien de Londola. « C'est une petite très douée », disaient les uns. « Visiblement, Londola est notre avenir », affirmaient les autres parmi ses contemporains.

« Elle a toujours quelque chose qui la distingue des autres », ne s'empêchaient de dire d'autres encore.

À ce titre, on l'associait aux grandes réunions de la ville. Surtout quand il s'agissait de réfléchir à comment pallier au paradoxe de ville riche aux populations pauvres. On l'y associait parce qu'elle savait donner sens, une explication on ne peut plus rationnelle à des situations d'emblée compliquées. Pour cela c'est toute la ville qui venait, et c'est le mot, la consulter. Très vite on la voyait pour tout et n'importe quoi. Par exemple il suffisait pour certaines d'avoir un mari volage pour faire appel à Londola afin de savoir avec qui le mari avait disparu. Mais elle s'était offerte une plus-value : Londola venait de terminer ses études de journaliste. Chose qui lui permettait d'exercer au sein d'une rédaction d'une chaîne de radio et télévision qui avait de l'audience sur la ville. Ce en plus d'un *blog* personnel qu'elle tenait de main de maître. Au sein de la rédaction Londola animait chaque samedi soir une émission dénommée « Bokundoli. » Le mot vient du lingala et fait référence au fait de fouiner dans le passé [de la ville] car comme elle le disait dans le générique de son émission : « l'Histoire nous apprend à connaître le passé, comprendre le présent et mieux imaginer le futur. » Un futur qu'elle imaginait sans doute glorieux pour elle comme pour toute la jeunesse qui lui était contemporaine. C'est peut-être pour cela qu'elle sensibilisait la jeunesse au

travail acharné, « seule voie », croyait-elle, « pour faire des jeunes des véritables acteurs de changement. »

Un jour qu'elle rentrait de sa rédaction, Londola assista à une scène incroyable. Dénommé *londola*, comme son nom, il s'agissait en vrai de ce qu'on appelle en français un cercueil volant. La scène se déroula comme suit : une foule de personnes, hommes, femmes, jeunes et vieux de la ville de Kasulo, passait dans une sorte de caravane. Ce qui obligea bien évidemment le conducteur du taxi, à bord duquel se trouvait Londola, à s'arrêter quelques longues minutes. Armée de sa caméra, la journaliste n'avait pas tardé à questionner les personnes aux alentours, sur le phénomène éponyme auquel elle assistait ce jour-là.

« Ils font le *londola* », expliqua Mwape, une jeune dame qui observait la cérémonie. Mwape était devant la maison d'une vieille femme que les gens en procession venaient démolir. On accusait la vieille femme d'être impliquée dans la mort d'un jeune homme. « C'est la mort inattendue d'un suicidaire de 26 ans qui a fait fortune grâce à l'exploitation artisanale et dans la clandestinité de la mine de diamant, qui a poussé sa famille et ses amis à recourir au *londola* », avait précisé son interlocutrice. Un peu plus loin, la journaliste aperçut et filma une autre maison qui était en feu. La maison appartenait à une deuxième présumée complice du « décès par sorcellerie du jeune suicidé. »



De mémoire, Ce fut la troisième fois que Londola assistait à une scène du genre. Elle savait qu'il s'agissait d'une cérémonie fétichiste traditionnelle où un mort porté par des vivants depuis son cercueil, est censé conduire ceux qui le portent auprès de ceux qui l'ont tué, ont comploté ou participé à sa mort. Elle se rappelait d'avoir déjà vu des gens recourir à cette pratique dans différents quartiers de la ville ce qui ramena à la surface le doute qui l'habitait à chaque fois. Londola se souvint qu'à chaque fois il n'y avait aucun cercueil qui volait en réalité. Elle remarqua aussi que le cercueil était juste porté par des jeunes gens au grand gabarit et souvent en transe ou dans une ambiance de paranoïa totale; que ce sont ces porteurs-là qui conduisaient le cercueil. Mais en s'approchant du cercueil que portaient ces jeunes gens elle entendait effectivement de façon incroyable la respiration bruyante du mort chaque fois que le féticheur jetait une poudre blanche sur le cercueil. Ce qui fit tiquer son esprit! Et à y voir de plus près Londola remarqua qu'il fallait bien une main humaine pour mettre le cercueil en mouvement. « Comme c'est le cas pour tout objet d'ailleurs », avait aussi fait remarquer son assistant avec qui elle était à bord du taxi.

Une fois à la maison Londola visionna plusieurs fois les images du cercueil dit volant qu'elle avait prises. Elle ne manqua pas de se poser la seule question qui s'impo-

sait à elle : « Et si c'était une façon subtile de régler des comptes à ses ennemis? » C'est en tout cas ce que pensaient la plupart des personnes avec qui elle avait discuté à bord du taxi qui la ramenait chez elle. « Il suffit d'un petit conflit pour qu'on dirige le cercueil vers la personne que l'on déteste » avait même déploré le chauffeur de taxi. Il pensait même qu'« il n'y a aucune explication logique à ce phénomène. » Pour son assistant, passager lui aussi, « la question se posait vraiment, puisque souvent dans ces affaires, ce sont des vieilles femmes sans défense qui sont accusées de sorcellerie. »

Après moult recherches, Londola avait compris que les accusations de sorcellerie ne s'appuyaient pas toujours sur des faits vérifiables. En Côte d'Ivoire, par exemple, le cercueil volant était devenu une arme de lynchage. C'est ainsi qu'elle rédigea et publia un article qui devint viral sur la Toile. C'était pour que ce rituel soit interdit à Kasulo. Son argument tenait au fait qu'il n'y avait aucune explication logique et rationnelle à cela. Mais aussi et surtout que cette pratique frisait la justice populaire. L'occasion faisant le larron Londola n'avait pas échappé à capter cette idée : « Et si on faisait un *londola* contre ceux qui profitent, au détriment de la population, de l'extraction des pierres précieuses issues des terres de Kasulo? » C'est ainsi que naquit l'idée de création d'un tribunal à Kasulo en vue de l'organisation des audiences restées dans les annales de la ville : les

audiences dites de Kasulo.

Si l'idée était de génie les reproches qu'on lui faisait étaient de taille : comment arriver à déconstruire une question aussi réelle des populations autochtones appauvries par une mauvaise politique d'extraction de ses ressources à partir d'un tribunal symbolique, fictif et sans aucune valeur juridique ? La question demeura longtemps quoique Londola n'eût pas encore abdiqué.

Optimiste, Londola voyait les choses autrement. Pour elle, il s'agissait, de la part de ce tribunal symbolique, de pousser à la démocratisation de la parole. Elle considérait que donner de la parole ou offrir un espace d'expression aux gens qui n'en avaient pas constituait un premier pas sur la voie des solutions à apporter aux problèmes dans lesquels Kasulo se trouvait.

Pour ce faire, Londola décida de commencer par des enquêtes et investigations qu'elle mena avec un groupe de collègues de la ville et de l'étranger. Stratège née, Londola afficha le fait que parmi les maux que ce paradoxe de ville riche aux populations pauvres avait engendrés figuraient le tribalisme et le banditisme urbain. Elle avait réussi à faire remarquer que le premier faisait que, pour trouver un poste aussi mal rémunéré soit-il, il fallait être de la tribu de... C'est-à-dire qu'il fallait appartenir à une certaine caste sociale, à la tribu ou à la région de ceux qui détenaient le pouvoir. C'était ça qui était à la mode et c'était connu de tous : on respirait, se

nourrissait et déféquait tribu. La compétence? On n'en avait que faire! On disait : « les enfants d'abord » pour signifier à quiconque n'était pas reconnu comme fils du terroir et qui se trouvait en quête d'emploi d'aller se chercher chez lui c'est-à-dire dans son village d'origine. Ce phénomène fut amplifié par le découpage territorial que le pouvoir central instaura. À Kasulo, ceci fut une catastrophe pour beaucoup. Des gens se voyaient en un clin d'œil remerciés pour quitter la mine de diamant où ils travaillaient depuis des décennies au motif qu'ils n'étaient pas fils du terroir et qu'il fallait maintenant laisser la place aux enfants de...

À ce sujet précis, Londola n'avait pas manqué de rappeler dans l'une de ses émissions radiodiffusées l'erreur qu'avait commise un certain Joseph Désiré Mobutu, leader autocrate du Zaïre, qui décréta un « retour à l'authenticité. » En effet, selon Londola, le leader avait opté pour une politique allant dans le sens d'un retour à une légitimité africaine en faisant table rase de tout ce qui rappelle la dominance occidentale. Prêchant par l'exemple, il n'avait pas hésité lui-même de se défaire de « Joseph Désiré » pour devenir *Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga*. On racontait même que pour lui emboîter le pas Valentin Yves Mudimbe, l'un des grands intellectuels au Zaïre, s'était inspiré des initiales de ses étudiants « Vumbi » et « Yoka » pour maintenir les initiales « VY » de sa signature. « C'était bien tout ceci,

expliqua Londola, jusqu'à ce que le pire arrivât : toute l'économie du pays était désormais à terre ! »

À Kasulo, on ne regardait plus la compétence voulue pour tel ou tel autre poste dans la fonction publique comme dans le secteur privé. Celui qui avait une parcelle de pouvoir la conservait pour ses frères et sœurs tribaux. Très vite ce fut le moment des attaques entre communautés tribales. Il suffisait à tel monsieur de telle tribu de manquer de quoi mettre sous les dents de ses enfants pour que cela soit de la faute de telle ou telle autre tribu ennemie. Ceux qui manquaient de boulot ne pouvaient pas questionner le fait de manquer eux-mêmes de telle ou telle autre compétence requise : c'était la faute de l'autre tribu ; bref, l'enfer, c'était la tribu d'en face.

De fil en aiguille un autre monstre ne tarda pas à naître. On disait même que s'il n'existait pas on l'aurait créé : le banditisme urbain. Sa virulence était pire que celle du tribalisme en ce sens que là on ôtait carrément la vie de l'autre. Exacerbé par des politiciens en mal de positionnement et soucieux de profiter de la manne des pierres précieuses les ravages du banditisme urbain allaient *crescendo*. On se fatiguait de suivre à la télé, à la radio ou sur le *net* qu'un corps sans vie avait été trouvé ci et là. Des gens sans foi ni loi s'évertuaient à semer la peur, la panique et la désolation dans le chef des habitants de Kasulo en tuant, mutilant et enfermant les

corps de leurs victimes dans des sacs de raphia. Pour dénoncer ce fléau un artiste avait même fait une performance de danse intitulée *Mu Nsaka*. Dans cette danse théâtrale c'est la question du banditisme urbain qui était soulevée. « C'est à la fois une catharsis et un exorcisme d'une société en proie à l'incapacité de maintenir la cohésion sociale et le vivre ensemble », avait expliqué l'artiste aux journalistes présents le jour de la présentation du spectacle. Bien accueilli par la population qui en avait marre de voir sa ville déjà appauvrie par des politiques en déphasage avec la réalité, c'est surtout l'idée pour l'artiste d'user de la danse comme médium pour questionner, alerter, poser un regard, susciter un débat sur la résurgence des démons de tueries en série qui semblaient prendre possession de la ville, qui avait séduite tout le monde.

Le plus triste fut le décès de la petite Mariella à Kasulo. Londola en avait même fait un papier qu'elle publia dans un journal international dont elle était correspondante. Le papier avait pour titre : « La mort de la petite Mariella : une si triste histoire à Kasulo. »

Entre les lignes de ce billet, on pouvait lire ceci :

« Ils arrivent à la queue leu leu. Le père devant, portant entre ses mains un corps sans vie : un de ses enfants. Derrière lui, la mère. Elle implore la grâce divine devant deux personnes visiblement de sa famille qui courent après elle.

Le corps sans vie est celui de Mariella, 6 ans. Belle enfant, sympathique et appliquée à l'école, Mariella était fille unique puis aînée d'une fratrie de deux enfants : elle et son frère cadet. Sa mère, ménagère de son état, a de quoi être fière d'elle. « Elle a eu 96 % à la 2<sup>e</sup> période de sa première année d'études primaires », pouvait-on l'entendre dire dans ses pleurs. Comment une fillette pleine d'avenir comme elle pouvait mourir si tôt ? Triste histoire!... »

C'est surtout le paragraphe qui traite de l'insécurité qui semblait captiver les lecteurs. Londola écrivait à ce sujet ce qui suit : « Quand l'insécurité s'en mêle !

C'est un secret de polichinelle, l'insécurité est devenue notre pain quotidien à Kasulo !

Malheureusement pour Mariella, c'est à 23 heures et après avoir reçu de ses parents quinine, paracétamol et autres produits indigènes sans aucune amélioration de son état que la décision de l'emmener à l'hôpital est prise. Mais 23 heures c'est l'heure à laquelle les bandits et voleurs opèrent dans le quartier. Le père de Mariella raconte inconsolable : « Les balles sifflaient de partout et allaient dans tous les sens, pas moyen de sortir pour aller à l'hôpital. Nous avons donc résolu de rester à la maison avec l'enfant qui agonisait, par crainte de l'insécurité. » »

Pourtant les conséquences furent payées illico, comme écrit dans le même billet : « Quand ils arrivent à

l'hôpital au petit matin, c'est tard. Trop tard même. La petite que le père porte dans ses mains en criant à tue-tête n'est plus. Elle s'en était déjà allée sans être touchée par quelque lâche balle que ce soit... »

Comme on l'aurait imaginé, tous les cas de violations des droits des populations à Kasulo, violations exacerbées par l'exploitation de la mine de diamant, avaient été recensés et répertoriés. Ce sont ces cas qui servirent de matière première à la conception ou la planification du procès symbolique. On avait constitué un jury devant lequel devraient défiler toutes les parties prenantes au procès : élites politiques, victimes de ces cas de violations et citoyens lambda. Tous les gros dossiers furent passés au peigne fin avec en toile de fond l'idée de renverser le paradoxe de ville riche aux populations pauvres qui prenait en tenaille la ville de Kasulo depuis des lustres. On écouta tout le monde, des victimes aux bourreaux en passant par les témoins. C'était avant que le jury ne se retire pour son verdict qui s'avéra sans appel : la condamnation de l'autorité établie qui brillait par son absence. Mais le jury alla même plus loin en condamnant les populations elles-mêmes à cause de leur incapacité à développer le vivre ensemble et à bannir le tribalisme et la haine tribale, véritables fléaux, qui contribuèrent pendant longtemps à l'appauvrissement de cette ville. Pour joindre l'utile à l'agréable le jury ordonna l'instauration d'une redevance



minière pour permettre le développement de l'entité territoriale où sont extraites les matières. C'était en plus de ce que le jury appela « processus de Kasulo » un mécanisme qui permettrait à tout citoyen du monde d'avoir des outils pour tracer le diamant à acheter depuis sa terre d'origine jusqu'à l'endroit de son achat. Ceci, pour décourager ce que l'on appelait diamant du sang.

Mais il fallait ne pas perdre de vue que tous les décomptes des dégâts ainsi que les sanctions qui les suivirent n'eurent de vie qu'à la suite d'un procès symbolique, fictif, théâtral et dépourvu de toute valeur juridique.



DANS  
LA MINE,  
DEUX  
KASULO

GLORIA MPANGA

KASULO, le nom de cette femme me hante. Une femme enceinte. Depuis le dernier mardi du mois de novembre 2023 où nous nous sommes décidés chacun de raconter une fiction spéculative sur cette vendeuse de cacahuètes près d'une mine je n'ai pas pu dormir sans y penser. Kasulo, notre mine. En pleine cité habitée, au cœur de Kolwezi dans la province du Lualaba, région du Katanga, s'est installée une mine. Les personnes et les minerais devraient désormais cohabiter. C'est au village de Kasulo. Ses carrières artisanales activent une surpopulation effrayante. Des parcelles transformées en site

minier. J'ai imaginé plusieurs scènes de Kasulo, j'ai éprouvé diverses émotions à la fois. Tantôt triste, tantôt joyeuse, pensive, rassurée... Toutes les possibilités imaginées sont restées sans aucun effet. Bref, jusqu'au dimanche matin, Kasulo est devenue le reflet de mes pensées devant un miroir : Kasulo la femme et Kasulo la mine.

Ma mémoire m'a servi de feuille et mon esprit de plume pendant des nuits depuis la dernière rencontre à Picha, quand autour d'une table natacha dit : « chacun de nous devra écrire un texte à partir de cette histoire. » Alors, Kasulo ne devrait pas quitter mon esprit. Je n'ai surtout pas arrêté de me questionner sur le travail des femmes dans les mines : les femmes ne travaillent pas dans une mine mais pourquoi il ne leur est pas interdit de vivre tout autour ? pour des raisons liées à la coutume les femmes sont interdites d'accéder aux mines.

« Les jours où les femmes viennent dans les mines, les minerais ne se laissent pas trouver. Les ancêtres ne sont pas contents », expliquent souvent les creuseurs artisanaux. Il s'agit des personnes qui travaillent dans une mine non reconnue, illégale. Le travail dans une mine artisanale est dangereux, on compte des morts suite à des éboulements et d'autres maladies. Tout se fait avec des moyens de bord. Le chaos y règne.

Il est aussi scientifiquement prouvé que les femmes et les enfants sont vulnérables dans ce secteur. Mais il faut

savoir que, dans une mine artisanale, les mesures de sécurité posent problème. Sinon, il n'y aurait pas de femmes dans des entreprises minières, sauf des femmes géologues peut-être.

Autour de Washi Mining il n'existe pas que des vendeuses de cacahuètes, des maisons avec des fenêtres et des portes vétustes qui laissent entrevoir leur intérieur misérable y sont aussi construites. Des enfants jouent dans une boue polluée, des femmes plongent tout leur corps dans l'eau évacuée de la mine pour faire la lessive ou autres travaux ménagers. C'est d'ailleurs dans ces conditions que Kasulo vit.

Ah oui, dans mon pays, il y a beaucoup de lois qui souffrent d'application. Cette courte et sèche réponse semble calmer mes inquiétudes. Ce pays si riche en sol et en sous-sol a des populations très pauvres.

Pour nourrir sa famille, Kasulo vend des cacahuètes dans une petite bassine rouge ou fuchsia, son exposition au soleil ne permet plus d'en déterminer la couleur. Ce qu'elle gagne comme bénéfices c'est aussi pour la layette de son bébé qui arrive bientôt.

Le long de la route, Kasulo aspire la poussière mêlée à des résidus de minerais, elle tousse sans cesse, une toux prête à lui couper le souffle. L'année dernière, se nourrir de la poussière lui a coûté la vie de son autre bébé né mal formé puis mort quelques heures après sa venue au monde.

Après deux jours de deuil, elle a repris son activité, car des creuseurs artisanaux ne peuvent manger des maniocs sans arachides.

Au bout de quelques temps Kasulo attend de nouveau famille. Mais elle n'arrête pas de se rendre dans la mine.

Bien, que faire face à la misère ? Respecter les règles et mourir de faim ou tuer la faim en les enfreignant ? Tuer la faim c'est parfois se tuer. Surtout quand l'autre parent de l'enfant n'est que nettoyeur des minerais à Kasulo. Ça ne paie pas ! Il fait de son mieux pour maintenir sa maison, dangereusement fissurée, qui doit accueillir un nouveau bébé. Naweji ne sait quitter Kasulo. Que dis-je ! Les deux Kasulo. L'une nourrit son cœur et l'autre son ventre.

« Aujourd'hui, je me sens pas du tout en forme, se plaint-elle. J'ai mal au bas-ventre. » Elle est prête à accueillir son bébé. Plus les heures passent plus les douleurs de l'enfantement progressent. Le centre de santé se situe à quelques kilomètres du lieu de négoce où se trouve Kasulo. Les seules personnes à pouvoir l'aider sont ses clients, les creuseurs artisanaux. « À l'aide ! » Kasongo, un creuseur artisanal aux mains poussiéreuses et boueuses à la fois, paupières et cheveux gris, vêtu négligemment, tente d'arrêter un camion transportant des minerais de Washi mining. Hélas ! ces véhicules ne peuvent pas transporter des personnes surtout dans

l'état de Kasulo. Des cris aux oreilles des sourds, personne ne les entend. Il déploie ses cordes vocales. Rien. Ça prend du temps.

L'enfant arrive, sur la route. Kasulo perd beaucoup de sang pendant que les creuseurs déploient tous leurs efforts en vain. Dans son agonie, Kasulo a tenté sans succès d'écouter une petite voix poussant des cris de pleurs. Des rides au visage, des petits pieds sans orteils, un petit œil et autre plus grand que son âge... L'enfant était mort. Né d'une mère pauvre, mort sur un sol riche.

Kasulo n'a pas survécu, elle s'est battue comme à son dernier accouchement. Cette fois, l'endroit n'était pas approprié, aucune intervention médicale. Ce jour-là, Kasulo n'a pas tué la faim. Cette faim qui l'a poursuivie jusqu'à sa fin.

Nana, vendeuse du *Munkoyo*, boisson fermentée faite à base de farine de maïs et des racines éponymes, se sert d'une étoffe de tissu qu'elle portait pour couvrir les corps inertes, de la défunte entourée de son sang rouge et de l'enfant, couchés à même le sol.

« Tenez ! Il faut les couvrir. »

Les creuseurs n'avaient d'autre choix que de transporter la mère et l'enfant jusqu'au village pour tenir un deuil d'un seul jour seulement. Comment garder un corps sans vie pendant plusieurs jours dans un milieu où morgue est un mot nouveau ?

Toutes les richesses de Kasulo devraient lui assurer au moins le développement. Rien de tout cela n'a pu se produire, sinon une ambulance descendrait récupérer la femme et essayer de sauver sa vie. Le Kongo est très riche. On me l'a toujours raconté mais sa population pauvre et mendicante ne peut effacer le contraste. Les quelques riches occupent les hautes fonctions de l'État. Les personnes et les milieux comme Kasulo ne bénéficient que des miettes ou de rien.

Le lendemain, Kasulo et son enfant sont enterrés.

Sur le chemin de retour du cimetière, ils croisent un camion de Washi Mining transportant des minerais et qui vient de quitter l'entreprise. Derrière, des fumées de poussière s'envolent vers le ciel. Pris par la colère, les creuseurs s'en prennent au camion. Ils barrent la route, descendent le chauffeur et le tabassent. « Descends! Descends! Vous avez tué Kasulo, vous ne nous aidez pas, vous pillez nos richesses. C'est fini tout ça! », grognent les hommes très irrités. Ils pillent les minerais et mettent le feu au camion pour venger la mort de Kasulo, de l'une de leurs.

Eh bien! « La foule n'a pas d'âme », dit-on.

Ces échauffourées se transforment en des revendications. La poussière aspirée depuis des années, les maladies attrapées, les morts enregistrés, etc. Tout doit être payé! Les manifestants se décident de finir leur deuil à Washi Mining. Ils avancent vers l'entreprise, bâtons à la



main, scandant des chants : « Vous allez tuer tout Kasulo aujourd'hui. »

Près de l'entreprise, la manifestation dégénère. Les responsables sont obligés de contacter la police pour maîtriser la situation.

« C'est des balles ! Fuyons ! », alerte Munga, l'un des manifestants. Ainsi s'achève cette courte et violente manifestation. Elle devra apporter des solutions aux problèmes de Kasulo. Sans révolte, il est parfois difficile de surpasser l'impossible. Tout commence par la prise de conscience. Se rendre compte de la situation dans laquelle on est, prendre des décisions, sans tenir compte des moyens. La finalité c'est les résultats de la lutte.

« Même sans espoir, la lutte est encore un espoir. <sup>5</sup> »

Après cette scène, ces creuseurs se sont réfugiés dans leur communauté. Peur au ventre. Derrière eux, la police et l'armée tentent de récupérer les feuilles de cuivre emportées. Deux jours de suite de perquisition. Le chef du village invite les habitants à rendre les propriétés de Washi Mining déjà déplacées.

« Nous voulons un dialogue, nous devons nous concerter », s'exprime le représentant des creuseurs artisanaux. Les habitants de Kasulo applaudissent. Cet instant tant recherché devrait donc arriver. Washi Mining et Kasulo doivent échanger et trouver des

5. ROLLAND, Romain. *L'Âme enchantée*. Paris : Albin Michel, 1950.

compromis non seulement pour venger Kasulo, la femme, mais aussi pour assurer le développement du village. Les regards fixés sur le jeune homme barbu, musclé, grand de taille devraient dire « oui ». Un bref silence. Au fond, chacun se demande d'où vient ce courage d'un peuple longtemps exploité, rempli des promesses irréalisables de ses gouvernants. Il est question de se prendre en charge. Lorsque l'on attend pour une longue durée, l'espoir finit par nous quitter. Le départ de l'espoir qui devient révolution est plus encourageant que l'acceptation de la misère crasse.

De nouvelles échauffourées éclatent. Personne ne semble prêt à répondre aux demandes. Quelques policiers et le téméraire directeur de l'entreprise minière ont été pris en otage; une aubaine pour les creuseurs artisanaux dans la revendication de leurs droits. La nouvelle s'est répandue, les médias locaux ou internationaux abordent le sujet à longueur de journée sous plusieurs angles. Même si certains n'étaient que des charognards. Ces médias n'attendent que le malheur des autres pour se construire une notoriété. Mais que faire quand la guerre, les tensions, les maladies, et d'autres maux font partie des critères de sélection d'une information? Le fait que ce petit village de Kasulo démographiquement invivable fasse la une des journaux attire plus d'attention. On peut envisager une solution. Les Organisations non gouvernementales sont saisies, des

rapports gigantesques en découlent. Des réunions à Shinkasa, la capitale du pays, se succèdent. Shinkasa prend des décisions sur tout. Sur sa table, des problèmes lointains qu'elle feint de maîtriser.

Deux mille kilomètres séparent d'ailleurs Kasulo et cette ville. Mais une solution doit être trouvée. Des missions dépensières des membres du gouvernement suivent, malgré la présence de ses représentants sur place. Des coups de fil entre bureaux, Washi Mining accepte d'écouter ce que les habitants ont à dire. Mais avant, ils doivent rendre le directeur détenu.

Chose faite.

Un beau jour, sous l'arbre à palabre, se tient une rencontre. Sur un sol pollué, les habitants de Kasulo exigent la « *phyto-remédiation* » pour soigner leur terre; c'est-à-dire recourir aux plantes pour décontaminer le sol, l'eau ou même l'air. Ils réclament aussi l'électrification de leur cité, la construction d'un hôpital moderne disposant d'une morgue, la construction d'une école pour l'éducation des enfants, le recrutement des jeunes du village pour mettre fin aux mines artisanales. Sans ces mines, Kasulo cesse d'être un eldorado pour des nombreuses personnes qui ont été attirées par cette activité.

« Nous allons le faire », réplique le responsable en charge du département du développement social, une branche qui a semblé manquer durant toutes les années

d'exploitation de Washi Mining.

Avisé, un habitant de Kasulo se lève et s'exprime sur un ton autoritaire :

« Nous voulons que vous le fassiez vous-même. Sans passer par nos dirigeants cupides. Ils ne pensent jamais à nous. Nous avons aussi besoin de bonnes routes ! »

Le responsable du développement social acquiesce d'un hochement de tête.

Kasulo peut reposer en paix.

« À quelque chose malheur est bon », dit-on. Sa tragique mort permet à Kasulo de respirer un air frais, de se développer enfin. Kasulo sans mines artisanales et donc sans creuseurs artisanaux, Kasulo sans poussières mortelles, Kasulo avec des femmes qui accouchent dans des bonnes conditions. Dans la mine, deux Kasulo. L'une a succombé, l'autre a survécu.

# MYSTÈRE DE LA MINE DE KASULU

RUTH KUTEMBA

L'HISTOIRE se déroule en République Démocratique du Congo, dans la province du Haut-Katanga, à Kasulu. Dans ce village vit un chef coutumier à la forte spiritualité et qui se couvre de la peau d'un lion.

À côté de ce village, les multinationales ont entamé le projet d'y implanter une entreprise minière, car le sol et le sous-sol sont riches en minerais.

L'information a circulé très vite jusqu'à parvenir aux oreilles du grand chef du village Kasulu. Il se dit : « Ces gens doivent obligatoirement me consulter et chercher ma bénédiction avant d'exploiter les richesses de la terre de mes ancêtres. »

Une fois ces étrangers informés de la nécessité de consulter le grand chef avant l'implantation de la mine de Kasulu dans l'objectif de tirer réellement profit des minerais extraits, ils minimisent le dossier et s'arrangent pour rencontrer seulement le gouverneur de la province et le ministre provincial des mines. Dans leur imagination, la population du village n'est pas éveillée et vit dans l'ignorance totale de ses droits et ces industriels espèrent profiter de la situation en se disant : « Nous aurons moins de plaintes, moins de réclamations, moins de soulèvement si jamais nous avons le problème de pollution. »

Pendant ce temps, les villageois de ce coin vivent dans des conditions précaires. Ce qui est paradoxal, car leurs terres renferment tellement de minerais... Alors, une fois qu'ils apprennent l'implantation de la mine à Kasulu, dans leur milieu d'habitation, ils se réjouissent car cette information constitue pour eux une lueur d'espoir : « Nos enfants seront engagés, il y aura réduction du chômage, comme ce sont des hommes blancs, nous pensons que nous allons jouir de nos richesses. En tout cas, pour nous, c'est une preuve que nos ancêtres ont exhaussé nos vœux. » Un discours tenu également par les notables de ce village.

Quelques mois passés, le grand chef apprend l'inauguration et l'installation de cette entreprise minière de Kasulu alors qu'il n'a jamais été consulté comme le

voulaient les ancêtres et voilà qu'il se met dans une colère terrible et convoque une réunion urgente avec tous les notables précisément à minuit autour du feu constituant un cercle. Animé par la colère, il s'exprime d'un ton ferme : « Ceci est inadmissible, comment expliquer que ces gens peuvent se permettre d'implanter leur entreprise dans l'ignorance totale de nos coutumes ? Ne pas me consulter est pour moi une insulte, et je demanderai aux ancêtres de cacher les minerais ; nous devons obligatoirement faire quelque chose. »

Après l'implantation de cette entreprise minière, aucun villageois n'a été engagé, voire des natifs qui disposaient de quelques bagages intellectuels. Et les conditions socio-économiques de ses habitants se sont malheureusement détériorées plus que par le passé malgré les redevances minières. Ces habitants faisaient face à plusieurs difficultés dont la pollution de l'eau, car les enfants tombaient régulièrement malades et certains en mourraient. Les activités champêtres n'étaient plus exercées normalement, car le sol et les sous-sols étaient touchés par la pollution et l'eau de la rivière était polluée et donc la pêche était également affectée. En effet, dans le village Kasulu, aucun des souhaits des habitants n'a pu être réalisé.

Malgré l'implantation de la mine de Kasulu, les multinationales ont eu du mal à en exploiter les minerais. Probablement, c'est pour n'avoir pas consulté le grand

chef. Il y a beaucoup de mystère dans cette mine.

De ce qui précède, sur demande du grand chef, les notables constituent une délégation et se rendent chez le gouverneur pour espérer trouver gain de cause mais, malheureusement, ils ne trouvent pas satisfaction à leur problème, car l'autorité est corrompue. Découragés et désespérés, ils rapportent la nouvelle au grand chef.

À ce moment-là, le grand chef du village Kasulu se met en colère et décide de maudire la mine de Kasulu. Et depuis ce jour-là, la situation de cette entreprise minière s'empire. Les minerais qu'elle exploite se transforment en faux après avoir été vendus auprès des clients, et c'était un manque à gagner pour ces industriels. Un autre problème est le décès brusque et mystérieux au sein de cette entreprise. Des mouvements de protestation des villageois suite à la pollution. L'entreprise avait enregistré d'énormes pertes et était sur le point de tomber en faillite. Comme si cela ne suffisait pas, les employés se sont soulevés pour manifester, ayant plusieurs mois d'arriérés et ont même entamé les mouvements de grève.

La situation a pris une autre tournure et l'information s'est répandue, les médias s'y sont intéressés pour y voir clair. Et une journaliste d'investigation s'est penchée sur le dossier et a contacté plusieurs sources,



mais fort malheureusement, ces multinationales de la mine de Kasulu se sont abstenues de tout commentaire devant cette journaliste et l'ont découragée de poursuivre cette investigation si elle tenait à sa vie. Mais cette femme des médias ne s'est pas arrêtée là, elle a effectué des recherches profondes en usant de son carnet d'adresses et de ses contacts. Alors, vu la situation, les responsables de l'entreprise ont été voir le gouverneur et lui ont dit ce qui suit : « Vous avez été consulté avant l'implantation de notre entreprise, et vous en tirez largement profit; il est important pour votre paix d'aller voir le soi-disant grand chef pour qu'il nous restitue nos minerais. »

Et cette journaliste d'investigation fait large diffusion de l'information et les instances habilitées sont saisies, le gouverneur est convoqué à Kinshasa et va finalement perdre son poste car il était également impliqué dans le détournement des fonds publics sur cette affaire et au même moment, une question orale avec débat est adressée aux ministres provinciaux des mines et de l'intérieur sur le dossier à l'hémicycle... Ensuite, les autorités du pays ont été voir les responsables de l'entreprise de la mine de Kasulu et le grand chef pour pallier ce problème. Et après consultation, plusieurs recommandations ont été prises :

- i. La réduction du chômage dans ce village en engageant la main d'œuvre locale ;
- ii. Le paiement direct de la redevance minière qui devait être versée à un comité du village en suivant un programme de développement local ;
- iii. L'indemnisation de toutes les familles qui ont perdu les leurs à cause de la pollution ;
- iv. La constitution d'un comité de sous-traitance spécialisé dans la remédiation qui traite de la décontamination des sols et sous-sols par des moyens naturels par la communauté locale afin de lutter contre la pollution des sols et de l'air générée par l'entreprise.

Un accord est donc conclu et le gouvernement se voit obligé de céder aux revendications... C'est comme ça que l'entreprise pourra poursuivre ses activités normalement et payer les arriérés à ses travailleurs, à la communauté et à l'État. Le comité de remédiation plantera, autour de l'entreprise, des cultures qui serviront à bloquer ou capter les polluants dans l'air et le sol. Un travail qui est rémunéré par l'entreprise à l'avantage commun des habitants du village Kasulu et de l'entreprise minière. Pour sa part, le grand chef organise une fête dans le village Kasulu et célèbre avec les villageois et notables après avoir trouvé satisfaction...

Le chef de l'État salue le service noble de cette journaliste d'investigation grâce à laquelle il a été alerté; elle sera d'ailleurs plébiscitée et reconnue meilleure journaliste d'investigation de l'année.

Dès lors, en cas de problèmes dus aux minerais, les responsables de l'entreprise minière de Kasulu prendront l'habitude de toujours consulter le grand chef Kasulu...



# TARD QUE JAMAIS !

JACKSON BUKASA

IL EST DOUZE HEURES. L'avenue Mikuba, dans une mine artisanale située à quelques kilomètres du centre-ville de Lubumbashi, est couverte par un nuage rouge de poussière. De cette poussière apparaît, dans une grande vitesse, un gros camion remorque dont la carrosserie est recouverte par une grande bâche noire. Un deuxième camion suit, puis un troisième, jusqu'à ce que le quinzième passe par devant une table installée le long de la route et sur laquelle on peut distinguer de petits sachets de cacahuètes et des morceaux de manioc cramés. Derrière cette table, Kasulu, une jeune femme noire, la vingtaine révolue, couvre sa bouche et son nez grâce à sa main. Elle tousse dans le creux de cette main.

Les camions passés, Kasulu prend un tissu et époussette sa marchandise. Donat, son aîné de dix ans, la tête recouverte d'une chemise dont on ne peut plus distinguer la couleur à cause de la poussière qui la couvre,

arrive où se trouve Kasulu sa femme et s'assoie par terre. « J'ai très faim, chérie! », dit-il à sa femme qui tente de s'asseoir tout doucement à cause de la grossesse qu'elle porte. Elle s'incline légèrement pour trouver quelque chose sous la table avec sa main.

« Laisse-moi faire », intervient Donat.

L'homme passe la main sous la table et en sort une casserole. Il trouve également une cuillère et se met à manger le haricot qui se trouve dans la marmite.

Quelques temps après, Kasulu émet un léger cri comme si quelque chose venait de la piquer. « Qu'est-ce qui ne va pas? demande Donat. — C'est rien. Juste un petit malaise. »

Pendant qu'elle parle, elle crie encore, plus fort qu'avant. Donat arrête de manger. Il va vite à la rescousse de sa femme qui s'agite à cause des maux de ventre qu'elle ressent. Donat tente de trouver comment la maintenir en bonne position. De loin, il aperçoit un camion arriver. Il allonge sa femme par terre et court se tenir sur la route. Il se met à balancer les mains pour stopper le camion. Entre temps, Kasulu se tord des douleurs. Le premier camion arrive et dépasse Donat, le deuxième, puis le troisième. Donat décide de grimper sur le quatrième camion.

« Aidez-moi s'il vous plaît, je dois emmener ma femme à l'Hôpital! C'est urgent. — Descendez, s'il vous plaît. », lui rétorque le chauffeur. Donat ne veut pas

écouter. Il insiste de plus belle. Le camion accélère et à une dizaine de mètres, il freine brusquement. Donat est projeté loin devant sur le bitume ; il se tord de douleur, le camion repart. Donat revient vite en titubant où se trouve sa dulcinée. Quelques femmes sont autour d'elle. Elles la cachent avec leurs pagnes. L'une d'elles est en train d'aider Kasulu à mettre au monde. Kasulu crie, on l'encourage, elle pousse encore et encore... Elle se fatigue et ne sait plus pousser... le temps passe, tout le monde est inquiet. Kasulu se met à saigner... elle perd beaucoup de sang et finit par rendre l'âme. La tristesse s'empare de toutes les personnes sur place. Donat est frappé par une si forte tristesse qu'il se met à pleurer tel un petit enfant. Des larmes mélangées à la morve coulent sur son torse nu et par terre. Dans sa colère, Donat porte dans ses bras le cadavre de sa femme enceinte. Il se met sur la route dans la direction d'où provenaient les camions. Les femmes et quelques creuseurs se mettent à le suivre. Au fur et à mesure qu'ils avancent, d'autres personnes curieuses et des connaissances se joignent à eux pour faire route ensemble.

Arrivé devant l'entreprise minière, Donat dépose le cadavre devant l'entrée, sous l'étonnement de la foule autour de lui. Certains essaient de le persuader d'amener le corps à la morgue, mais l'homme demeure ferme dans sa décision. Le gardien de l'usine, en tenue policière, tenant son arme à la main, sort et constate cette

grande présence. Il essaie de comprendre ce qui se passe et prie à la foule ainsi qu'à Donat de libérer le passage. La foule oppose la résistance. En même temps quelques passants sortent leurs smartphones et se mettent à filmer. Le policier qui n'en peut plus rentre à l'intérieur de l'usine pour chercher du renfort. Il en ressort avec une délégation composée d'autres policiers et quelques responsables civils. À la tête de cette délégation, monsieur Dubois, un homme blanc d'origine française. Serein, très confiant, main gauche dans la poche de son pantalon de toile, il pose quelques questions pour comprendre ce qui se passe. Ayant reçu des explications, il promet d'indemniser la famille de la défunte. La foule ne veut pas l'entendre de cette oreille, elle estime que c'est une promesse comme tant d'autres que des personnes de ce genre font et n'honorent jamais. Une voix dans la foule entonne un chant de révolte et tout le monde répond à l'unisson : *toko kende te, toko lala awa, ba boma biso ba koko ba yoka!* (plusieurs fois) ce qui veut dire : nous ne partirons pas d'ici, qu'on nous tue et que nos ancêtres l'apprennent. Les responsables civiles de l'usine essaient de calmer la foule mais sans succès. Ils reculent tous et laissent les policiers devant comme bouclier. Ceux-ci pointent leurs armes sur la foule. À l'instant même, au lieu de fuir, ils se mettent tous au sol à plat ventre en se tenant par les mains. Donat, larmes aux yeux, se lève et se met face à leurs adversaires :



« vous voulez nous tuer? C'est ça? Parce que nous revendiquons nos droits nous devons mourir? En plus de ma femme qui vient de mourir à cause de vous? De mon enfant que je ne verrai jamais après autant de jours d'attente et d'espoir? Maintenant c'est moi que vous voulez tuer? Allez-y, tuez-moi, vous me rendrez un bon service. J'irai rejoindre ma femme et mon enfant et on reformera notre famille. Allez-y! Qu'est-ce que vous attendez? Bande de traîtres! » Un homme dans la foule se lève vite et tente de calmer Donat qui refuse d'écouter. Fatigué, l'homme blanc demande aux autres de rentrer travailler en leur disant que la foule finirait par se fatiguer et lâcherait prise. Les policiers restent là en surveillance. Petit à petit, une personne après une autre quitte l'endroit. Un policier prend son téléphone et annonce ce qu'il considère comme une bonne nouvelle. Après que le nombre de manifestants ait considérablement diminué, les policiers rentrent dans l'usine et laissent le gardien seul à la barrière. Tout à coup, ce sont plusieurs personnes qui arrivent, portant des chaises en plastique, des bidons en plastique vides,... tout ce qu'il faut pour organiser un deuil. Un chant funéraire, sorti de nulle part est entonné. Les personnes présentes se plient au jeu et se mettent à chanter. Ils sont tous installés autour de la dépouille mortelle de Kasulu. Une nouvelle fois, ceux qui étaient dans l'usine en ressortent et constatent que les gens sont plus

nombreux qu'avant. L'homme blanc crie fort pour demander qu'on l'écoute, mais personne ne fait attention à lui. Il intime aux policiers l'ordre de tirer. Les policiers s'exécutent en tirant en l'air. La foule se remet à nouveau à terre. Personne ne fuit. Les policiers se mettent à les tirer, certains par les jambes, d'autres par les cheveux, les vêtements etc. Les policiers fouettent même d'autres. Mais ces gens restent soudés. Il y a des cris d'énervement, de refus, de ras-le-bol. Monsieur Dubois est très en colère. Il fait venir un policier.

« Hé, tire !

– Quoi ? Sur eux ? Impossible chef. Ils sont inoffensifs.

– J'ai dit de tirer. J'ai une usine à faire tourner, moi, je n'ai pas de temps pour ces bêtises.

– Négatif, chef. »

M. Dubois met vite la main sur l'arme et veut l'arracher au policier. Ce dernier refuse avec la dernière énergie. À force de se disputer l'arme, par mégarde, un coup est tiré et va atteindre un homme dans la foule. M. Dubois lâche vite l'arme entre les mains du policier. Une atmosphère lourde s'installe. Tout le monde est ému par ce qui vient de se passer. Quelques jeunes gens se précipitent vers la victime qui baigne dans le sang pour tenter de le secourir. L'homme blanc prend fuite et rentre à l'intérieur de l'usine, protégé par des policiers. La foule ramasse des pierres et toute autre forme de

projectile et jette dans la direction de l'entreprise.

L'affaire est relayée dans les médias et dans les réseaux sociaux.

Dans une jeep blanche à vitres fumées, M. Dubois essaie de sortir par une autre porte de l'usine. Il est surpris de se rendre compte du nombre de gens autour de l'usine et même devant la porte. Sa voiture est bloquée par les manifestants. L'un des manifestants ordonne au chauffeur d'ouvrir toutes les portières. M. Dubois ordonne au chauffeur de ne pas s'exécuter. L'homme est dans l'impasse. Tout à coup, un projectile frappe la vitre de la portière arrière. M. Dubois s'incline vite mais il est aperçu par les manifestants. De force, il est transporté par quelques jeunes, tel un voleur vers une maisonnette à côté de l'usine où il sera détenu et gardé. Des journalistes, des ONGs des droits de l'homme, des curieux arrivent sur place à l'usine pour voir ce qui se passe. Une jeep noire arrive sur le lieu en grande vitesse et freine. Un militaire descend et ouvre une portière de derrière. Un homme grand, en costumes, chaussure bien cirées, descend. Il s'agit du ministre provincial de l'intérieur, M. Nzadi. Il pose quelques questions aux journalistes et aux manifestants. Il entre dans l'usine pour avoir également la version de l'entreprise. Après toutes ces démarches, l'honorable Nzadi ordonne que les corps soient acheminés dans quelques morgues de la place en attendant qu'une solu-

tion soit trouvé. Le ministre demande également que le blanc soit relâché. À cette dernière demande, les manifestants refusent catégoriquement de donner satisfaction.

« Monsieur le ministre, dit un creuseur, avec tout le respect que nous vous devons, permettez-nous de rejeter votre demande. Nous ne pouvons malheureusement pas la satisfaire. Nous avons des raisons qui nous poussent à ne pas croire un seul instant ce que vous nous dîtes. Combien de promesses avons-nous reçues de votre part par rapport à l'insécurité sanitaire et même l'insécurité sociale dans laquelle cette usine nous a plongées? Monsieur le ministre, il est temps. Les choses doivent changer et ce, dès maintenant. »

Comme un seul homme, à cette parole, la foule réagit avec des cris pour exprimer son accord. À l'homme de poursuivre : « Vous savez quoi Monsieur le ministre? Les choses vont changer et vous allez nous aider à y parvenir. Au cas contraire, vous aurez le sang de l'homme blanc sur la conscience. » Il entonne même une chanson : *Leo, leo njo leo, leo kivumbi na jasu leo!* (Aujourd'hui, c'est aujourd'hui, il y aura de la sueur et de la poussière...) Le ministre essaie de passer quelques coups de fil. Il a les mains sur les hanches en train de réfléchir. Il rentre dans l'usine et revient quelques instants après. Les journalistes s'approchent vite, les manifestants arrêtent de chanter.

« Mes chers frères écoutez-moi s'il vous plaît. Vos revendications ont été entendues. Croyez-moi, je vais veiller personnellement à ce que chacun de vos soucis trouve gain de cause. Je vous prie de nous ramener M. Dubois !

– Non, rétorque le creuseur porte-parole des manifestants. Les paroles s'envolent et les écrits restent. Dîtes devant les médias ce qui va être fait, concrètement, quand et comment cela sera fait.

« N'est-ce pas ?, ajoute-t-il à l'endroit des manifestants qui approuvent d'une seule voix.

– L'usine, répond le ministre, va prendre en charge les obsèques des deux personnes acheminées à la morgue et elle va indemniser les familles avec une somme d'argent que nous n'allons pas citer devant les médias pour la sécurité des familles concernées.

« Deuxièmement, le gouvernement va revoir intégralement les conditions de travail des creuseurs.

– c'est-à-dire ?, crie l'un des manifestants.

– c'est-à-dire, reprend le ministre, que chacun aura sa tenue, un casque, les outils qu'il faut pour le travail, et tous les journaliers qui ont déjà totalisé six mois seront d'office engagés.

« Troisièmement... Nous allons nommer parmi vous un groupe de personnes qui seront chargées du suivi et de l'exécution de toutes les décisions prises ici. Je m'assurerais que ce soit fait. » Les manifestants acquiescent

joyeusement. « Pour l'instant, libérez M. Dubois et pleurons en paix ceux qui nous ont quitté si brutalement ! Ils le méritent. »

Les corps sont acheminés à la morgue et Monsieur Dubois relâché.

LE  
TRÉSOR CACHÉ  
DU  
GÉCAMANIOC

DIDIER BESONGO

BIENVENUE dans l'empire du Gécamanioc, un royaume antique où la magie opère à chaque pas. Niché au cœur de l'Afrique, cet empire est réputé pour sa gestion exemplaire de la paix au sein de sa société traditionnelle. La paix et la stabilité en sont des valeurs fondamentales, tout comme son respect basé sur l'ordre de la justice et de l'harmonie profonde qui reflète les traditions de la terre du cuivre. L'air est chargé d'une énergie mystique, imprégnant chaque coin et recoin de l'empire d'une aura envoûtante où les rues résonnent des murmures des anciens, porteurs de légendes et de

savoirs gommés. Les bâtiments majestueux se dressent telles des sentinelles immémoriales, témoins silencieux d'un passé glorieux. C'est dans ce cadre fascinant, que se déroulent les affrontements de générations pour préserver la grandeur et la splendeur de l'empire de Gécamanioc.

Dans les profondeurs et au cœur de l'empire, se trouvent depuis des générations deux tribus sœurs, les Ba Kasanji et les Ba Katang, qui vivent en harmonie sous le règne bienveillant du grand-duc Abarikani, dit Mwat-Yamv. Choisi par les esprits des ancêtres pour guider son peuple, il est un homme sage et respecté par tous, dont la sagesse et la vision ont permis de maintenir la paix et l'harmonie au sein de ses frontières. Grâce à sa capacité à écouter les conseils des anciens et à prendre des décisions éclairées, le grand-duc a su préserver l'équilibre entre les traditions anciennes et les besoins de développement de son peuple. Comme le dit un proverbe de chez nous : « La sagesse d'un vieillard est une lumière qui éclaire les générations. » Les anciens ont toujours enseigné aux jeunes l'importance de préserver l'équilibre entre l'homme et la nature, ainsi que de respecter les dons des ancêtres, comme celui de la connaissance du cuivre.

Cependant, un groupe de personnes, attirées par le désir de développer l'empire, commence à s'intéresser de près au Gécamanioc. Parmi eux se trouve le général



Bololé, un homme imposant avec la peau foncée et des traits marqués, toujours vêtu d'une longue tunique traditionnelle en tissu coloré, symbole de son statut dans la société Gécamanioc. Il est un scientifique avide de pouvoir et de richesses. Il convainc les explorateurs étrangers des ressources cachées dans le sous-sol de l'empire du Gécamanioc, ignorant complètement les avertissements des anciens. Avec l'aide de ses complices, il élabore un plan malicieux pour exploiter les richesses sacrées cachées de Gécamanioc sans se soucier des conséquences pour le peuple ou l'environnement. Ils présentent d'abord un projet d'aide au développement de l'empire, promettant de construire des écoles et des hôpitaux sophistiqués. Alors que les jeunes de l'empire vivent de la chasse et de la pêche, pour les convaincre, Bololé et sa bande promettent d'investir dans des entreprises industrielles pour offrir du travail à ces jeunes, avec des salaires qui assureront leur avenir. Souvenez-vous que « le baobab ne cesse de donner des fruits même quand les gens s'endorment sous son ombre. »

Mais le grand-duc n'est pas dupe, il réunit les anciens et leur parle de ces projets maléfiques du général Bololé caché derrière ces apparentes intentions de développer l'empire par les investissements de ses amis étrangers. Nous savons que le grand-duc est un homme respecté et vénéré pour sa sagesse, sa vision et son engagement envers la paix et la prospérité de son peuple. Issu d'une

lignée royale très ancienne et prestigieuse, il est le Mwat-Yamv, le descendant direct des premiers souverains de l'empire, ce qui lui confère une légitimité incontestable aux yeux de ces anciens. Mais le grand-duc aura du mal à convaincre les jeunes qui travaillent difficilement pour subvenir à leurs besoins, cette classe montante très prometteuse qui ignore complètement certains secrets de l'empire du Gécamanioc; eux trouvent que les idées de Bololé et ses amis étrangers sont pragmatiques et salvatrices. Et le général Bololé sait très bien qu'il n'obtiendra rien en essayant de convaincre le grand-duc de ses ambitions car celui-ci est tellement averti et formé coûte que coûte à défendre l'empire et à n'importe quel prix.

Depuis plusieurs milliers d'années, la successions des chefs Mwat-Yamv de l'empire du Gécamanioc sont, comme dirait l'oracle de la protection de la tradition, choisis par les ancêtres pour instaurer la paix entre les Kasanji et Katang qui jadis furent des grands ennemis; ce furent des périodes de guerre, de trouble et de tumulte qui fauchèrent d'innombrables vies humaines – des troubles provoqués par la mauvaise utilisation des ressources puissantes de leur sous-sol. C'est pour cela que les ancêtres ont instauré le Mwat-Yamv, la sagesse de ceux qui sont venus d'ailleurs. Ainsi, toutes les connaissances et tous les mystères autour de l'intégrité de la personne du Mwat-Yamv ont été scellés et cachés.

C'est ainsi que le général Bololé va consulter les autres anciens, essayant de les convaincre en les gratifiant de quelques bienfaits. Dorénavant, lors des réunions des anciens, les avis divergent. Toutefois, le général Bololé a réussi à infiltrer les rangs des anciens, qui l'ont finalement conseillé de se tourner vers la jeunesse plutôt que de s'obstiner à convaincre les anciens.

En cette période, les jeunes se sentent sous-estimés. Les anciens, qui prennent des décisions cruciales pour l'empire, ne consultent pas habituellement la jeunesse. Pourtant, cette génération montante, pleine de promesses est l'avenir même de l'empire du Gécamanioc.

« La hâte est mauvaise conseillère. » Dans les villages des Ba Kasanji et des Ba Katang, des femmes vêtues de magnifiques pagnes colorés vont chercher de l'eau au puits, échangeant des nouvelles actualités de l'empire. Les enfants jouent sous l'ombre des grands arbres, leurs rires cristallins résonnant à travers la savane. Le général Bololé, l'air assuré, se tient debout devant les anciens, toujours vêtu de sa tunique traditionnelle en tissu coloré pas très claire car cette fois-ci, assombrie par la poussière omniprésente à Gécamanioc. Comme on dit : « Un seul morceau de bois donne de la fumée mais pas de feu. » Le général se fait accompagné de son désormais conseiller, Mukendi, un homme d'âge mûr au visage

empreint de sagesse, vêtu d'un pagne traditionnel et portant un bâton sculpté, symbole de son autorité. Derrière eux, trois autres anciens donnent l'air d'être très bien entretenus et surtout de profiter de la situation actuelle de l'empire.

Pendant ce temps, dans les profondeurs de la forêt luxuriante du Gécamanioc, les chasseurs Ba Katang partent à la recherche de gibier, de plus en plus difficile à trouver, pour nourrir leur tribu. Leurs pas silencieux résonnent à peine sur le sol recouvert de feuilles mortes, et leurs lances, taillées avec soin, au bout desquelles sont attachées des encolures pointues en cuivre pur, brillent à la lumière qui filtre à travers les feuillages.

Un groupe de jeunes gens accompagnés de Jambo Mutang, de Katumba et Malayika sont invités à rencontrer le général et sa bande. Troublés par le manque de compréhension de la situation actuelle entre les anciens, ces jeunes écoutent attentivement le discours fascinant du général Bololé et sa version biaisée sur l'avis du grand-duc face aux offres et investissements des étrangers. Le général Bololé et sa bande font croire que cette rencontre vise à organiser un mouvement de réflexion entre les jeunes, dans l'objectif de faire réfléchir des anciens, qui hésitent encore à accéder à ces idées combien révolutionnaires pour le développement de l'empire. Une sagesse de la terre du cuivre dit : « Quand on te parle de chemin, ne demande pas où il mène ! »

C'est ainsi que l'histoire nous amène au palais du grand-duc Abarikani, où des gardes en armure traditionnelle en assurent la sauvegarde, leur stature imposante témoignant de leur dévouement envers leur souverain. Le soleil couchant baigne le palais d'une lumière dorée, créant une atmosphère chaleureuse et solennelle. À l'intérieur du palais, des serviteurs vêtus de tenues quotidiennes s'affairent à préparer le repas du grand-duc, utilisant des ustensiles en cuivre finement ciselés, héritage de leurs ancêtres. On se croirait dans un rituel. Le bruit des ustensiles et les murmures des serviteurs remplissent l'air, créant une ambiance empreinte de respect et de tradition. Ce groupe de jeunes gens troublés par le manque de compréhension du grand-duc face aux offres du général Bololé ont finalement obtenu une audience pour discuter avec le grand-duc. Tous à genoux devant le sanctuaire, ils ressentent la présence imposante du grand-duc, assis sur son trône, en incarnation du Mwat-Yamv donnant l'impression de tout savoir sur ce que les jeunes s'apprêtent à lui dire. Comme qui dirait, « Celui qui sait beaucoup, écoute beaucoup. »

Autour du sanctuaire du grand-duc, l'atmosphère est électrique, chargée d'une énergie souveraine que dégage le Mwat-Yamv. Les jeunes à genoux, le regard fixe et les épaules droites, se tiennent prêts à affronter tous les obstacles pour assurer le bien-être de l'empire. Leurs

visages sont empreints d'une détermination farouche, leurs yeux brillent d'une lueur intense, témoignant de leur engagement inébranlable envers leur cause. Ils se tiennent là, imprégnés de la puissance du Mwat-Yamv, prêts à faire revenir à la raison les anciens qui se sont égarés. Leur tempérament est témoin d'une fermeté calme, d'une assurance intraitable et d'une volonté inflexible. Ils savent que leur tâche ne sera pas aisée, mais ils sont prêts à tout pour restaurer l'équilibre et la sagesse dans l'empire. Autour d'eux, l'environnement vibre d'une intensité palpable, comme si la nature elle-même reconnaissait leur détermination et se ralliait à leur cause. Les oiseaux chantent avec une ferveur renouvelée, les arbres se balancent doucement dans une danse harmonieuse et le vent semble murmurer des encouragements à leurs oreilles. C'est dans cet environnement chargé d'énergie et de hardiesse que les jeunes se tiennent prêts à affronter tous les défis pour assurer un avenir prospère à leur empire. Mais, le pouvoir du grand-duc est ancré dans une longue lignée de souveraineté et glorifié d'une vigueur remplie d'immense sagesse héritée de ses ancêtres. Assis sur son trône, symbolisant ainsi la continuité de la tradition et de la légitimité de sa lignée, il écoute en silence, conférant à ce moment l'aura d'une cérémonie ancestrale, une aura de puissance et d'autorité, renforçant la position du grand-duc en tant que gardien de l'empire et de ses valeurs tradition-

nelles. Son visage exprime toutefois la rage qu'il porte à l'encontre ce général mal intentionné qui a déjà détourné ses proches collaborateurs par la corruption et maintenant s'attaque à ces innocents qui pensent naïvement poser des actes nobles en faveur de l'empire. Pourtant, ils ont été embourbés dans une manipulation impérialiste, des multinationalistes qui n'ont pour objectif que d'exploiter l'empire du Gécamanioc. Parmi ces jeunes, le plus courageux de Ba Katang, Katumba, prend la parole, réagissant de façon inattendue.

« Baba, appelle-t-il le grand-duc.

– *Karibu, Bwana!* (Bienvenue, Monsieur) »

La sagesse africaine enseigne que la véritable richesse d'un royaume réside dans l'harmonie entre ses traditions séculaires et le progrès moderne. C'est dans cet esprit que les jeunes héritiers de l'empire du Gécamanioc ont entrepris une conversation franche avec le grand-duc, cherchant à concilier les aspirations de générations.

« – Votre majesté, nous sommes conscients de tous les efforts que vous faites avec les anciens pour instaurer la paix et la tranquillité entre nous. Mais, enfants et héritiers de l'empire, nous pensons avoir le droit de savoir les raisons de vos refus face aux offres des étrangers qui, à notre avis, amèneraient beaucoup de bénéfices à la jeunesse.

– Osez-vous protester contre mes instructions?,

répliqua le grand-duc, l'air contrarié.

– Non, Baba! Loin de nous l'idée de protestation. », intercède Tshilowa, un jeune Ba Kasanji, afin d'apaiser la colère du grand-duc. Ce qui fait la différence entre les jeunes Ba Kasanji et les Ba Katang, c'est leur tempérament. Puis, il poursuit :

« Baba, nous pensons que le développement est impératif pour toute civilisation. Mais qu'il plaise à sa sagesse, si sa majesté Mwat-Yamv pense qu'il y a une autre raison que nous devons savoir qui pourrait mettre en danger l'empire, nous sommes prêts à nous soumettre. Néanmoins, nous sommes convaincus que les investissements, l'amélioration de l'éducation et la création d'emplois que proposent ces étrangers seraient bénéfiques pour l'empire.

– Je suis désolé, mais je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Je dois réfléchir à la meilleure façon de protéger nos traditions tout en permettant le développement. D'ailleurs, nous maîtrisons et exploitons le cuivre. Nous n'avons pas besoin des étrangers pour en arriver là. Les ancêtres m'ont choisi pour nous libérer de la dépendance aux multinationales et valoriser nos propres capacités de développement durable. »

Katumba prend encore une fois la parole, mais cette fois-ci avec un ton élevé, ses émotions palpables. Ses yeux brillent d'une intensité inhabituelle, lui donnant l'air un peu hors de lui. Ses amis présents semblent



choqués par cette soudaine démonstration d'émotion.

« – Depuis des années, vous nous parlez du respect de la tradition, commence-t-il, sa voix tremblante de colère contenue.

« Mais nous sommes ici pour vous parler de création d'emplois et de revenus pour vos enfants, un facteur clé pour le développement, un défi majeur pour notre région, que dire, pour notre génération. »

Le grand-duc, habituellement calme et réservé, semble lui-même surpris par l'audace de Katumba. Son visage trahit à présent une lueur d'intérêt mêlée à une pointe d'irritation.

« Vous nous parlez de l'exploitation traditionnelle du cuivre, mais qu'est-ce que ça rapporte vraiment à l'amélioration de la vie des habitants?, poursuit Katumba, sa voix résonnant dans la salle.

« Nous vous parlons des opportunités d'emploi et d'entrepreneuriat pour les jeunes, en particulier dans les secteurs de l'agriculture, de l'industrie et des services, qui sont les moteurs de la croissance économique et de la transformation structurelle comme dans beaucoup d'autres royaumes environnants. »

Le silence pesant qui s'ensuit est tangible. Les amis de Katumba semblent retenir leur souffle, attendant la réaction du grand-duc, l'air énérvé. Il prend une profonde inspiration avant de répondre d'une voix autoritaire, faisant sursauter son sujet par une interjec-

tion en swahili.

« – *Pasopo!* Les traditions de notre royaume sont sacrées et immuables. Nous ne sacrifions pas nos valeurs pour des promesses illusoires de progrès matériel. Vous oubliez que la richesse véritable ne se mesure pas en pièces d'or, mais en préservation de notre héritage. Je ne tolérerai pas de telles insolences. Respectez vos aînés et les enseignements du passé, c'est ainsi que vous trouverez la véritable prospérité. »

La tension dans la salle est palpable alors que les regards se croisent, chacun se demandant quelle sera la suite de cette confrontation inattendue. Le grand-duc semblait peser ses mots avec soin, conscient de l'importance de la situation. L'atmosphère est chargée d'émotions et de réflexion, et il semble y avoir un début de compréhension mutuelle qui n'avait pas été présent auparavant.

« Je comprends votre désir de progrès et d'amélioration pour notre communauté, reprend le souverain d'une voix calme mais ferme. Cependant, nous devons agir avec prudence et sagesse. Les investissements étrangers peuvent apporter des avantages, mais nous devons également protéger notre identité et nos traditions. Nous devons travailler ensemble pour trouver des solutions qui préservent notre héritage tout en offrant des opportunités pour l'avenir. »

Sur ces mots, le grand-duc se lève brusquement et

fait signe à ses gardes de le suivre. Il quitte la salle, laissant derrière lui une atmosphère chargée d'émotions et de réflexions autour du sanctuaire. Les regards des jeunes se croisent, certains exprimant de la déception, d'autres de l'espoir. La tension persiste, mais ce germe de compréhension mutuelle, qui a été pressenti, s'installe. En partant, le grand-duc a compris la motivation et la détermination des jeunes qui se battent pour leur avenir. Il voit dans leurs yeux la flamme de la révolution et entend dans leurs voix le cri de la justice. Sa majesté Mwat-Yamv s'en va parce qu'il sent qu'il ne doit pas continuer ce débat sans risquer de provoquer un affrontement. Il ne leur dit rien, mais il pense que leurs revendications sont légitimes et qu'elles méritent d'être étudiées. Mais il ne peut pas leur donner raison sans consulter les autres anciens, ni sans se mettre en danger face au général Bololé, le véritable instigateur et manipulateur de ce mouvement. Il sait que le général a des visées malfaisantes et qu'il veut profiter du chaos pour s'emparer des trésors cachés. Il se dit que les multinationales, malgré tout, ne sont pas les seules responsables de la situation. Souvent, ce sont des dignitaires locaux qui leur cèdent des terres pour des profits personnels, au mépris du peuple et de la nature. On se rappelle le proverbe qui dit : « Quand le lion a faim, ce sont des herbivores qui trinquent. » Il se dit aussi que les jeunes ont raison de ne pas se laisser faire ; il espère qu'un jour,

l'harmonie et la prospérité reviendront sur cette terre bénie par les dieux.

Voilà en lumière les défis auxquels est confronté le peuple du Gécamanioc. L'injustice de voir les grandes entreprises étrangères profiter des richesses de leur terre, tandis qu'eux-mêmes luttent pour s'en sortir. Pendant ce temps, les anciens se posent des questions sur les risques encourus en laissant ces entreprises exploiter les ressources, et sur ce que le peuple perdrait en refusant cette exploitation. Cependant, un secret sacré semble entourer ces questions, gardé par certains notables que les jeunes ignorent. Ce secret pourrait bien être la clé pour assurer l'avenir de l'empire, mais il reste tabou jusqu'à présent. Il est crucial que la communauté réfléchisse ensemble à ces enjeux, et que les sages prennent des décisions éclairées dans l'intérêt de tous. « La vérité est comme le soleil. Elle fait tout voir et ne se laisse pas regarder. »

LES MINES  
DE  
DJAMA CUIVRÉ  
À  
ST EXUPÉRY

CHRISTIAN DIUR

EN 2697... Kimbangu ville. Actuellement rebaptisée Paris. Cette grisaille de ville au statut de capitale politique de l'actuelle France qui elle-même se fit, jusque peu avant 2697, nommer la France zaïroise.

Sois attentif..

Peu après le départ des impérialistes africains (négro-coles) du sol blantracien, un terme péjoratif utilisé par les colons africains pour désigner un homme blanc, l'ancienne Kimbangu, l'actuelle France, avait accédé à son

indépendance. Cependant, cette indépendance était factice, le premier président en place qui répondait au nom de Mélenchon étant sous la domination des négrocoles. On l'avait mis en garde que tout refus d'ordre pourrait lui être fatal. Les colons africains savaient que donner l'indépendance à la France était prématuré, ils avaient donc organisé un plan machiavélique pour empêcher la France de se développer comme tout pays le pouvait avec ses propres ressources.

Ce qui frappait l'œil des négrocoles c'était les mines de Djama <sup>6</sup> cuivré à St Exupéry, où ils avaient une mainmise afin d'assurer leur domination sur tous les pays du Nord... C'était un risque de perdre St Exupéry, sachant que la France avait encore besoin d'eux pour l'éducation, la technologie, en général pour tout, car à cette époque la France ne comptait aucun intellectuel. La mise en garde à Mélenchon l'avait poussé à octroyer aux négrocoles l'exploitation des mines de Djama cuivré à St Exupéry qui étaient une source économique pour sa population. Le creusage artisanal était jusque là le moteur du bonheur de ces autochtones, hélas les mines furent bientôt fermées et le chômage frappa alors la population. Les autochtones, en colère, organisèrent des manifestations. Hélas leurs protestations restèrent sans suite. C'est à ce moment que le vol commença dans le

6. N. D. É. : Diamant

village, suivi d'une famine, ce qui provoqua la prostitution et le banditisme en guise de survie. Le chaos s'était emparé de toute la population Exupéryenne. Avant tout cela, les femmes du village pouvaient vendre dans les mines des marrons chauds pour subvenir aux besoins de leurs familles, chose qui n'était plus le cas depuis la fermeture de la mine.

Le jour où on avait déguerpi les gens des mines, Kasulo était présente. C'était une femme forte qui était dévouée à son travail pour assurer la scolarité de ses enfants et luttait contre l'oppression négrocoloniale, c'était une activiste. Comme un malheur ne vient jamais seul, une jeep de soldats avait débarqué soudainement. Les gens avaient commencé à fuir chacun de son côté, on aurait dit une foule de mouches. En même temps, il y eut une fusillade, hélas la pauvre fut calmée par le transpercement d'environ un demi-chargeur de cartouches. Aimée de tous de son vivant, personne ne pouvait laisser son corps traîner par terre bien que la fusillade continuât. Quand les creuseurs remarquèrent que les cartouches n'étaient plus à flot, ils firent un bloc de résistance pour attaquer les militaires.

Dans cette histoire si triste et tragique, plus que la tragédie elle-même, c'était le reportage d'une journaliste négrocole (africaine) qui mit le feu aux poudres. Par compassion de ce qu'elle avait vécu pendant la fusillade, elle était choquée que l'on puisse traiter un être humain

de la sorte, quelle que soit sa couleur de peau ou sa philosophie. C'était inadmissible. La journaliste d'investigation avait mis la main sur des informations fuitées directement du cabinet du président blantracien Mélenchon dont la docilité aux impérialistes avait révolté son directeur de cabinet. Celui-ci était à l'origine de la fuite car il craignait que le manque de *leadership* de son président engendrât de nombreuses pertes humaines au sein de la société. Dans son reportage, la journaliste taxa le président de « prophète des zombies » pour désigner sa non intelligence, lui qui ne voyait que ses intérêts personnels : sa famille en Afrique, c'était le luxe et il n'avait rien à perdre. La journaliste se sentait coupable dans son reportage, obligée de donner un sens à la mort de Kasulo, la femme battante, et balançait beaucoup sur le président et ses complices, hélas la raison du plus fort triomphe toujours. Elle fut d'abord arrêtée et empoisonnée puis relâchée, heureusement pour elle, Dieu était de son côté.

Une organisation internationale qui luttait contre la politique impériale lui payait un billet pour aller se réfugier à Kinkondja, une ville religieuse qui se trouvait à plus de trois cent kilomètres de la France, où n'entraient ni militaires, ni politiciens. La journaliste poursuivit sa vie et peut-être son activité à l'abri d'une communauté bienveillante. Fort malheureusement pour Kasulo, la femme battante fusillée à la passoire, sa mort



n'ayant pas été acceptée par les creuseurs, par les dieux mêmes de la mine ainsi que toute la population Exupéryenne, il y eut trois jours de silence dans les villages pour reposer le corps de la défunte et de son fœtus dans la demeure des ancêtres. Ce silence ne signifiait pas une défaite, mais un moment de planification pour contre-attaquer les militaires en vue d'une vengeance. Cela commença comme une petite manifestation, soudain un mouvement de résistance se répandit dans tout le pays avec l'appui des organismes internationaux comme Gandhi, Martin Luther King, Jeanne d'Arc, Kimpavita, Nkolomonie, Lumumba, Madiba, Jésus, Bouddha, Confucius, Vatican, Satanisme, New York Times, Moscou, Gaza. Ce fut grâce à l'humanisme et à la bravoure de notre chère et belle au cœur d'or journaliste d'investigation que les pratiques cannibales de ces impérialistes haineux furent dévoilées aux yeux du monde entier. Mais hélas, malgré une lutte longue et populaire, toujours la raison du plus fort régnait.

Le directeur de cabinet du président, n'ayant pas été d'accord face à cette mise en garde africaine dans le passé, à son tour, fit pareil. Le nouvel ordre mondial, appelé vulgairement Wakabetalpha, une technologie aussi puissante que la puissance elle-même, le scientifique la surnommait Bundukiyabaloji en français, et en swahili ça voulait dire le fusil de sorcier. Il s'agissait d'une technologie plus avancée que Satan II de la Rho-

désie centrale de l'époque et la matière qui avait aidé l'avancée de cette technologie appelée Djama cobalto cuivré, dans le village du Kasai tout près de la frontière belge. Il était bien triste de voir jusqu'aux jours présents, au moment où l'Homme s'attribuait le prix Nobel de la civilisation dans toutes ces civilisations, une telle barbarie se poursuivre. Kasulo était morte, mais ses enfants avaient survécu. Ils grandirent en entendant les histoires de leur mère, de son courage et de sa détermination. Ils héritèrent de sa force et jurèrent de continuer son combat. Avec le temps, ils devinrent des *leaders* pour les gens de St Exupéry. Ils organisèrent des manifestations pacifiques, plaidèrent pour les droits des travailleurs de la mine et luttèrent contre l'injustice.

Malgré les nombreux défis et obstacles, ils n'abandonnèrent jamais. Ils continuèrent à se battre pour un avenir meilleur pour leur peuple. Et, petit à petit, les choses commencent à changer. Les conditions de travail dans les mines s'améliorèrent, les droits des travailleurs furent respectés et la population recommença à prendre espoir. Ils devinrent un symbole de résistance pour leur peuple. Ils avaient prouvé que même dans les moments les plus sombres, il y avait toujours d'autres possibles. Et même si Kasulo n'était plus là, son esprit vivait à travers ses enfants. La lutte de Kasulo ne fut pas vaine, elle avait donné naissance à un espoir qui avait changé la vie de son peuple pour le mieux.

Et ainsi, malgré les ténèbres du passé, un nouvel avenir s'était levé sur St Exupéry. Un avenir où les gens ne seraient plus exploités, où ils pourraient vivre en paix et en sécurité. Un avenir où l'espoir brillerait plus fort que jamais. Et tout cela grâce à une femme nommée Kasulo et à ses enfants. Et cet espoir nous guiderait vers un avenir meilleur.

Sans oublier les efforts de la journaliste d'investigation, des creuseurs, des villageois et même du dircab qui au départ voulait s'en servir pour renverser le pouvoir en place. L'hymne Exupéryenne se résumait dans cette périphrase : merci l'Afrique pour votre oppression car sans vous, on ne serait pas libre d'esprit.

Bien ne serait pas de terminer cette histoire Exupéryenne sans parler du Tartare. Ce lieu se trouve au cœur de l'Afrique, précisément dans la capitale cuprifère appelée Lubumbashi de *shinkolobwe*, un lieu bourré aussi d'uranium et aussi capitale de tous les pays membres de l'Union négrocoloniale.

Il est bourré de tous les minerais qui peuvent faciliter la fabrication des bombes nucléaires, une force incontrournable de négros. Le nucléaire conduisit à la monopolisation de la souveraineté mondiale; que ce fut au niveau économique, armement, technologique et autres. L'Union négrocole était la première puissance mondiale sans contestation aucune. Dans le Tartare, aussi appelé Enfer ou Porte d'Enfer, les négrocoles pouvaient traîner

les esclaves qu'ils capturaient à St Exupéry pour les utiliser comme main d'œuvre. Les peuples exupéryens étaient tellement robustes, aussi fort que la force même, qu'ils pouvaient résister sous le soleil ardent de ce continent qui faisait paniquer même les autochtones à cause de sa température qui pouvaient varier le matin entre 40° et 45° degré Celsius et le soir entre 45° et 70° Celsius. Seuls les esclaves qui venaient de l'autre côté de la Méditerranée pouvaient faire face à cette température et formaient une bonne main d'œuvre. Certains installaient les chemins de fer pour les transports de minerais, certaines servaient de bonnes, d'autres suaient dans le cœur même de la forêt pour extraire la sève de l'hévéa, la plante indispensable à la fabrication des pneus ou toutes choses constituées de caoutchouc. Les esclaves risquaient de perdre les mains, coupées à la machette en cas de fatigue ou de maladie; les avancées technologiques, au lieu de les soutenir, leur imposait d'accélérer leur travail pour suivre le rythme des machines. Il fallait produire à la hâte pour répondre aux besoins des clients, mais aussi pour maintenir la puissance en place et stabiliser le PIB afin d'éviter toute sorte de mutinerie au sein du bloc, car les négrocoles étaient un peuple qui avait déjà atteint le seuil de la démocratie et mangeait déjà à satiété.

Le mystère du Tartare dépassait l'entendement et pouvait laisser perplexe. Les esclaves blantraciens, par

manque de nourriture et de soins médicaux, étaient exposés à tous les risques qui pouvaient se présenter. Ils étaient obligés de manger et boire : escargots, champignons, insectes, résidus de certains minerais en liquide, etc. Après plusieurs années ils commencèrent à présenter des symptômes de malformation et aussi d'une force extraterrestre en eux. Ce changement modifiait leurs comportements et ils devenaient de plus en plus indociles. Certains chercheurs et scientifiques négrocoles disaient que même la science n'avait pas de réponse à donner pour expliquer ce mystère.

Avec les années, certains esclaves disparaissaient dans la nature comme de la poudre d'escampette pour réapparaître plus tard en monstres aux formes multiples. Ils avaient tout d'abord conduit des guerres pour revendiquer les droits humains des esclaves français, mais avaient finalement préféré le dialogue car les esprits qui les animaient leur avaient interdit toutes sortes de violence contre les négrocoles. Ces Marrons-morphes, libérés, demandaient à rentrer chez eux avec tous leurs objets d'arts qui possédaient la mémoire et puissance de leurs ancêtres. Ces objets étaient attachés à l'essence même de la vie que beaucoup de peuples du monde avaient oubliée sous l'addiction à ce qui était matériel et de peu de valeur.

Les blantraciens avaient pu récupérer certains de ces artefacts. Parmi les esprits qui étaient rentrés sous cette

forme terrifiante, il y avait de la force ancestrale mystique française qui pouvait animer ces dénaturés du Tartare. D'autres étaient réapparus à Paris en forme de Kasulo pour aider à chasser les négrocoles des terres libérées tout en restant avec ceux-là qui s'étaient rangés du côté blantracien car tous les négros n'étaient en fin de compte pas si mauvais que ça.

Les forces spirituelles (surnaturelles) qui le pouvaient les aidaient à frapper à la Sango-ku à se *multi-cloner* à la Naruto, faisant face aux négrocoles qui étaient alors aussi faibles que la faiblesse elle-même.

La panique se répandait dans la zone négrocole. Sa politique ne facilitait pas les choses face à cette force mystique qui s'était développée de l'autre côté de la Méditerranée.

À ce moment il semblait que ce qui s'était passé jadis du côté blantracien se passait maintenant chez le proprio du Tartare : corruption, barbarie, rébellions entraînaient le déploiement de forces armées et détruisait toute vie sociale.

L'Union Négrocole se scinda dans une guerre fratricide entre les deux parties négrocoles : négrocole blantracienne et négrocole maghrébine.

À ce moment-là les populations du monde entier étaient fatiguées de la violence.

Une métamorphose eût lieu dans la Porte d'Enfer qui amena les kimbanguistes à créer des rites pour invoquer

tous leurs héros, tel le rite trinitaire de Kasulo, de la journaliste d'investigation et du dircab. Kasulo représentait le coltan, la journaliste d'investigation le cuivre et le dircab le cobalt, tous ces minerais pouvaient sortir de la terre à chaque fois qu'ils pouvaient accomplir le rite pour exploiter ces ressources en produit fini, pour l'avancement de leurs pays. Ce rite était transmis par le toucher de ces créatures métamorphosées.

Alors tout français possédait cette séquelle spirituelle en lui, même s'il n'était pas encore métamorphosé. Cette séquelle spirituelle pouvait entraîner un seul français à détruire un quart de la population négrocoloniale. En réalité il suffisait de seulement quatre français pour mettre à terre et effacer de la carte du monde la zone négrocole.

Cette menace existentielle intensifia la panique dans la zone négrocole. Des mutineries commencèrent pour détrôner l'actuel président Glencore. Sa politique belliqueuse n'arrangeait pas les peuples négros, même si les négrocoles de première classe, bien sûr, appuyaient cette politique parce qu'ils y trouvaient leur intérêt. La force mystique qui s'était développée de l'autre côté de la Méditerranée faisait trembler les peuples négros qui voulaient la paix, contrairement à leurs dirigeants.

La zone négrocole semblait dans le chaos : corruption et répression, rébellions et émeutes révélaient dans l'incendie la barbarie sous-jacente à la civilisation...

L'Union négrocole s'était effondrée, la partie blantracienne lâcha prise alors que la partie maghrébine voulait à tout prix réorganiser l'Union dans le but rétablir son empire sur le monde.

Du côté d'Exupéry il y eut une concertation nationale dans l'hémicycle de Kimbangu, ville non loin de la tour Eiffel, pour décider s'ils pouvaient appliquer la voix de la diplomatie afin de trouver un terrain d'entente pour la paix, car la menace négrocole maghrébine se précisait de jour en jour.

Alors les blantraciens décidèrent de pratiquer le rituel le plus dangereux qui existait au monde afin de savoir que faire dans cette situation. Ce rituel consistait à invoquer l'intelligence et la sagesse suprême du Dieu athée maître de tous les minerais du monde. Athée, combinaison de deux grands mystiques de la vie humaine, *At* qui signifie homme et *Thée* qui signifie femme, en d'autres termes le bien et le mâle ensemble pour l'équilibre, dans d'autres cioux le *yin* et *yang* ou la mort du dieu *At* et de la déesse *Thée*. Une mauvaise exécution du rituel signifierait la fin de la vie humaine.

Ce rituel consistait à séparer le dieu *At* de sa déesse *Thée*, ce qui ferait apparaître le sphinx (le dieu de la vérité et dieu qui vit en solo) pour qu'ils lui exposassent leurs problèmes. Ceci demandait quelqu'un de plus avancé en âge et qui maîtrisât bien le Swahili, la langue dans laquelle le rituel fut révélé.



L'enjeu était énorme et le rituel ne fut pas bien exécuté : la Terre prit la forme d'un ballon rouge feu et c'est elle que nous voyons aujourd'hui dans le ciel comme une deuxième lune. L'explosion appelée *Big Bang* marqua la fin de la vie humaine sur Terre et la naissance du dieu Glenko de Glencoresque, par définition : celui qui ne se soucie pas de la vie humaine.

Voici donc quelques bribes d'un récit que j'ai déniché dans les archives poussiéreuses de mon grand-père. Notre temps est celui de la nouvelle vie dénommée enfer. Aujourd'hui j'ai au-moins le plaisir de vous partager en fragments l'histoire de nos prédécesseurs qui vivaient jadis sur une planète appelée Terre – dont les ruines formeraient notre « deuxième lune ». Beaucoup se demandent comment ils étaient, comment ils vivaient et comment ils géraient leur puissance technologique.

Aujourd'hui au trentième siècle nous ne comptons plus qu'une seule race, celle des albinos rouge d'Atlas. Nous vivons sur notre planète rouge, raison de la pigmentation de notre peau. Comment nous avons pu survivre au cataclysme terrien reste un mystère et les mythes semblent indiquer que nos ancêtres terriens se sont beaucoup battus pour que nous nous retrouvions ici. Je continue à fouiner dans les archives de mon grand-père...



# UNIVERS 00243

LAMBICK MELI SIKIABA

## I. LA VENDEUSE DE FUNGURUME

DANS LA VASTE GALAXIE Kongo, au cœur de la planète Lubumax de l'univers 00243, se trouvait le royaume Kakula. Un climat chaud et humide, des forêts, des montagnes et des rivières sinueuses, une culture afrofuturiste riche et diversifiée, des quartiers animés, des musiques entraînantes et des plats épicés délicieux; le royaume Kakula avait le plus grand marché de la galaxie Kongo, on pouvait y trouver toute sorte de chose.

Ce marché portait le nom de Fungurume, un Humain explorateur connu pour les merveilles architecturales qu'il construisait sur de nombreuses planètes qu'il visitait. L'une en particulier le fascinait et il avait pris l'habitude de s'y rendre régulièrement. Elle se nommait Kubax, la comète fantôme et errante des

nuages de Oort. Il y avait fait la connaissance de Kibali, une Kubaxienne qui faisait partie d'un peuple ancien et mystérieux possédant la *chikiyatous*, ce don de communiquer avec les Naturiens, esprits de la nature de toutes les planètes, grâce à un petit tentacule à la caboche couvert par une longue chevelure crépue; ce pouvoir, seules quelques femmes élues le possédaient.

Ils s'étaient aimés, et avaient eu une petite fille mi-humaine mi-Kubaxienne. Elle aussi avait hérité du don de sa mère. Mais leur bonheur fut écourté par une attaque de pirates de l'espace lors de leur premier voyage familial, tuant ainsi Fungurume, et enlevant Kibali car trop prisée pour son don. La soute de secours de leur petite fille avait atterri de justesse sur la planète Lubumax où elle avait été recueillie par un couple d'humains. Ils l'avaient élevée mais plus tard abandonnée car la famine frappait le royaume Kakula. Deux décennies passèrent lentement, chaque jour apportant de nouveaux défis et de nouvelles opportunités et tous les soirs vers la fin du crépuscule, au bord de la rivière Dipeta qui longeait le marché Fungurume, se tenait Kasulo, une jeune femme pleine de détermination, à la peau ébène et aux cheveux crépus comme sa mère Kibali, aux yeux brillants de curiosité comme son père. Son regard était fixé sur les étoiles scintillantes qui remplissaient la galaxie Kongo. Gardant toujours le secret sur son origine car elle se savait que les

Kubaxiens traquée pour son don ancestral, elle sentit une étrange sensation dans son ventre, un mélange d'excitation et de peur. Elle savait que sa vie était sur le point de changer pour toujours. Habitante du royaume Kakula de la planète Lubumax, humble vendeuse de nano-puces qu'on pouvait connecter à l'implant cérébral afin d'avoir accès à diverses informations et services, elle menait une vie simple et heureuse avec son époux Kamoto, un astronaute dépanneur qui travaillait pour la Glencore Space Corporation.

Glencore Space Corporation était une entreprise inter-spatale d'extraction, d'exploitation et de commercialisation de toutes les matières premières et avait le monopole des sous-sols de toutes les planètes de la galaxie Kongo. La plus grande et la plus redoutable corporation de la galaxie Kongo, elle appartenait à l'invincible et invisible Xstrata, l'un des Alien-exogènes les plus puissants de l'univers 00243. Elle exploitait les ressources des planètes et les vendait aux plus offrants, sans se soucier des conséquences écologiques, sociales ou politiques. Elle avait des accords avec les *Lords* des autres planètes de la galaxie, qui lui fournissaient des ressources, des technologies à ravers des mercenaires. Elle avait aussi des ennemis, comme des planètes rebelles, des organisations résistantes et des concurrents. Malheureusement, aucun d'entre eux ne lui arrivait à la cheville grâce à son conseil d'administration

composé des Alien-Cosmiques les plus impitoyables de la galaxie Kongo qui détenaient des parts dans la société.

D'abord il y avait Barrick, le baron de la planète Lualabax, connu pour sa cruauté. Il avait asservi les habitants de sa planète, qu'il exploitait sans pitié. Il était le plus riche et le plus influent des Alien-Cosmiques, et avait une grande armée à sa disposition. Il était le rival d'Anvil, qu'il jalousait et méprisait.

Et puis Zijin la yakuza de la planète Kinshasax, connue pour sa ruse. Elle avait infiltré les réseaux de sa planète, qu'elle contrôlait avec son organisation criminelle. Elle était la plus habile et la plus mystérieuse des Alien-Cosmiques, et avait une grande connaissance des technologies à sa disposition. Elle était l'alliée d'Anvil, qu'elle respectait et admirait jusqu'à lui confier son unique fils Ivanhoé le yakuza, spécialiste en I.A et informatiques spatiales et connu pour sa discrétion.

Ensuite Molybdenum, le tortionnaire de la planète Bukavux, connu pour sa violence. Il avait transformé sa planète en un gigantesque laboratoire, où il menait des expériences atroces sur les habitants. Il était le plus sadique et le plus dangereux des Alien-Cosmiques, et avait une grande maîtrise de la biologie à sa disposition. Il était ennemi d'Anvil, qu'il haïssait.

Puis les jumelles Banro et Anglo les redoutables de la planète Kasaix, connues pour leurs forces complémen-

taires et leur détermination. Elles avaient conquis par la guerre cette planète qu'elles dirigeaient d'une poigne de fer. Elles étaient les plus puissantes et les plus respectées des Aliens-Cosmiques, et possédaient elles aussi une grande armée. Elles étaient les secondes rivales d'Anvil, qu'elles défiaient mais admiraient à la fois.

Et enfin, Anvil l'extraterrestre lui-même, qui supervisait toutes les opérations de la corporation, connu pour son intelligence très développée et son ambition démesurée. Il était parvenu à rejoindre la GSC et à devenir le bras droit de Xstrata. Il était le plus discret et le plus mystique des Aliens-Cosmiques et avait une grande connaissance des sous-sols planétaires. Il siégeait dans Covidius, le plus grand satellite thermoélectrique que Glencore Space Corporation s'était fait construire, sa base et son centre de contrôle qui orbitait autour de la planète Lubumax.

Sous le sous-sol du royaume Kakula de la planète Lubumax gisait une pierre magique. Elle brillait d'une lueur argentée et pouvait changer le destin de la galaxie Kongo. La pierre magique était en fait du Kongo-lithium, un élément très rare et précieux qui avait une capacité incommensurable de stockage, de transformation et production d'énergie électrostatique mais aussi celle de guérir ou modifier toutes sortes d'agents pathogènes chez tous les êtres vivants de toute la galaxie Kongo. Et Kasulo avait connaissance de ce mystère

grâce aux Naturiens. À part elle, Anvil l'extraterrestre aussi le savait. Il était en fait le seul naufragé et survivant Kubaxien sur Lubumax. Il avait réussi à dissimuler ses origines grâce au psynkobolo, ce art télépathique acquis rarement et uniquement par les hommes Kubaxiens. Il découvrit son existence en sondant l'esprit de Kasulo ce jour où au marché Fungurume il la croisa. Dès lors, il avait échafaudé de s'emparer et de s'accaparer la plus précieuse des pierres, le Kongolithium, capable de faire fonctionner toutes sortes de machines merveilleuses, comme les voitures volantes, les téléphones parlants ou les ordinateurs pensants et plus encore. Pour parvenir à ses fins et dominer la planète Lubumax, Anvil l'extraterrestre se voyait forcé de se plier en mille morceaux et de lécher les bottes du propriétaire de Glencore Space Corporation qu'il utilisait comme couverture pour manier les ficelles de son plan machiavélique.

C'est dans Covidius qu'a secrètement été construit le laser M-23, l'arme redoutable d'Anvil l'extraterrestre, une arme révolutionnaire, la plus puissante de toutes, utilisant des radio-isotopes du Kongolithium. C'est de ce même satellite que se dirigeait régulièrement le vaisseau 001435 de Tenke, son soldat privé personnel, loyal et sans scrupule qui lui obéissant au doigt et à l'œil. Il était chargé de transporter exclusivement le Kongolithium extrait en très petites quantités car très rare et



très difficile à détecter dans la grande montagne Ngaliema de la vallée du Rift de Rwenzori qui dominait le paysage du royaume Kakula de Lubumax. Mise à part cette pierre magique, exploitée par Anvil l'extraterrestre à l'insu du conseil d'administration et de Xstrata lui-même, cette montagne était sous le contrôle de Glencore Space Corporation.

Kasulo et Kamoto s'aimaient d'un amour tendre et sincère. Ils se soutenaient mutuellement et se respectaient. Ils avaient des rêves communs, comme voyager dans la galaxie Kongo, fonder une famille, vivre heureux. Kasulo était tombée enceinte de son premier enfant, et attendait avec impatience de le tenir dans ses bras et ceux de son époux.

Kamoto adorait son métier d'astronaute dépanneur, car il aimait l'aventure et le frisson. Il était fier de travailler pour Glencore Space Corporation, qu'il considérait comme une entreprise respectable et innovante. Il ignorait les desseins maléfiques d'Anvil l'extraterrestre, qui se servait de lui comme d'un pion. Ne se doutant de rien, il fit une sortie dans l'espace pour vérifier le bon fonctionnement du satellite commercial Ebolaus qui avait émis un SOS de panne microélectronique. Il sortit de son vaisseau 009988, équipé de son scaphandre directement connecté par nano-puce à son implant cérébral, transmettant ainsi à son vaisseau ses paramètres vitaux et bien d'autres détails essentiels à

son travail et à son outil de réparation. Il s'approcha du satellite, et commença à inspecter les circuits. Il ne vit pas le vaisseau 001435 de Tenke, qui arrivait à toute vitesse, en provenance de la montagne Ngaliema. Tenke n'émit aucun avertissement de changement de trajectoire parce qu'il pensait que ce n'était qu'une petite particule de météorite et donc, Kamoto n'ayant ni vu ni entendu de signal d'alerte dans son casque, n'eut pas le temps de réagir, ni de comprendre ce qui lui arrivait. Il fut heurté de plein fouet par le vaisseau 001435 de Tenke, qui le projeta dans le vide le déconnectant de son scaphandre. Il sentit une douleur fulgurante, puis plus rien. Il disparut dans les fins fonds obscurs de l'espace sans pouvoir dire adieu à sa femme et à son enfant à naître.

Kasulo eut une vibration d'urgence, se connecta rapidement au vaisseau de son mari et regarda la scène sur son ordinateur pensant qui, quelques minutes plus tard, n'affichait déjà plus aucun signal. Elle fut horrifié de voir son mari disparaître dans le vide, sans pouvoir lui parler. Elle reconnut le symbole de Glencore Space Corporation qui ornait le vaisseau 001435 de Tenke, qui d'ailleurs ne s'arrêta guère par crainte. Elle comprit que son mari avait été tué par ses propres patrons. Elle sentit son cœur se briser, sa vie s'effondrer. Elle sentit des contractions, pleura toutes les larmes de son corps, sans pouvoir se consoler. Elle se jura de le venger, de

leur rendre la monnaie de leur pièce, de leur faire subir le courroux de la justice.

Lors des funérailles de Kamoto, la corporation promit d'indemniser la famille du défunt. Kasulo fut submergée par la douleur, et par colère refusa l'offre. Elle décida de se battre pour sa vengeance. Elle utilisa son don, appela et implora les Naturiens de venir à son secours. Elle leur demanda de l'aider à trouver et faire payer le coupable en l'honneur de la mémoire de son mari. Les Naturiens acceptèrent et lui révélèrent qu'Anvil avait trahi les dogmes ancestraux de son peuple dans le but de nourrir son avidité de pouvoir. Ils lui proposèrent d'infiltrer le satellite Covidius, où il se trouvait, pour l'empêcher de nuire. Ils lui promirent de l'accompagner, et de la protéger. Kasulo accepta et se réjouit d'avance, sûre de sa victoire. Elle commença à réfléchir à un plan d'action pour attaquer le satellite Covidius.

## II. LE HACKTIVISME DES MAI-MAI

UN MOIS PLUS TARD, Kasulo, toujours submergée par la colère et la détresse, se rendit au quartier général de la Glencore Space Corporation pour réclamer justice. Elle voulait savoir pourquoi le vaisseau qui avait percuté son mari n'avait pas freiné, pourquoi il ne l'avait pas secouru, pourquoi il n'avait pas été identifié. Elle voulait

que le responsable soit puni et que la corporation le condamne. Elle fut conduite puis reçue par Anvil l'extraterrestre qui se moqua d'elle et de sa douleur sans l'écouter ni la respecter. Il lui dit qu'elle n'avait pas le droit de se plaindre, qu'elle devait être reconnaissante envers la Corporation qui était prête à couvrir les funérailles et l'indemniser, qu'elle devait donc se taire et partir pour avoir rejeté leur offre. Il lui dit que son mari n'était qu'un employé insignifiant comme plein d'autres astronautes, qu'il n'avait pas suivi les règles de sécurité, qu'il était responsable de son accident. Il lui dit que le vaisseau qui l'avait percuté était une propriété privée, qu'il n'avait pas à rendre de comptes, qu'il était protégé par la loi et par lui-même qui en avait fait une affaire personnelle. Toutes ces paroles, il les prononçait avec un sourire cruel et arrogant aux lèvres. Puis il appuya sur un bouton qui déclencha une décharge électrique dans l'implant cérébral de Kasulo. Elle ressentit une douleur intense qui lui traversa le corps. Elle tomba à genoux, sentit des contractions et perdit beaucoup de sang sans pouvoir crier. Elle vit Anvil l'extraterrestre rire de sa souffrance. Il lui ordonna de partir et de ne plus jamais revenir. Kasulo fut raccompagnée de force vers l'extérieur et elle sortit du quartier général mouillée d'humiliation et blessée.

Elle fut transportée d'urgence vers l'hôpital le plus proche du royaume et emmenée précipitamment au

bloc opératoire. Les médecins lui annoncèrent qu'ils devaient provoquer son accouchement de peur de perdre son bébé et elle avec. Elle accoucha d'un mort-né à un œil et trois jambes. Le choc électrique qu'elle avait subi sans doute ainsi que les nombreuses heures de temps libre qu'elle passait à côté de la rivière Dipeta polluée par les déversements abondants de  $^{60}\text{Co}$ . Kasulo venait donc de perdre son bébé quelques semaines après la mort de son mari. Elle fut une seconde fois anéantie par cette nouvelle accablante. Elle se sentit seule, trahie et impuissante. Elle ressentit une haine profonde rongant ses entrailles envers tous ceux qui avaient causé sa souffrance. Elle se redit encore une fois avec plus de motivation qu'elle ne pouvait pas laisser faire cette injustice, qu'elle devait se battre pour son mari, son fils, pour elle-même et pour son peuple. Elle se dit qu'elle devait trouver un autre moyen de révéler les crimes, de faire tomber et de faire payer Anvil l'extra-terrestre, et la Glencore Space Corporation.

Glencore Space Corporation employait des centaines de milliers de travailleurs de la planète Lubumax, qu'elle payait une misère et qu'elle traitait comme des esclaves. Elle en obligeait certains à creuser sans relâche, sans équipement adéquat, sans protection, sans sécurité. Elle les exposait aux rayonnements ionisants qui propageaient constamment les radionucléides  $^{60}\text{Co}$  et ceux de la pierre magique, le Kongolithium  $^9\text{Li}$ , les rendant

malades et prématurément vieux, déformant leurs spermatozoïdes et mutant leur ADN. Glencore Space Corporation ne respectait ni l'environnement, ni les lois planétaires et spatiaux. L'entreprise faisait régner la terreur sur la planète Lubumax à l'aide de milices armées telles les FDLR, qui réprimaient toute protestation. Elle ne déclarait pas la totalité de sa production à la planète. Elle fraudait le fisc, et elle exportait du Kongolithium en contrebande, vers Covidius, d'autres de ses satellites puis vers d'autres planètes. Elle blanchissait l'argent sale dans des paradis fiscaux, ou dans des banques complices. Elle alimentait ainsi un réseau mafieux inter-spatial, impliquant des politiciens véreux, des hommes d'affaires vénaux, des Aliens-Cosmiques et des criminels sans scrupules. L'Ior Ior de la planète Lubumax était impliqué dans cette affaire. Arrivé au pouvoir, il avait hérité du contrat passé, quatre générations avant son père, avec la Glencore Space Corporation. Ce contrat accordait à Glencore Space Corporation d'exploiter la montagne de Kilimandjaro pour une durée indéterminée, moyennant une redevance symbolique. L'Ior avait maintenu ce contrat, en échange d'un versement annuel de plusieurs millions de crédits sur ses comptes privés. Il recevait des cadeaux, des nanopuces, des voyages, et des participations dans des sociétés *offshore*, en échange de son silence et de sa protection. Il avait fermé les yeux sur les abus commis

par Glencore Space Corporation, et il avait réprimé toute tentative de réforme ou de régulation du secteur minier. L'Ior était donc complice de la spoliation et de la souffrance du peuple de la planète Lubumax. Il était responsable de la crise politique et sociale que traversait la planète. Il était l'obstacle principal à la démocratie et au développement de Lubumax.

Après le drame qui avait emporté son mari et son enfant, Kasulo n'avait plus goût à rien. Elle ne voulait plus vendre ses nano-puces, ni parler à ses clients, même plus sortir de chez elle. Elle ne voulait plus voir la lumière du jour, ni entendre le bruit de la ville, ni sentir l'odeur de la pollution. Elle ne voulait plus vivre, ni rire, ni aimer. Elle ne voulait que pleurer, hurler, et se venger. Elle se souvint alors d'un de ses acheteurs qu'elle croisait régulièrement au marché Fungurume. Il s'appelait Kamo, un *green hat hacker* qui vendait parfois ses services aux gens dans le besoin, sans se soucier des conséquences. Elle lui vendait souvent des nano-puces, elle savait aussi qu'il participait aux conférences d'une

confrérie de hacktivistes dont il faisait partie qui s'appelaient les Mai-Mai de Lubumax. Ils étaient soutenus par une partie de la population lasse de subir l'exploitation et l'oppression de la corporation. Ils étaient aussi traqués par les FDLR à la solde de l'Ior et de la GSC. Elle décida d'aller chercher Kamo dans le marché Fungurume et de lui demander de l'aide. Elle savait qu'il

était le seul à pouvoir retrouver le pilote du vaisseau qui avait tué son mari, le seul à pouvoir accéder aux données du vaisseau qui contenaient peut-être aussi des informations sur le Kongolithium, la pierre magique qu'elle gardait secrète. Il était sans doute le seul parmi ses connaissances à pouvoir la soutenir, la comprendre et l'aider.

À la tombée de la nuit, elle retrouva Kamoa sur son chemin de retour et commença à lui raconter ce qui lui était arrivé. Elle lui raconta qu'elle voulait retrouver le vaisseau qui avait percuté et tué son mari, qu'elle voulait savoir qui était le pilote, qu'elle voulait le confronter, le faire souffrir, le faire parler et se servir de son témoignage pour faire tomber Anvil l'extraterrestre, le meurtrier de son fils. Elle avait besoin de lui, comme il avait besoin d'elle. Kamoa fut bouleversé par le récit de Kasulo et triste pour les drames qu'elle avait vécu. Il accepta d'aider Kasulo, moyennant une somme de crédits. Il ajouta qu'il craignait les représailles de la corporation, qui disposait de moyens de traçage et de sanctions très efficaces. Néanmoins si elle réussissait à faire parler le pilote, ils disposeraient d'informations sensibles qui pourraient servir à négocier ou manipuler l'Ior. Il pouvait tenter de trouver une faille de sécurité pour corrompre les données du vaisseau mais il ne pourrait pas faire plus, il pourrait à peine réussir à obtenir l'endroit où le vaisseau avait atterri mais que la localisa-



tion du vaisseau ne serait disponible que quelques secondes. Il lui dit que la corporation avait un système de sécurité très sophistiqué, établi et dirigé sous la surveillance permanente et minutieuse du célèbre Ivanhoé le yakuza. Il empêchait toute fuite d'information de toutes les opérations de la Glencore Space Corporation car il était un *white hat hacker* d'élite. Kasulo accepta la proposition de Kamo. Elle marqua son accord et lui paya les crédits demandés. Elle lui signifia que le vaisseau portait l'emblème de Glencore Space Corporation et que son numéro d'identification était le 001435, espérant que ces informations lui seraient utiles dans ses recherches.

Ils se séparèrent et Kamo se mit directement au travail durant toute la nuit. Le lendemain, il alla rejoindre Kasulo au point de rencontre qu'ils s'étaient donné tout près de la rivière Dipeta. Il était tout fier de lui et annonça avec enthousiasme à Kasulo qu'il avait réussi à déchiffrer la prochaine destination du vaisseau.

\$GPGGA,094906.000,0627.0000,S,02725.0000,E,1,12,0.9,1000.0,M,0.0,M,,\*6C, voici l'emplacement exact où atterrirait dans 21 jours le vaisseau 001435 sur le satellite commercial Ebolaus de la Glencore Space Corporation. Il lui révéla qu'il avait également réussi à déchiffrer le nom du pilote, Tenke l'astronaute transporteur des matières premières de la corporation. Il lui indiqua qu'elle le contacterait sous une fausse identité et se ferait passer

pour une astronaute dépanneuse afin de faire un entretien du vaisseau 001435. Il ne se douterait de rien. Son faux nom, Eurasian astronaute dépanneuse, avec réattribution du vaisseau 009988, pour ne pas la mettre en danger. C'était l'ancien vaisseau de son mari et il pouvait lui porter chance. Elle enverrait le message depuis son implant cérébral et communiquerait par la pensée avec Tenke pour lui transmettre le lieu de rendez-vous.

Il lui recommanda d'être prudente, car la Corporation pouvait intercepter leur message. Il fallait qu'elle agisse vite, car le pilote pouvait s'en rendre compte et s'enfuir. Il fallait qu'elle soit forte, car le pilote pouvait être dangereux et il lui souhaita bonne chance. Il l'attendrait avec impatience à son retour avec le témoignage du pilote Tenke. Il l'encouragea. Son mari et son enfant seraient fiers d'elle. Il fixa leur rendez-vous au jour du départ de Kasulo vers le satellite Ebolaaus. Elle le remercia pour son aide et lui dit au revoir, pleine d'espoir que justice soit rendue pour son mari, qu'il soit reconnu et honoré. Puis le *hacker* disparut dans la grande foule du marché Fungurume.

Trois semaines plus tard, Kasulo, prête pour son départ à la poursuite de Tenke, s'en alla retrouver Kamo au marché, mais à peine arrivée, fut frappée de désolation. Les FDLR envoyées par la Corporation avaient déployé des drones armés pour détruire les

stands et les marchandises. Sous ses yeux ébahis, la plupart des vendeurs et clients gisaient morts, très peu de blessés bougeaient encore. Le sang et les débris jonchaient le sol. Elle comprit que la Corporation avait probablement découvert leur manigance et voulait faire un exemple. Kasulo fut horrifiée et se sentit coupable d'avoir mis en danger les gens du marché, elle se sentait responsable de leur malheur. Elle chercha Kamoia et le trouva allongé sur le sol, sans vie au bord de la rivière Dipeta. Un tir de drone lui avait transpercé le cœur. Il tenait encore dans sa main son ordinateur, qui affichait un message : « Kasulo, je suis désolé. La Corporation a retracé et intercepté ma connexion et a découvert ma position. Ils ont envoyé des drones pour nous éliminer. Je n'ai pas pu les arrêter. Tu dois fuir, ne te laisse pas attraper. Ne perds pas espoir. Tu n'es pas seule. D'autres continuent à résister. Trouve l'astronaute transporteur Tenke. Fais tout pour le faire témoigner, tu trouveras aussi un pistolet à induction dans mon sac pour te défendre et t'en servir contre lui comme moyen de pression ; j'ai envoyé un SOS sur la plateforme des Mai-Mai, Il te contacteront sûrement bientôt. Tu leur expliqueras et leur donneras la vidéo de Tenke qui témoigne, Il te diront quoi faire. Fais-leur confiance. Adieu. »

Kasulo lut le message avec émotion. Elle pleura la mort de Kamoia, son allié. Elle remercia son esprit pour son aide, son soutien, son sacrifice. Elle prit son ordina-

teur et le serra contre elle. Elle se promit de suivre ses conseils, elle devait fuir pour rencontrer ce fameux Tenke. Elle se leva et courut vers la sortie du marché. Elle évita les drones, qui la poursuivaient. Elle se cacha dans les ruelles souterraines. Elle chercha un endroit sûr, où elle pourrait se soigner rapidement puis sans tarder se dirigea vers le Spatioport, et chercha un vaisseau commercial de Glencore Space Corporation qui allait déposer diverses marchandises sur Ebolaaus et y monta en cachette. Elle s'approcha discrètement, et utilisa sa nano-puce de camouflage pour prendre l'apparence d'un employé de la corporation. Elle montra sa fausse carte d'identité et fut validée sous le nom de Eurasian astronaute dépanneuse et monta à bord du vaisseau.

Elle s'assit à côté d'un autre passager qui lui adressa la parole. C'était le chef mercenaire MMG, le sbire et contrebandier qui collaborait avec Glencore Space Corporation.

« Salut, tu es nouveau ici? Moi, je suis MMG, l'un des meilleurs fournisseurs de Glencore Space Corporation. Je leur fournis des services, des ressources et des technologies que je trouve dans les coins les plus reculés de la galaxie.

– Salut, moi c'est Eurasian.

– Tu veux voir ce que j'ai dans ma valise? » dit-il en ouvrant sa valise, sans attendre de réponse, pour lui en

montrer le contenu. Il y avait des armes, des drogues et des objets probablement volés. « Tu vois ça? C'est un pistolet laser qui peut faire exploser un humain en un seul tir. Tu vois ça? C'est une pilule de jouvence, qui peut te faire rajeunir de dix ans. Tu veux quelque chose? Je te fais un prix d'ami. » Kasulo déclina poliment, et essaya de l'ignorer, mais il avait remarqué qu'elle avait un pistolet à induction de dernière génération, aussi il proposa à Kasulo de faire un troc avec son pistolet laser en lui disant qu'en tant qu'expert, le pistolet qu'elle avait était obsolète. Comme elle n'y connaissait rien, elle accepta pour qu'il arrête de la déranger d'avantage; elle se dit qu'il était certainement très dangereux, et qu'il valait mieux ne pas trop attirer son attention. Il firent donc le troc et vers Ebolaaus le satellite commercial le vaisseau décolla.

### III. EBOLAAUS

ARRIVÉE à la station spatiale d'Ebolaaus, elle descend en évitant les radars, les patrouilles, et les pièges. Elle se dirigea vers le parking des vaisseaux de la Glencore Space Corporation. Elle chercha le vaisseau 009988 de son mari.

Une fois trouvé, elle décolla en direction des coordonnées de localisation de Kamo. En vol, elle repensa quelques instants à son mari qui prenait bien soin de

son vaisseau et sourit légèrement en laissant couler une petite larme. Caressant le siège et le poste de pilotage, elle ferma les yeux, prit une profonde respiration, puis repensa à sa mission, fronça les sourcils se mordant les dents avec énervement et enfin accéléra. Elle vit une vieille cabane, abandonnée et délabrée à côté de l'endroit où elle devait se rendre. Elle atterrit, y entra et ferma la porte. Elle posa l'ordinateur de Kamoa sur une table et l'alluma pour vérifier sa position. Elle se servit de ses nano-puces pour prendre contact avec Tenke afin de lui confirmer la mission de dépannage qu'il valida directement. L'accès de l'astronaute Eurasian à son poste d'attente était garanti. Kasulo se munit du pistolet laser et se dirigea en douce vers le poste où se trouvait le vaisseau 001435.

Elle entra sans faire de bruit et vit Tenke. Il était dans la cabine de contrôle, entouré d'écrans et de boutons. Il était en train de retranscrire sa prochaine destination en regardant les images en boucle du pilote qu'il avait percuté et qui disparut dans l'espace. Il avait un sourire jaune, un visage pâle, mouillé par la transpiration causé par le stress et la culpabilité et par la cruauté déstabilisante et paralysante de celui pour qui il travaillait. Il ne vit pas Kasulo entrer, ne l'entendit même pas. Puis Kasulo cria d'une voix de panique le nom du pilote les yeux remplis des larmes. Tenke se retourna et vit Kasulo. Il fut surpris et effrayé. Il

reconnut la femme de Kamoto, l'astronaute qu'il avait percuté et tué. Il comprit qu'elle était là pour se venger, pour le faire souffrir, pour le faire parler. Il comprit qu'il allait mourir, car il avait commis un crime.

« – Tenke, je suis Kasulo. Je suis la femme de Kamoto, l'astronaute que tu as tué. Je suis la mère de son enfant, que ton patron a tué aussi. Je suis la gardienne de la pierre magique que vous convoitez. Je suis ici pour te faire face, pour te faire souffrir, pour te faire parler. Prépare-toi à mourir, car tu as commis le pire des crimes, tu as défié la pire des colères, tu as rencontré la pire des ennemies. » Elle pointa son pistolet laser sur Tenke, et appuya sur la gâchette. Mais rien ne se passa. Sa charge était vide, elle n'avait pas de munitions. MMG s'était moqué d'elle et l'avait arnaquée en lui troquant un pistolet défectueux. Elle avait été trop pressée, trop confiante. Ce troc était une erreur et une grave, une erreur fatale. Mais Tenke ne se laissa pas faire. Il sortit son canon de Gauss, et tira sur Kasulo. Son coup la toucha à l'épaule, et la propulsa brutalement en arrière. Elle se cogna à la porte et son pistolet tomba par terre loin d'elle. Ça lui fit une légère blessure à son bras. Elle fut saisi de peur. Il lui demanda de se calmer et lui dit : « Kasulo, ne t'inquiète pas, je ne compte te faire aucun mal bien au contraire, je suis effectivement Tenke, le pilote du vaisseau 001435 qui a tué l'astronaute Kamoto. Je suis le transporteur du

Kongolithium, la pierre magique que tu gardes. Je voudrais aussi te faire face, pour te demander pardon, pour te dire la vérité. Je ne suis ni le seul coupable ni le seul responsable. Crois-moi, je ne suis pas ton ennemi.

« Je suis sous les ordres de Anvil l'extraterrestre, qui m'avait confié la mission de transporter le Kongolithium clandestinement. Je ne savais pas que ce que je percutais était Kamoto, je l'ai pris pour une météorite. Par après j'ai été choqué quand j'ai appris et compris que c'était un corps. C'est pour cela que j'avais décidé de me racheter, en laissant ouvert mon système de sécurité en espérant être localisé volontairement par les Mai-Mai. Et en les récupérant, ils pourraient me retracer et me contacter. Et aussi j'aurais révélé le plan d'Anvil l'extraterrestre et divulgué les informations précieuses sur la Corporation, ses dirigeants, ses installations, ses failles, révélé comment infiltrer la base et le centre de contrôle de Glencore Space Corporation.

« En regardant le vidéo de ton mari, j'ai eu accès à quelques informations sur sa vie et c'est comme ça que j'ai eu des informations sur sa femme, j'ai su que c'était toi, et je me suis fait la promesse de tout faire pour te trouver et te contacter pour t'avouer toute la vérité, te demander pardon et te proposer mon aide. Je voulais aussi te parler de quelque chose de très dur et très important à entendre avant de se lancer et de monter ce complot. Je tenais à t'avouer que je t'ai reconnue, je



t'avais même déjà oublié tellement ça faisait longtemps, je voulais te dire une chose, il faut que tu le saches, crois-le ou non, tu es ma sœur, je suis le fils des humains qui t'avaient recueillie. En te voyant, je me suis souvenu de notre enfance, de notre famille, et de nos rêves. J'ai envie de te rejoindre dans ton combat parce que je suis ton frère, et tu es ma sœur. Je voyage à travers les étoiles. Je t'ai vue et je t'ai entendue. Tu es une femme merveilleuse, courageuse, intelligente. Tu as un rêve de justice, de liberté, de bonheur. Tu as besoin de quelqu'un comme moi, qui connais comment opère Anvil l'extraterrestre. Je peux t'aider et j'ai aussi besoin de toi. Laisse-moi te montrer le chemin, te faire voler à travers les étoiles pour faire tomber les vrais criminels. »

Kasulo écouta Tenke et fut partagée entre la colère et la compassion. Elle ne savait pas si elle devait le croire, le pardonner, ou le tuer. Elle ne savait pas si elle devait le suivre, le trahir, ou le laisser. Elle ne savait pas si elle devait l'aimer, le haïr, ou l'ignorer. Elle ne savait pas si elle devait l'écouter, le questionner, ou le faire taire. Elle ne savait pas si elle devait être sa sœur ou son ennemie. Elle ne savait pas quoi faire. Elle décida alors de lui poser une question, pour tester sa sincérité, sa loyauté, et sa fiabilité.

« – Tenke, pourquoi as-tu accepté de travailler pour la Glencore Space Corporation? Qu'est-ce qui t'a poussé à trahir ta planète, ta galaxie, et ta propre famille

et à les abandonner? Qu'est-ce que tu espérais gagner, qu'est-ce que tu as perdu, et qu'est-ce que tu regrettes?

– Kasulo, répondit-il avec tristesse et une pointe de remords dans la voix, j'ai accepté de travailler pour la Glencore Space Corporation parce que je voulais changer de vie. Je voulais quitter Lubumax qui me semblait trop petite, trop pauvre, trop ennuyeuse. Je voulais explorer la galaxie Kongo, qui me semblait plus grande, plus riche, plus excitante. Je voulais travailler pour Glencore Space Corporation, qui me paraissait plus respectable, plus innovante, plus puissante. Je voulais être un pilote, ce qui me semblait plus aventureux, plus prestigieux, plus respectueux. J'ai trahi ma planète, ma galaxie, et ma famille, parce que je n'étais pas assez fort pour supporter toute cette pression. Je ne me sentais pas attaché à Lubumax, qui m'avait vu naître, mais qui ne m'avait rien offert. Je ne me sentais pas proche de ma famille, qui m'avait élevé, mais qui ne m'avait pas compris. Je ne pensais qu'à moi, à mes envies, à mes ambitions. J'espérais gagner de l'argent, de la gloire et du pouvoir. J'espérais être reconnu, admiré et craint. J'espérais être heureux, satisfait et comblé. Mais je me suis trompé, je me suis illusionné, je me suis perdu. J'ai perdu mon honneur, ma dignité, et ma conscience. J'ai perdu mon identité, ma personnalité et ma sensibilité. J'ai perdu mon rêve, mon espoir et ma foi. Je regrette tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit,

tout ce que j'ai pensé. Je regrette infiniment d'avoir tué ton mari, d'avoir tué ton enfant, d'avoir tué ton bonheur. Je regrette d'avoir trahi ma planète, d'avoir trahi ma famille. Je regrette d'avoir travaillé pour Anvil l'extraterrestre, d'avoir travaillé pour le mal. Kasulo, je te demande pardon, je te demande grâce, je te demande pitié. Je te demande de me croire, de me comprendre, de me pardonner. Je te demande de m'aider, de me soutenir, de m'accepter. Je te demande d'être ma sœur, et de me laisser être ton frère. »

Kasulo regarda Tenke et fut touchée par sa confession. Elle vit qu'il était sincère, qu'il était repentant, qu'il était humain. Elle vit qu'il était son frère, qu'il était son sang, qu'il était sa famille. Elle pris un moment, elle eut très mal en elle, versa des larmes, prit du recul et accepta le pardon et l'aide de son frère. Elle décida alors de lui pardonner et de lui faire confiance. Elle décida de l'écouter, de le suivre et de l'aider. Elle décida d'être sa sœur, et de le laisser être son frère. Impressionné par le courage, l'intelligence et la maturité émotionnelle de sa sœur, Tenke, ému, décida avec plus d'enthousiasme de la rejoindre dans son combat.

Par après, Tenke révéla le plan de Anvil l'extraterrestre : utiliser le Kongolithium pour construire une arme terrible, le laser M-23, capable de détruire n'importe quelle planète. Il lui dit qu'il fallait agir vite, avant qu'il ne soit trop tard. Il lui montra comment infiltrer la

base de Glencore Space Corporation et comment trouver le laser M-23 dans le satellite Covidius. Il activa un *ransomware* pour faire le transfert à l'ordinateur de Kamoia qu'avait Kasulo sans que ça ne soit intercepté. Elle reçut les informations de Tenke sur son écran. Ils enregistrèrent tous deux ces informations dans leur implant cérébral puis détruisirent l'ordinateur de Kamoia. Maintenant eux seuls étaient au courant. Il l'aida à se relever, ils se dirigèrent vers un petit vaisseau de secours, il désactiva la liaison de celui-ci avec le centre de contrôle et ils décollèrent pour quitter le satellite Ebolaus. Mais avant cela, Tenke prit le soin et le temps d'activer le protocole d'autodestruction des vaisseaux 001435 et 009988 ainsi que du poste d'attente pour prouver à Kasulo qu'il était bien honnête, décisif et déterminé à faire tomber la Glencore Space Corporation.

Loin depuis l'espace il assistèrent à un incroyable feu d'artifice. L'explosion des vaisseaux provoqua une cascade d'autres sur différents postes de la Glencore Space Corporation implantés sur Ebolaus. Ce satellite n'allait d'ailleurs pas tarder à s'enflammer complètement à cause de son atmosphère composée d'infimes particules de salpêtre et de soufre qui le polluaient, en plus des 15 % de gisements de charbon qui jonchaient son sous-sol. Le destin d'Ebolaus était scellé, il allait s'éteindre.

## IV. À MORT COVIDIUS

QUELQUES TEMPS APRÈS, dans le royaume de Kakula, Kasulo devait se préparer à rejoindre Tenke pour partir se battre contre Anvil l'extraterrestre, qui détruisait à petit feu leur planète en épuisant leur pierre magique.

Kasulo prit son sac, où elle rangea quelques nano-puces. Les nano-puces étaient très prisées par les habitants de la planète Lubumax, qui les utilisaient pour améliorer leur vie quotidienne. Mais elles étaient aussi très chères, et très addictives, si mal utilisées. Certaines personnes en abusaient et devenaient dépendantes de leurs effets. Elle savait qu'elle en aurait besoin pour affronter Anvil l'extraterrestre. Ces mini-appareils électroniques pouvaient augmenter les capacités sensorielles, cognitives ou physiques, selon le modèle choisi. Elle sortit de sa maison, et se dirigea vers le spatioport, où Tenke l'attendait pour trouver un moyen de monter à bord d'un vaisseau de la Glencore Space Corporation. Ils savaient l'entreprise risquée mais ils étaient prêts à tout pour venger Kamoto et pour sauver leur planète.

Au spatioport, ils utilisèrent la fausse identité de Kasulo et surtout l'identité de Tenke, toujours astronaute en service, pour monter à bord d'un vaisseau. Conscients qu'ils devaient être prudents, car le Covidius était protégé par des systèmes de sécurité sophistiqués, Kasulo et Tenke s'unirent dans leur combat contre la Glencore Space Corporation. Mais leur mission ne fut

pas aisée. Ils utilisèrent le don de communication de Kasulo, et les Naturiens leur indiquèrent le chemin le plus sûr et le plus discret. Elle les implora de leur ouvrir une brèche dans le bouclier atmosphérique du Covidius. Les Naturiens lui indiquèrent un point faible dans le bouclier. Ils profitèrent de l'ouverture et pénétrèrent dans l'atmosphère du satellite. Ils atterrirent sur le grand satellite thermoélectrique Covidius, qui orbitait autour de la planète Lubumax. C'est sur cette base et centre de contrôle de la Glencore Space Corporation que siégeait Anvil l'extraterrestre. Il en exploitait les ressources et les vendait aux plus offrants. On y trouvait

aussi le laser M-23 à radio-isotopes  ${}^9\text{Li}$  du Kongolithium, générateur de rayons ultra destructeurs grâce à sa capacité incommensurable de stockage, de transformation et production de l'énergie

électrostatique. Grâce aux multiples bénéfices des nano-puces de Kasulo et l'aide des Naturiens, ils réussirent à affronter les gardes, les drones, les lasers. Ils évitèrent les caméras, les capteurs, les alarmes. Ils se divisèrent, Tenke alla au laboratoire trouver le laser M-23 pour utiliser le Kongolithium qu'ils avaient récupéré dans le vaisseau 001435. Il s'en servirait en le plaçant autour du laser pour produire l'effet Seebeck : une surchauffe ainsi qu'une forte radiation qui endommagerait les composants électroniques du laser M-23 et désintégrerait ses cellules photovoltaïques. Pour plus

d'énergie et de force, il se munit de quelques nanopuces; de son côté Kasulo alla chercher Anvil l'extraterrestre. Elle le trouva dans une salle d'observation, assis devant un écran géant qui affichait des données sur le Kongolithium. Il ne vit pas Kasulo, qui s'approcha discrètement de lui. Elle sortit son pistolet à plasma, et le pointa sur sa tête. Elle lui signala qu'elle était revenue, et cette fois pour le tuer et venger son mari. Anvil l'extraterrestre se retourna, et la regarda avec surprise et insistance. Il reconnut ses traits Kubaxiens et comprit que les pensées qu'il avait sondées étaient les siennes. Elle pouvait être un atout pour son plan et eut alors une idée.

« Je suis désolé pour ton mari, lui dit-il, je n'avais pas le choix.

« J'ai besoin du Kongolithium pour libérer la galaxie Kongo de Xstrata. C'est pour cela que je continue à faire semblant d'être tyrannique pour garder mon poste. Je ne voulais pas vraiment te faire de mal, j'y suis obligé mais on pourrait s'associer et utiliser ton don. Je construis cette machine pour renverser Xstrata et ses alliés et retrouver la comète fantôme et errante dans les nuages de Oort. Et grâce à ton don nous pourrions avoir le soutien des Naturiens pour nous orienter. Je voudrais être le sauveur de Lubumax, de Kubax et de la galaxie Kongo. Aujourd'hui je te demande de me croire et me suivre, et je te promets que grâce au pouvoir des Natu-

riens et du Kongolithium, notre peuple retrouvera une place d'honneur dans le nouveau monde. » Il lui tendit la main et lui sourit. Kasulo le regarda avec hésitation. Disait-il la vérité ou lui mentait-il ? Devait-elle lui faire confiance ou lui tirer dessus. Devait-elle le suivre ou le tuer ? Elle devait faire un choix, et vite, car le temps lui était compté. Anvil l'extraterrestre réussit à la distraire, elle baissa sa garde un instant et il en profita pour appuyer sur un bouton, déclenchant une décharge électrique dans l'implant cérébral de Kasulo. Il répéta son geste à trois reprises s'assurant qu'elle ne se relève plus. Elle ressentit une douleur intense lui traverser le corps. Elle se sentit faible et impuissante. Elle imagina qu'elle allait mourir, qu'elle avait échoué, qu'elle avait perdu. Elle était tout de même fière d'avoir essayé même si désolée de ne pas avoir réussi. Elle tomba allongée au sol, fut prise de convulsions causées par la forte charge électrique qui brûla toutes ses nano-puces et affecta sensiblement son implant cérébral. Elle perdit connaissance sans pouvoir crier. Anvil l'extraterrestre se moqua d'elle et de son audace encore une fois. Il s'esclaffa qu'il était trop tard, qu'il allait bientôt régner sur la galaxie Kongo.

Tenke tenta d'appeler Kasulo pour l'informer qu'il avait fini de placer les Kongolithium, sans réponse... Il ressentit le danger et courut la retrouver au bureau de Anvil l'extraterrestre. Devant le bureau, il frappa à la



porte et attendit une invitation avant d'entrer. Puis il vit Kasulo à terre allongée et immobile. Il garda son calme. Assis devant ses écrans, Anvil l'extraterrestre tourna la tête. « Ah, Tenke, c'est toi ! Que veux-tu ? D'ailleurs tu tombes bien, j'ai besoin que tu ramènes cette femme au bloc à ondes magnétiques pour l'emprisonner et l'empêcher d'utiliser son pouvoir, c'est une priorité et tu pourras revenir me faire ton rapport concernant l'explosion à Ebolaaus. Je suppose que c'est la raison de ta présence. Tu dois me fournir des explications, le conseil d'administration attend avec impatience de savoir ce qui s'est passé.

– D'accord, à vos ordres », répondit Tenke. Il porta le corps de Kasulo sur ses épaules et quitta le bureau. Il prit le temps de poser une plaque à projection holographique à cellules multicristallines devant l'entrée. Celle-ci avait pour but de créer un hologramme de Kasulo divulguant les plans de trahison d'Anvil l'extraterrestre. À la fin de son message, ces informations seraient transmises dans tous les postes de communication de la Glencore Space Corporation, au conseil d'administration et à Xstrata lui-même. Pour finir, l'hologramme de Kasulo disparaîtrait et la plaque à projection holographique exploserait.

Tenke et Kasulo se mirent en quête d'un vaisseau pour s'échapper. Dans moins de cinq minutes, l'hologramme apparaîtrait et le message se diffuserait devant

Anvil l'extraterrestre qui, sans voix, tremblerait de peur et de rage en essayant d'appeler à son secours Ivanhoé le yakuza.

Alors que l'effet Seebeck provoquait une surchauffe croissante du laser M-23, une forte radiation émettait par pulsation un champ électrostatique puissant, affectant les systèmes photovoltaïques. Par conséquent, l'électricité fut coupée dans toute la région de Covidius. Pendant ce temps, du fait de l'accumulation intensive et supersonique de l'énergie produite par le laser M-23, celui-ci alimenté par un champ Tesla généré par les mouvements circulaires des Kongolithium, le satellite Covidius commença à prendre feu. Plus aucun vol n'était possible, Kasulo, Tenke et Anvil l'extraterrestre se retrouvèrent tous trois bloqués sur Covidius et voués à une mort certaine. Désespéré, Tenke sanglotait, les yeux rivés sur le visage de Kasulo. Il savait qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre, et qu'il n'avait pas réussi à se faire pardonner par celle qu'il avait offensé. Il lui avait tout avoué comment il avait tué son mari Kamoto et son enfant mort-né, comment il avait promis de s'intégrer avec elle dans la résistance des Mai-Mai, comment il allait détruire le laser M-23, le satellite Covidius et tuer Anvil l'extraterrestre. Mais tout cela en vain. Il n'avait pas pu lui rendre justice, ni lui offrir un avenir.

« Kasulo, je suis désolé, je suis désolé, je suis

désolé... » répétait-il en boucle ces mots encore et encore, comme une prière désespérée pour le pardon qu'il savait ne pas mériter, lui caressant les cheveux.

« Tu ne méritais pas ce que je t'ai fait, tu ne méritais pas de souffrir de la sorte. Tu étais la seule chose qui a redonné un sens à ma vie, la seule chose qui m'a fait espérer. Je t'aime, Kasulo, je t'aime plus que tout. Pardonne-moi, s'il te plaît, pardonne-moi... »

Mais Kasulo, inconsciente, ne répondait pas. Elle était peut-être déjà morte. Tenke sentit son cœur se briser, et il se blottit contre elle, en attendant la fin. Il ferma les yeux, et murmura une dernière fois : « Pardonne-moi... »

Sa trahison avouée à toute la Glencore Space Corporation par un hologramme, Anvil l'extraterrestre était frustré et paniqué car il se savait fichu et de surcroît coincé sur un satellite prêt à exploser du fait de son laser M-23. Il n'avait plus qu'un seul espoir : Ivanhoé, le responsable des systèmes de sécurité et informatique de tous les satellites de la Glencore Space Corporation. Il recomposa son numéro et laissa un message en espérant sa réponse.

« Ivanhoé, c'est moi, je suis dans la merde, il faut que tu me sauves!, cria-t-il.

– Qu'est-ce qui se passe? Nous avons tous vu l'hologramme de cette femme, pourquoi as-tu trahi la Glencore Space Corporation?, demanda Ivanhoé, choqué.

– Oui, oui, c'est vrai, mais écoute, ce n'est pas le moment de m'engueuler, il faut que tu me tires de là, je suis sur le satellite Covidius, il va exploser dans quelques minutes, tu es le seul qui puisse me sauver!, supplia Anvil l'extraterrestre.

– Comment veux-tu que je te sauve? Tu es à des milliers de kilomètres de moi, je n'ai pas de vaisseau, je n'ai pas de plan, et même si je le voulais, je n'ai pas assez de temps!

– Tu connais les systèmes de sécurité et informatiques de ce satellite plus que n'importe qui. Tu peux les utiliser pour me trouver une issue, pour me guider, me donner une chance de m'enfuir!

– Tu veux que je risque ma vie et ma carrière pour toi? Après ce que tu as fait? Tu es fou?

– S'il te plaît, Ivanhoé, je t'en prie, tu es le seul qui puisse me donner une seconde chance, je te promets que je te serai reconnaissant, que je te récompenserai, que je ferai tout ce que tu voudras, mais ne me laisse pas mourir ici! », implora Anvil l'extraterrestre. Il entendit un soupir à l'autre bout du communicateur. Il sentit son cœur battre plus fort. Il espéra que Ivanhoé accepte de l'aider.

– Bon, d'accord, je vais essayer de te sauver, mais tu as intérêt à tenir tes promesses, sinon je te tue moi-même!

– Merci, merci, merci, Ivanhoé, tu es le meilleur, tu

es un génie, tu es mon héros!

– Ne me remercie pas trop vite, Anvil, ce n'est pas gagné. Écoute-moi bien, je vais te dire ce que tu dois faire.

« Tu dois te rendre au hangar 12, tu y trouveras un petit vaisseau de secours blindé à champ opposé et à propulsion à gaz froid. Mais attention, Tu dois suivre mes instructions à la lettre, et ne pas faire de bêtise. Tu es prêt?

– Oui, oui, je suis prêt, Ivanhoé, je te suis, je te fais confiance, je te suis reconnaissant!

– Alors, c'est parti. Suis ma voix, et ne traîne pas. Le compte à rebours a commencé. », conclut Ivanhoé.

Anvil suivait les instructions d'Ivanhoé à la lettre. Il courait dans les couloirs et entendait le bruit du laser M-23 s'enflammer, et sentait la chaleur monter. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Il devait atteindre le hangar 12.

« Ivanhoé, je suis presque arrivé, tu es sûr qu'il y a un vaisseau?

– Oui, oui, il y a un vaisseau, je l'ai vu sur les écrans, il est prêt à décoller, il n'y a personne dedans, tu n'as qu'à entrer et appuyer sur le bouton rouge, c'est tout!

– Tu es un génie, Ivanhoé, tu es un génie! Tu as pensé à tout!

– Je sais, je sais, je suis le meilleur. Bon, dépêche-toi, Anvil, tu n'as plus que deux minutes avant que le satel-

lite n'explose. Le hangar 12 est juste devant toi, tu le vois?

– Oui, oui, je le vois, je le vois! C'est le vaisseau rouge, là-bas?

– Oui, c'est le vaisseau rouge, là-bas, vas-y, Anvil, cours, cours, cours! » encouragea Ivanhoé.

Anvil se précipita vers le vaisseau, en priant pour qu'il n'y ait pas de piège. Il ouvrit la porte, entra à l'intérieur, et appuya sur le bouton rouge. Le vaisseau démarra, et se détacha du satellite. Anvil poussa un soupir de soulagement. Il avait réussi. Il avait échappé à la mort. Anvil regarda par le hublot, et vit le satellite Covidius exploser en mille morceaux. Il sourit, il avait eu de la chance. Il se dit aussi qu'il devait beaucoup à Ivanhoé, et devrait tenir ses promesses. Il se demanda ce qu'Ivanhoé allait lui demander, et espéra que ce ne serait pas trop difficile. Il verrait bien. Il avait encore toute la vie devant lui.

En même temps que le vaisseau blindé de Anvil l'extraterrestre s'éloignait, Tenke vit à l'horizon un vaisseau rebelle en approche. C'était les Mai-Mai, ils avaient reçu le message de Kamo et celui de l'hologramme de Kasulo, ils étaient venus leur donner un coup de main. Ils réussirent de justesse à embarquer Kasulo et Tenke et s'envolèrent aussitôt évitant ainsi que leur vaisseau ne soit touché et attiré par les projectiles magnétiques du champ Tesla. Il s'en était fallu de peu. Tenke n'en

croyait pas ses yeux, il respira profondément, en serrant Kasulo contre lui. Il venait de vivre le moment le plus intense de sa vie, et n'arrivait pas à réaliser qu'il était encore en vie. Il regarda par le hublot et vit le laser M-23 et le satellite Covidius se désintégrer en une boule de feu. Il vit aussi les débris métalliques qui volaient dans tous les sens et qui auraient pu les percuter s'ils n'avaient pas été secourus à temps. Eux aussi avaient eu de la chance, beaucoup de chance.

« Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... », soupira-t-il en remerciant le ciel.

#### V. MWANGA YA KONGO

« MERCI, merci, merci... » soupira Tenke. Il se tourna vers Kasulo qui était toujours inconsciente. Il se rappela de tout ce qu'il lui avait fait subir, de tout ce qu'il lui avait avoué, de tout ce qu'il lui avait promis. À la fois plein de regrets et d'espoirs, il se demandait si elle lui pardonnerait, si elle se réveillerait, et lui sourirait. Il se tourna vers le pilote du vaisseau, leur sauveur, et le reconnut avec stupeur : Kamoto, le mari de Kasulo, un mort. Il se rappela du jour où il l'avait percuté avec son vaisseau. Il se rappela sa lâcheté et sa stupidité. Il ne méritait pas son pardon, ni celui de Kasulo, ni celui des Mai-Mai. Kamoto le regarda avec un mélange de colère, de tristesse, et de compassion. Il se rappela de tout ce

qu'il avait vécu, de tout ce qu'il avait perdu, de tout ce qu'il avait retrouvé et savait au fond de lui qu'il devait pardonner, oublier, et recommencer. Il commença à raconter la manière dont il avait été secouru et sauvé par un vaisseau des *hacktivist*es Mai-Mai, retrouvé à la dérive dans l'espace. Il lui raconta comment il avait découvert que la capitaine du vaisseau n'était autre que Kibali, la mère de Kasulo, présumée morte. Il lui raconta comment elle avait été kidnappée par des pirates qui voulaient la vendre à cause de son don Kubaxien et comment elle avait réussi à les éliminer et à leur échapper. Il lui raconta comment ils avaient reçu le message de Kamoia et celui diffusé par l'hologramme de Kasulo qui leur avaient donné l'espoir de les retrouver.

Il lui présenta Kibali, assise à ses côtés. Elle le regarda avec un mélange de méfiance, de curiosité, et de gratitude. Elle lui expliqua qu'elle lui devait la vie, car c'était grâce à lui qu'elle avait pu retrouver sa fille qui elle avait pu détruire le laser M-23, le satellite Covidius et Anvil l'extraterrestre. Elle lui expliqua qu'elle lui pardonnait ses erreurs, car elle savait qu'il avait changé, et qu'il avait agi par amour pour Kasulo. Elle lui expliqua qu'elle lui offrait son amitié, car elle savait qu'il avait besoin de soutien, et qu'il avait rejoint les Mai-Mai. Elle se leva, et se dirigea vers Kasulo allongée sur une couchette. Elle la prit dans ses bras, et la serra fort. Elle sentit son cœur battre, et ses poumons respirer. Elle vit son visage



paisible, et ses lèvres rosées. Elle entendit sa voix douce, et ses mots tendres.

« Maman, maman, maman... » murmura-t-elle en ouvrant les yeux. Elle vit sa mère qui la regardait avec amour et fierté. Elle vit Tenke qui la regardait avec espoir. Elle vit les Mai-Mai qui la regardaient avec respect. Elle se dit qu'elle avait été blessée, trahie, et capturée. Elle se dit qu'elle avait été soignée, vengée, et libérée. « Je vous aime... » sourit-elle en les embrassant.

Ils se réunirent tous autour d'elle, et se prirent dans les bras. Ils se racontèrent leurs aventures, leurs souffrances et leurs victoires. Ils se réjouirent de leurs retrouvailles, de leurs pardons et de leurs projets. Ils se sentirent heureux, unis et libres. Kasulo, Tenke, Kamoto et Kibali célébrèrent leur victoire, leur libération et leur révolution. Ils se félicitèrent, se remercièrent, et s'embrassèrent. Ils se réjouirent, se sourirent, et se dirent : « Nous avons gagné, nous avons vaincu Anvil l'extraterrestre, nous avons détruit le laser M-23 et le satellite Covidius. Nous avons libéré Lubumax, nous avons sauvé le Kongolithium. Nous sommes une famille, une équipe, une résistance. Nous sommes des frères, et nous sommes des sœurs. »

Ils retournèrent sur Lubumax et furent accueillis par une ovation. Ils furent aimés par le peuple, qui les soutint, les suivit et les élit. Ils devinrent les *leaders* de la résistance. Ils devinrent les héros de la galaxie Kongo. Ils

firent l'histoire, ensemble. Ils furent Kasulo, Tenke, Kamoto et Kibali, les lumières de Lubumax, les étoiles de la galaxie Kongo, les frères et les sœurs de la liberté de l'univers 00243.

Mais leur histoire n'était pas terminée...Un danger avait été écarté, une bataille gagnée. Mais bien d'autres ennemis restaient encore à affronter, d'autres mystères à élucider. Anvil l'extraterrestre avait survécu à l'explosion du laser M-23, et s'était échappé à bord d'un vaisseau blindé, grâce à l'aide d'Ivanhoé le yakuza. Anvil et Ivanhoé avaient un plan, un objectif, une mission. Ils voulaient retrouver le secret du Kongolithium, le pouvoir du Kubax. Ils voulaient s'emparer de cette source de vie, de lumière et de liberté. Ils voulaient dominer la galaxie Kongo. Kasulo, Tenke, Kamoto et Kibali devaient les retrouver pour les empêcher de nuire. Ils devaient protéger le Kongolithium, Kubax, et la galaxie. Ils devaient défendre la vie, la lumière, et la liberté. Ils devaient poursuivre leur quête, leur combat, et leur rêve. Ils devaient acquérir une nouvelle force, une nouvelle espérance car ils étaient les « *Mwanga Ya Kongo* », les lumières de Lubumax, les lumières du Kongo, les lumières de l'univers 00243.

## PETIT LEXIQUE À PEINE FICTIF

Kakula et Kamoia : Kakula est la première mine du complexe cuprifère de Kamoia-Kakula, qui est le plus grand gisement de cuivre à haute teneur au monde. Kamoia est la deuxième mine du complexe cuprifère de Kamoia-Kakula, qui est en cours de construction. Le complexe est détenu par Ivanhoé Mines, Zijin Mining, Crystal River et le gouvernement de la RDC.

Kibali : c'est l'une des plus grandes mines d'or d'Afrique située dans le nord-est de la RDC. Elle est exploitée par Barrick Gold, Anglo Gold Ashanti et le gouvernement de la RDC.

Dipeta : c'est un projet de mine de cuivre et de cobalt situé dans le sud de la RDC. Il est détenu par la société chinoise CNMC, qui possède également les mines de Deziwa et de Mutoshi.

Kamoto : c'est une mine de cuivre et de cobalt située dans le sud-est de la RDC. Elle fait partie du complexe minier de Kamoto Copper Company détenu par Glencore, Gécamines et le gouvernement de la RDC.

Kasulo : c'est une mine de cobalt située dans le sud de la RDC. Elle est exploitée par la société chinoise Huayou Cobalt, qui possède également les mines de

Mabende et de Luisha.

Tenke et Fungurume : Tenke est une mine de cuivre et de cobalt située dans le sud de la RDC. Elle fait partie du projet minier de Tenke Fungurume qui comprend également la mine de Fungurume. Le projet est détenu par China Molybdenum, BHR Partners et le gouvernement de la RDC.

Ngaliema : Le mont Stanley, qui est le plus haut sommet du massif du Rwenzori et le troisième plus haut sommet d'Afrique, a été nommé d'après l'explorateur britannique Henry Morton Stanley, qui l'a découvert en 1888. Avant lui, les populations locales l'appelaient la montagne de Ngaliema, du nom d'un chef de la tribu des Bakonjo. Ce nom est encore utilisé par certains habitants de la région. Le mont Stanley fait partie d'un graben, c'est-à-dire une dépression allongée entre deux failles, formé il y a dix millions d'années au milieu de la vallée du Grand Rift.

Xstrata : c'était une société minière suisse qui produisait du cuivre, du charbon, du zinc, du nickel et d'autres métaux. Elle a fusionné avec Glencore en 2013 pour former Glencore Xstrata, qui a ensuite changé son nom en Glencore en 2014.

Glencore : c'est la plus grande société de négoce de matières premières au monde, qui produit et vend du

cuivre, du cobalt, du charbon, du pétrole, du zinc, du nickel et d'autres produits. Elle possède des participations dans plusieurs mines en RDC, comme Kamoto, Mutanda et Katanga.

Barrick : c'est la deuxième plus grande société minière d'or au monde. Elle exploite la mine de Kibali en RDC, en partenariat avec Anglo Gold Ashanti et le gouvernement de la RDC.

Zijin : c'est une société minière chinoise qui produit de l'or, du cuivre, du zinc, du plomb et d'autres métaux. Elle détient des participations dans le complexe cuprifère de Kamo-Kakula en RDC, en partenariat avec Ivanhoe Mines, Crystal River et le gouvernement de la RDC.

Molybdenum : c'est une société minière chinoise qui produit du molybdène, du tungstène, du cuivre, du cobalt, du niobium et du phosphate. Elle possède le projet minier de Tenke Fungurume en RDC, en partenariat avec BHR Partners et le gouvernement de la RDC.

Ivanhoe : c'est une société minière canadienne qui produit du cuivre, de l'or, du platine et du palladium. Elle détient des participations dans le complexe cuprifère de Kamo-Kakula.

Banro : c'est une société minière canadienne qui

produit de l'or en RDC. Elle exploite les mines de Twangiza et de Namoya, et détient les projets de Lugushwa et de Kamituga.

Anglo : c'est le nom abrégé d'Anglo American, une société minière britannique qui produit du platine, du diamant, du cuivre, du charbon, du fer et d'autres métaux. Elle détient une participation dans la mine de Kibali en RDC, en partenariat avec Barrick et le gouvernement de la RDC.

Anvil : c'est une société minière canadienne qui produisait du cuivre et du cobalt en RDC. Elle a été acquise par Minmetals Resources, une filiale de China Minmetals, en 2012.

MMG : est une société minière australienne qui produit du cuivre, du zinc, du nickel et d'autres métaux. En RDC, MMG détient la mine de Kinsevere qui produit du cuivre et du cobalt.

Chikiyatous : symbiose de *Chikiya* qui veut dire « écoutes » et de tous et signifie écoutes-tous; don Kubaxien de communiquer avec les Naturiens.

Psynkobolo : symbiose de psy « esprit » et de *nkobolo* qui veut dire « crochet » qui signifie accroches-esprits; art télépathique acquis rarement et uniquement par les Kubaxiens.

*Mwanga ya Kongo* : c'est le nom d'un mouvement politique et religieux fondé en 1969 par Simon Kimbangu Kiangani, le fils du prophète Kimbangu. Le mouvement prône l'indépendance du Congo et la restauration du royaume du Kongo qui existait avant la colonisation. Le nom signifie « la lumière du Kongo » en *kikongo*.

Lualabax : c'est le nom fictif de la province du Lualaba située au sud de la RDC. Elle est issue du démembrement de l'ancienne province du Katanga en 2015.

Kinshasax : c'est le nom fictif de la première ville et province Kinshasa située dans l'ouest de la RDC.

Bukavux : c'est le nom fictif d'une ville située dans la province du Sud-Kivu, dans l'est de la RDC. C'est la deuxième plus grande ville du pays, après Kinshasa. La ville est connue pour son dynamisme culturel, économique et social, malgré les conflits armés qui affectent la région.

Kasaix : c'est le nom fictif de la province du Kasai située dans le sud de la RDC. C'est la plus grande province du pays, riche en ressources naturelles, notamment en cuivre, en cobalt, en diamant et en or.

Covidius : le nom du satellite est inspiré du nom du

virus responsable de la pandémie de COVID-19 qui a perturbé les activités humaines dans le monde entier.

Ebolaaus : c'est le nom fictif d'une variante du virus Ebola, qui provoque une fièvre hémorragique mortelle.

Alien-cosmiques : c'est le nom donné à des êtres extraterrestres qui vivent dans l'espace, loin des planètes et des étoiles. Ces êtres sont capables de voyager à des vitesses supérieures à celle de la lumière, de manipuler la matière et l'énergie, et de communiquer par télépathie. Ils sont souvent considérés comme des dieux ou des anges par les autres espèces.

Alien-exogènes : c'est le nom donné à des êtres extraterrestres qui ont été créés par des expériences génétiques ou biotechnologiques. Ces êtres sont souvent le résultat d'une hybridation entre des espèces différentes, ou d'une modification artificielle de l'ADN. Ils sont généralement rejetés ou persécutés par les autres espèces, qui les considèrent comme des monstres ou des aberrations.

Ior : c'est un grand dignitaire galactique noble royal et dirigeant d'une planète.

Nuages de Oort : c'est le nom donné à une région sphérique située aux confins du système solaire, à environ un an-lumière du Soleil. Cette région contient



drait des milliards de corps célestes, principalement des comètes, qui sont les vestiges de la formation du système solaire. Les nuages de Oort sont la source de certaines comètes à longue période, qui peuvent entrer dans le système solaire interne.

Laser M 23 : c'est le nom d'un dispositif fictif qui utilise un faisceau de lumière amplifié pour produire de la chaleur, de la pression ou de la destruction. Le laser M-23 est une arme puissante, capable de percer des blindages, de détruire des cibles ou de provoquer des explosions planétaires. le M 23 est un groupe rebelle qui a opéré dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC) entre 2012 et 2013. Le groupe était composé d'ex-soldats du CNDP, un mouvement pro-Tutsi qui avait signé un accord de paix avec le gouvernement en 2009. Le M 23 a accusé le gouvernement de ne pas respecter cet accord et de marginaliser la communauté Tutsi. Le M 23 a affronté l'armée congolaise et les forces de l'ONU, et a occupé plusieurs villes, dont Goma, la capitale du Nord-Kivu. Le M 23 a été soutenu par le Rwanda, qui a été accusé de lui fournir des armes, des munitions et des soldats.

FRLR : c'est l'acronyme de Forces Révolutionnaires de Libération du Rwanda, un groupe armé qui opère dans l'est de la RDC. Le groupe est composé principalement de Hutus rwandais, qui ont fui le Rwanda après le génoc-

cide de 1994. Le groupe est accusé de commettre des atrocités contre les civils, notamment des massacres, des viols et des pillages.

*Mai-Mai* : c'est le nom générique donné à des groupes armés locaux qui opèrent dans l'est de la RDC. Le nom vient du mot swahili *maji-maji* qui signifie « eau-eau » et qui fait référence à des rituels magiques censés rendre les combattants invulnérables aux balles. Les groupes Mai-Mai se battent pour des motifs variés, comme la défense de leur communauté, la revendication de leurs droits ou le contrôle des ressources.

*Hacktivistes* : c'est le nom donné à des personnes qui utilisent des techniques de piratage informatique pour promouvoir une cause politique, sociale ou idéologique. Les *hacktivistes* peuvent agir de manière individuelle ou collective et peuvent cibler des sites web, des réseaux, des données ou des systèmes. Les *hacktivistes* peuvent avoir des objectifs différents comme la dénonciation, la protestation, la désobéissance ou la révolution.

*White hat hacker* d'élite : c'est le nom donné à des personnes qui utilisent des techniques de piratage informatique pour tester la sécurité des systèmes, des réseaux ou des données. Les *white hat hackers* d'élite agissent de manière éthique dans un cadre légal et ont pour but d'améliorer la protection des informations. Ils sont

souvent employés par des entreprises, des organisations ou des gouvernements pour effectuer des audits ou des simulations.

*Green hat hacker* : c'est le nom donné à des personnes qui utilisent des techniques de piratage informatique pour apprendre, pour s'amuser ou pour se faire connaître. Les *green hat hackers* sont des débutants ou des amateurs qui n'ont pas beaucoup d'expérience ou de compétences. Ils sont souvent curieux, créatifs et passionnés, mais ils peuvent aussi être imprudents, naïfs ou maladroits.

*Ransomware* : c'est un type de logiciel malveillant qui bloque l'accès aux données ou aux systèmes d'un utilisateur, et peut chiffrer les fichiers, modifier les mots de passe, afficher des messages menaçants ou empêcher le démarrage de l'ordinateur. Il est souvent diffusé par des courriels, des téléchargements, des clés USB ou des réseaux infectés. Ce type de logiciel invite sa victime à payer une rançon en crypto-monnaie pour déverrouiller les systèmes affectés.

Hublot : c'est une petite fenêtre ronde ou ovale qui permet de voir à l'extérieur d'un véhicule, d'un bâtiment ou d'un objet. Le hublot est souvent utilisé dans les avions, les bateaux, les sous-marins ou les fusées.

Vaisseau de secours blindé à champ opposé et à

propulsion à gaz froid : c'est le nom d'un véhicule spatial fictif qui permet d'évacuer des personnes en cas d'urgence. Le vaisseau de secours est blindé pour résister aux impacts, aux radiations et aux températures extrêmes. Il est équipé d'un champ opposé qui annule la gravité et les forces inertielles et d'une propulsion à gaz froid qui utilise de l'air comprimé ou un autre gaz pour se déplacer. Le vaisseau de secours dispose d'un système de survie autonome.

Projection holographique : c'est une technique qui permet de créer une image en trois dimensions, qui semble flotter dans l'air ou sur une surface. La projection holographique utilise un faisceau laser, un écran transparent ou un dispositif optique pour diffracter la lumière et former l'image.

Cellules multi-cristallines : ce sont des cellules solaires qui sont composées de plusieurs cristaux de silicium, reliés entre eux par des joints de grains.

Pistolet à plasma : c'est un dispositif qui utilise un gaz ionisé (appelé plasma) pour fondre un métal de revêtement avant de le pulvériser sur la surface à recouvrir. Il existe aussi des armes à plasma qui émettent de l'énergie sous forme de plasma pour endommager ou détruire une cible.

Pistolet laser : c'est un dispositif qui utilise un fais-

ceau de lumière amplifié pour produire de la chaleur, de la pression ou de la destruction. Le pistolet laser est une arme qui peut percer des blindages, détruire des cibles ou provoquer des explosions.

Électromagnétique : c'est un adjectif relatif à l'interaction entre des corps chargés électriquement et qui présente des propriétés d'aimant (attraction - répulsion) ou de champ électromagnétique et plus généralement relatif aux effets de l'électricité. L'électromagnétisme permet de comprendre l'existence d'ondes électromagnétiques telles que les ondes radios, la lumière, les micro-ondes ou le rayonnement gamma.

Pistolet à induction / Canon de Gauss : c'est un dispositif qui utilise un champ électromagnétique pour accélérer un projectile métallique. Le canon de Gauss est une arme qui peut tirer des balles à très haute vitesse, avec une grande puissance et une longue portée.

Effet Seebeck : c'est un effet thermoélectrique qui produit une tension électrique à partir d'une différence de température entre deux matériaux. L'effet Seebeck peut servir à mesurer la température, à convertir la chaleur en électricité ou à refroidir des objets.

Thermoélectrique : c'est un adjectif qui qualifie ce qui concerne la conversion de la chaleur en électricité, ou inversement. Un dispositif thermoélectrique utilise

l'effet Seebeck, l'effet Peltier ou l'effet Thomson pour produire ou consommer de l'énergie. Un exemple de dispositif thermoélectrique est un générateur thermoélectrique, qui transforme la chaleur en électricité.

Électrostatique : c'est un adjectif qui qualifie ce qui concerne l'électricité statique, c'est-à-dire l'électricité qui ne circule pas dans un circuit, mais qui s'accumule à la surface d'un corps. Un phénomène électrostatique est causé par le frottement, le contact ou l'induction de charges électriques. Un exemple de phénomène électrostatique est l'électrisation, qui provoque des étincelles, des chocs ou des attractions.

Cellules photovoltaïques : ce sont des dispositifs qui convertissent la lumière en électricité, grâce à l'effet photovoltaïque. Les cellules photovoltaïques sont composées de matériaux semi-conducteurs, comme le silicium, qui libèrent des électrons lorsqu'ils sont exposés à la lumière. Les cellules photovoltaïques sont utilisées pour produire de l'énergie solaire.

Rayonnements ionisants : ce sont des rayonnements qui ont assez d'énergie pour arracher des électrons aux atomes ou aux molécules, et ainsi les ioniser. Les rayonnements ionisants comprennent les rayons X, les rayons alpha, beta et gamma et les neutrons. Les rayonnements ionisants peuvent avoir des effets bénéfiques, comme la

stérilisation, la radiographie ou la radiothérapie, ou des effets nocifs, comme les brûlures, les mutations ou les cancers.

Kongolithium  ${}^9\text{Li}$  : c'est le nom d'un minéral fictif qui contient du lithium 9, un isotope radioactif du lithium. Le lithium 9 est extrait au Congo où il est utilisé comme source d'énergie ou comme matériau explosif.

Radionucléides  ${}^{60}\text{Co}$  : ce sont des atomes qui contiennent du cobalt 60, un isotope radioactif du cobalt.

Pathogènes : ce sont des organismes qui provoquent des maladies chez les êtres vivants, comme les bactéries, les virus, les champignons ou les parasites.

Radio-isotopes : ce sont des isotopes qui sont radioactifs, c'est-à-dire qui se désintègrent en émettant des particules ou des rayonnements.

Nano-puces : ce sont des puces électroniques qui ont une taille de l'ordre du nanomètre, capables de stocker, de traiter ou de transmettre des informations.

Spacioport : c'est un port pour les vaisseaux spatiaux, qui permet de les faire décoller, atterrir ou stationner. Un spatioport peut être situé sur une planète, sur une lune, sur une station orbitale ou sur un astéroïde. Un

spatioport peut être utilisé pour le transport, le commerce, le tourisme ou l'exploration spatiale. Un spatioport peut aussi servir de base militaire, de centre de recherche ou de lieu de divertissement.

\$GPGGA,094906.000,0627.0000,S,02725.0000,E,1,12,0.9,1000.0,M,0.0,M,,\*6C : c'est une trame NMEA, c'est-à-dire un format standardisé pour transmettre des données de navigation provenant d'un récepteur GPS ou d'autres capteurs. La trame NMEA commence par un signe dollar (\$) et se termine par un astérisque (\*) suivi d'une somme de contrôle. Entre les deux, il y a plusieurs champs séparés par des virgules (.). Dans ce cas, il s'agit de GPGGA, qui signifie *Global Positioning System Fix Data*. Ce type de trame contient des informations sur le temps, la position et la qualité du signal GPS.



## AUTAIRES

ALEXANDRE MULONGO FINKELSTEIN vit et travaille à Lubumbashi, où il est né en 1984. Finkelstein a obtenu un diplôme d'ingénieur en électronique industrielle à l'université locale avant d'intégrer le paysage culturel de la ville. En tant qu'écrivain, rappeur, scénariste et journaliste, il a contribué à plusieurs projets. Membre fondateur de *Picha*, il en a supervisé la communication, fait office de chef de l'administration et de coordinateur des activités de l'association ; il a participé notamment à l'organisation de la Biennale de Lubumbashi et du projet *Makwacha*. En tant que rappeur et auteur, il a produit l'album *Hommage au bon son* avec King Amenophis, qui fait le lien entre la rumba congolaise et le rap. Son premier film d'animation *S.O.S les moustiques attaquent* a été acquis par le Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren en Belgique. Son blog personnel, *Finkymédia*, récompensé par *Mondoblog*, offre une nouvelle perspective sur et depuis sa ville natale sur les événements dans le pays et le monde entier. En outre, en tant qu'écrivain, il a collaboré avec des artistes et des collectifs locaux tels que le *Vicanos Club*, DL Multimedia et Frank Mukunday pour la création sonore et l'écriture de films tels que *Mamiwata*. Actuellement, l'auteur écrit son premier roman *Les congomanes : coopérateurs et débrouillards*.

COSTA TSHINZAM est un écrivain, médecin, critique d'art et blogueur membre de Habari-RDC. En 2017, il prend part à l'atelier d'écriture critique C& à Lubumbashi. À l'issue de cet atelier, il est sélectionné pour le Programme de Mentorat C&. Auteur de « Comment la culture au Congo peut progresser en tirant les leçons du passé », il tient un blog personnel intitulé *Kikongwani*, pour rendre compte de la part congolaise dans l'art global, depuis Lubumbashi, sa ville natale. Coach au Programme de Mentorat C& 2022, il est en même temps rédacteur en chef à la 7e Biennale de Lubumbashi.

GLORIA MPANGA est une journaliste, Doctorante en Sciences de l'Information et de la Communication, Critique d'Art et blogueuse de la Communauté Habari RDC. En 2022, elle est sélectionnée pour le programme de Mentorat sur l'écriture critique de C& et rédactrice à la 7e biennale de Lubumbashi. Basée à Lubumbashi où elle est née et travaille, elle s'intéresse aux questions liées à l'environnement, le développement durable, l'art et le Datajournalisme.

RUTH KUTEMBA est journaliste vérificatrice de faits basée en République Démocratique du Congo et est pigiste de *Congo Check*. Elle est également membre de la communauté *WanaData*, un réseau panafricain de femmes journalistes de données basé au Sénégal, et aussi

blogueuse d'Habari RDC. En outre, elle travaille dans l'audiovisuel et la presse en ligne. Présentatrice de journaux et de magazines, elle réalise des mini-documentaires. Écrire sur des questions féminines et démystifier les fausses informations la passionne.

JACKSON BUKASA est un réalisateur, comédien et humoriste basé à Lubumbashi, République Démocratique du Congo. Passionné par la scène depuis son jeune âge, c'est en 2008 qu'il intègre un groupe de jeunes cinéastes où il intervient en tant que scénariste et acteur. Poursuivant son rêve, Jackson se retrouve à la faculté des lettres de l'université de Lubumbashi où il sera retenu en tant président de la compagnie de théâtre universitaire et réalisateur des films pour étudiants de deuxième Graduat du département des sciences de l'information et de la communication. Il évolue pendant plusieurs années avec les deux casquettes et en 2018, il intègre un *Comedy club*. Ce parcours a fait de lui un artiste de référence dans le domaine des arts de la scène. Il corrige des textes, met en scène des spectacles et accompagne des comédiens sur le jeu d'acteur.

DIDIER BESONGO, également connu sous le nom de 2BEBE, est un artiste multidisciplinaire originaire de Kinshasa. Il est un conteur de couleurs, peintre numérique, et formateur. Son intérêt pour les arts a commencé dès son enfance avec la lecture de bandes dessi-

nées, ce qui l'a conduit à s'inscrire à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa. Malgré des conflits liés à ses convictions, il a poursuivi son engagement dans l'art contemporain et le conte, se produisant sur scène en tant que conteur *stand-up* et humoriste. Il a participé à des projets artistiques en Afrique et à l'étranger, tournant avec des collectifs artistiques et initiant des festivals culturels. Son parcours reflète un engagement fort dans la promotion culturelle et l'entrepreneuriat artistique, mettant en avant la diversité des expressions artistiques et le soutien aux femmes dans le secteur culturel.

CHRIS DIUR RAVANASTRON, plus connu sous son nom de scène DIUR RAVANASTRON OU RAVABABY, est un artiste polyvalent originaire de la RDC. Né le 23 janvier 1992 à Lubumbashi, il a suivi une formation diversifiée qui lui a permis de développer des compétences dans de nombreux domaines. Il détient un diplôme d'État en biologie-chimie, un certificat *Cisco Academy* en technique de l'information, et deux brevets, en transition énergétique et écologique et en mise en scène. Dès son plus jeune âge, RAVABABY a manifesté une passion pour l'art, en particulier pour le mouvement *hip-hop*. Il a commencé sa carrière artistique en interprétant Michael Jackson en danse, avant de rejoindre le groupe *Harlem2ART*, l'un des meilleurs de sa

ville. Avec ce groupe, il a participé à plusieurs créations et performances, dont « Dans la paix » (2009), « Mauvais soldat » (2012), « Amis et sauvage » (2013), etc. En 2014, RAVABABY a lancé sa carrière solo et, en 2015, il a créé sa première pièce de danse, intitulée « Qui suis-je? ». Son travail artistique aborde des sujets sociaux, politiques et spirituels, avec une vision contemporaine et futuriste. Il a chanté à l'Institut français de Lubumbashi, au café jazz et a donné plusieurs concerts dans sa ville. Son objectif est de chanter et de danser pour le monde entier, en utilisant son art comme un moyen de rétablir certaines situations qui sont ennemies de la paix sociale. C'est un artiste engagé qui utilise son talent pour faire une différence positive dans le monde. Sa démarche transcende les frontières traditionnelles de l'art. Sa fusion de disciplines, de cultures et d'influences se traduit par un dialogue critique qui vise à transformer la société.

LAMBICK MELI SIKIABA est un artiste multidisciplinaire dont la contribution « Univers oo 243 » anime ce livre. Son art, sans frontières, et sa vision inspirante sont le symbole même de la résilience et de la créativité. Son texte, véritable symphonie d'émotions, résonne bien au-delà des pages de cet ouvrage, suscitant un dialogue transculturel à travers l'art.

ÉDITIONS *petites singularités*

Notre démarche relève d'un acte de solidarité entre autaires, éditaires et lecteurs. Car nous faisons des livres pour provoquer la pensée, partager des accès et inviter nos lecteurs à se soulever avec nous contre la mortifère uniformisation du monde. Nous publions des ouvrages qui interrogent la technique et le politique, dans leurs enjeux transindividuels, pour accompagner le geste révolutionnaire de reprendre un contrôle collectif sur les orientations de l'invention technique. Nous pensons que la fabrication des techniques, notamment numériques, requiert un débat social correspondant à l'échelle des processus engagés dans le contrôle et l'extraction des ressources, les transformations physiques, biologiques, psychiques et sociales portées et imposées par ces techniques, de leur conception à leur mise au rebus. Sans ce débat d'ampleur aucune liberté n'est possible dans notre civilisation technologique, ni aucun soin ne peut être apporté pour envisager un vivre-ensemble en adéquation avec la poursuite de la vie sur Terre, hors des chemins de violence extrême empruntés jusqu'alors notamment par la civilisation occidentale. Chacun de nos livres s'offre en partage, et vous êtes conviés à prendre part aux conversations en cours via notre forum sur <https://thx.zoethical.org/>.

Ce premier volume  
de la collection des cahiers marrons  
a été achevé d'imprimer  
en septembre 2024  
sur papier certifié FSC  
« Coral Book Natural 1.2 90g »  
&  
« Tintoretto Gesso 250g »  
pour le compte  
des Éditions *petites singularités*  
par  
Gráficas I R A T X E  
Pol. Agustinos Comarca 1 – Calle M. N° 5  
31160 – Orkoien (Navarra)

<https://www.graficasiratxe.com>



